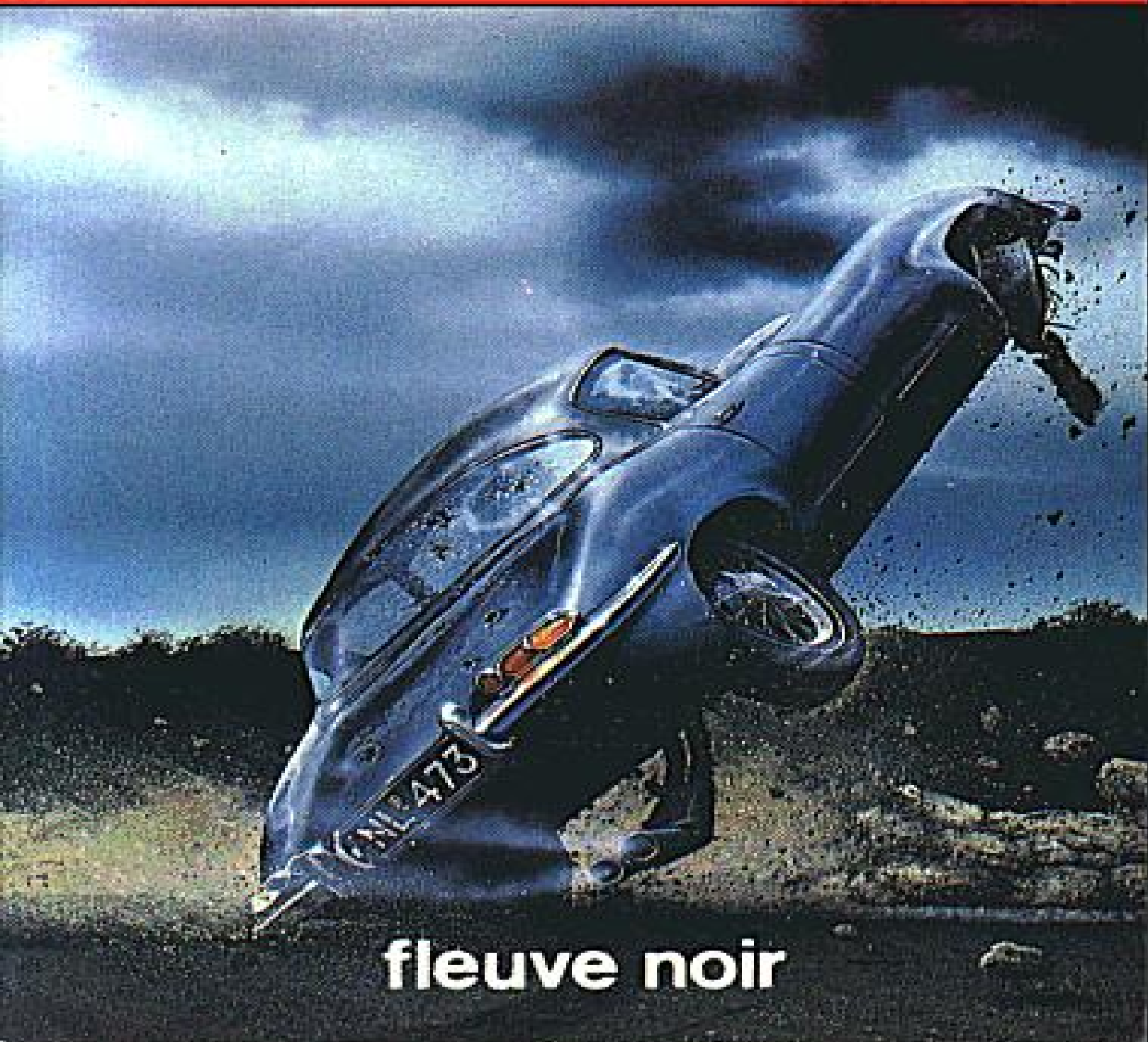


ANTICIPATION

JOEL HOUSSIN

LE PRONOSTIQUEUR



fleuve noir

JOËL HOUSSIN

LE PRONOSTIQUEUR

« ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

1981

CHAPITRE PREMIER

Il s'était installé dans le bac de sa douche. Assis, la tête entre les genoux, il laissait l'eau brûlante ruisseler sur ses épaules. C'était sa manière matinale de gamberger, de ruminer sur la grisaille de son avenir.

Lorsque la morosité persistait, il poursuivait sa cure de liquide, mais à l'intérieur cette fois, et ce n'était plus de l'eau... Ces derniers temps, il était beurré deux soirs sur trois. Avec d'autant moins de remords qu'il s'était trouvé un compagnon de beuverie, ancien journaliste du quotidien *Libération*, ancien bâtisseur de barricades, militant gauchisant qui levait son verre en gueulant à tue-tête : « Tous beurrés dès huit heures ! Soutien aux viticulteurs ! »

Même Carole avait fini par se lasser. Elle s'était barrée sans un mot. Y avait pas besoin d'explication. N'importe quelle femme à sa place l'aurait plaqué bien avant.

Luc Gérin leva la tête. Le jet puissant lui cingla le visage. Quelle heure était-il ? Qu'importe... À cette minute, il aurait dû se trouver à Chantilly, au centre d'entraînement. Parmi ses collègues, jumelles vissées au-dessus du pif, supervisant les galops d'essais des participants à la course de dimanche.

Il grimaça et rassembla ses mains derrière sa nuque. Qu'elle aille se faire foutre, Carole ! Avec son gros cul et sa gentillesse pathologique. Son sourire, ses mots tendres, ses regards apitoyés, tout cela était devenu insupportable. Devant les éclats coléreux de Luc, elle s'était transformée en une espèce de mollusque visqueux, souple et malléable au gré des caprices de son amant. Une éponge qui absorbait les aigreurs de Luc, les échecs de Luc, la médiocrité de Luc... Où était-elle à présent ?

Il devait porter sa feuille de pronostics et ses commentaires en fin d'après-midi. L'idée d'affronter Wenceslas Le Dy, le directeur de son journal, lui apparut soudainement terrifiante. Ce gros parvenu ne dissimulait pas son mépris pour Luc et lui avait, à plusieurs reprises, signifié qu'il se passerait désormais de ses services s'il ne fournissait pas d'urgence un pronostic convenable. Les lecteurs renaudaient sévère et le canard battait de

l'aile. Par chance, Le Dy tenait sous contrat deux ou trois grands entraîneurs qui lui balançaient de vagues impressions sur les courses et sur les chances de leurs chevaux. Impressions souvent plus que floues dont on pouvait se demander si elles laissaient supposer un manque de confiance, ou tout bonnement une tromperie sur la marchandise.

Evidemment, ce qu'on pardonnait aux entraîneurs dont les pronostics n'étaient pas le métier, on ne le laissait pas passer à Luc Gérin. Le pronostiqueur maison de l'hebdomadaire *Galop d'Or* s'essuyait une dégoulinante infernale. Bon dernier au classement, il avait réussi la gageure de n'avoir donné que trois tiercés dans le désordre en dix mois. Et trois courses remportées par des favoris qui n'avaient laissé aux parieurs à peine de quoi s'offrir leur tabac pour la semaine. Bilan remarquable. Le Dy pouvait se targuer d'employer le plus mauvais pronostiqueur du territoire. Cette mauvaise farce ne pouvait guère se poursuivre plus longtemps. Le fichier des abonnés s'effiloçait au fil des mois et Le Dy commençait sérieusement à se faire du soucis pour son gagne-pain.

Luc Gérin ne se faisait aucune illusion. Le Dy n'avait aucune amitié pour lui et il n'hésiterait pas une seconde à le balancer. S'il ne l'avait pas encore fait, c'était uniquement à cause de Carole. Carole Le Dy, sa fille, qui avait eu la fâcheuse idée de s'amouracher d'un minable.

Qu'ils crèvent, tous les deux, cette méduse qui se donnait des airs de sponsor, et son laideron de fille !

Luc se passa un index entre les doigts de pieds. Lorsque Le Dy l'aurait foutu à la porte, il ne trouverait pas un journal pour l'embaucher. Quel directeur, quel rédacteur en chef accepterait de prendre dans son équipe le plus lamentable des pronostiqueurs ? On ne mettait pas en doute ses connaissances en matière hippique, certes, il avait suffisamment fait preuve dans le passé d'un don certain en la matière, mais on ne croyait plus en lui. Luc Gérin n'avait plus la foi. C'est à peine si on le voyait sur les champs de courses, et, lorsqu'on l'apercevait, au détour d'une tribune, il se traînait une telle gueule de déterré qu'on avait plutôt le réflexe de l'inviter à boire un dernier verre que celui de lui demander un tuyau.

D'abord, il ne jouait plus, Luc Gérin, et ça, c'était encore le plus mauvais signe. Quand un pronostiqueur avait si peu confiance en sa clairvoyance, en son travail, qu'il n'osait plus risquer le moindre sou dessus, c'était le symptôme de la pente fatale, celle qui conduit les jockeys au tourniquet, les

journalistes au chômage et les joueurs au ruisseau, celle des perdants incurables. Luc Gérin allait rejoindre le troupeau des épaules affaissées. De temps à autre, il se trouverait quelqu'un pour le désigner du doigt et pour dire : « Regardez, c'est Luc Gérin. Il travaillait pour *Galop d'Or* dans le temps. Il est tombé bien bas. »

Peut-être même arriverait-il une heure où il n'oserait plus pénétrer dans un hippodrome par peur des railleries, des chuchotements ironiques glissés à l'oreille des propriétaires, une heure où il se mêlerait à la petite troupe des bordurés, des interdits, derrière les grilles.

Il rassembla ses mains et forma une coupe avec ses deux paumes. Il porta l'eau ainsi recueillie à son visage. La course de dimanche était un handicap et il n'avait pas la moindre idée du cheval qui pouvait la remporter. Il n'avait pas de renseignements sur la forme précise des participants et les favoris portaient trop de poids pour empêcher un tocard en état de grâce de leur souffler la victoire. Une course merdique dont le résultat finirait d'enfoncer Gérin. Pas de doute.

La sonnette de la porte d'entrée interrompit ses sombres réflexions. Il poussa un juron et se releva.

Comment les connards s'y prenaient-ils pour arriver toujours au moment de sa douche ? Et quand ce n'était pas une visite importune, c'était le téléphone.

Il empoigna une large serviette de plage, s'en ceignit les reins et se dirigea vers la porte. Il laissa des traces humides à travers tout le salon. Carole, si elle avait été encore là, lui aurait adressé un petit sourire consterné...

— Monsieur Luc Gérin ?

Le facteur était un énorme type du genre sanguin que Luc ne connaissait même pas. Il regarda la lettre recommandée avec curiosité. Il ne se souvenait pourtant pas d'une facture impayée. Carole réglait toujours toutes les notes dès leur réception, avec un empressement maniaque et apeuré.

Luc signa la décharge et referma la porte. Il entendit le facteur grogner et redescendre les escaliers.

L'enveloppe ne portait aucune inscription d'expéditeur et pas davantage de raison sociale tamponnée. C'était un modèle autocollant de forme

allongée. Le cachet indiquait qu'elle avait été postée à Meaux. Il ne connaissait personne dans cette ville, ou du moins n'en avait-il pas le souvenir.

Il éclata de rire en prenant connaissance de la missive. Un dingue l'avait sorti de la douche ! Il aurait pu s'en douter...

Cher ami,

Sans doute ces quelques lignes vous seront-elles utiles...

Dimanche, Sweet Mary vaincra

Vétille, Le Persan et Fadalla se disputeront les places

Grey City et Garino compléteront heureusement cette série.

Bien à vous,

Le Pronostiqueur

Luc balança la lettre sur la table. D'ordinaire, ce genre de conneries arrivaient au journal. L'idée que ce barjo connaissait son adresse ne lui plut guère. Ces pronostics d'amateurs n'étaient pas rares, mais ils étaient le plus souvent formulés de façon moins originale. Il s'agissait dans la plupart des cas de joueurs qui pensaient avoir découvert une méthode révolutionnaire pour toucher les gagnants, qui envoyaient leurs pronostics au *Galop d'Or*, en demandant qu'une rubrique leur soit consacrée dans le journal ou, plus simplement, quelles étaient les filières à suivre pour devenir pronostiqueur professionnel et si Luc Gérin pouvait avoir l'amabilité de les parrainer.

En règle générale, ces aspirants manquaient cruellement d'inspiration, et les plus doués d'entre eux ne dépassaient pas une honnête moyenne. Rien de bien passionnant et Luc avait pris l'habitude de coller ces lettres à la poubelle où elles rejoignaient celles envoyées à Le Dy qui, lui, ne les lisait même pas. Un jour pourtant, le directeur avait brandi une de ces lettres et avait gueulé à Luc : « N'importe lequel de ces branques vaut mieux que vous, Gérin ! Je peux piocher dans le tas, au hasard, et il vous remplacera avantageusement. »

C'était exagéré, mais pas complètement dénué de fondements. Au début de la brouille qui les opposait, Luc s'était défendu en prétendant traverser une mauvaise passe. Que ça ne pouvait pas durer bien longtemps. Qu'il allait bientôt briser son écart. Il n'usait même plus de cet artifice à présent.

Le Dy n'était pas dupe. Il savait pertinemment que pas un entraîneur n'avait vu Gérin un matin à l'entraînement durant ces derniers mois. Tout juste s'ils recevaient de temps à autre un appel téléphonique de sa part.

« — Comment faites-vous vos pronostics, Gérin ? Vous faites ça aux fléchettes ? »

« — J'ai toujours été un partisan de l'étude du papier strict, monsieur, avait répondu Luc. Je n'ai pas besoin d'aller demander des renseignements aux entraîneurs pour savoir ce que vaut leur cheval... »

« — Le papier strict ! avait ricané Le Dy. Vous voulez dire que vous inscrivez le nom des chevaux sur des petits bouts de papier, vous fourrez le tout dans un chapeau et vous en tirez six ! J'vous donne deux semaines, Gérin. Deux semaines pour justifier votre salaire. Passé ce délai, si vous ne m'avez pas filé des gagnants, vous irez vendre vos salades ailleurs ! »

Le Dy avait la réputation de tenir ses promesses et il avait tenu ce discours le lundi précédant. Il ne restait donc plus que trois tiercés à Luc pour se réhabiliter. Une misère. En regard de cet ultimatum, au lieu de mettre les bouchées doubles, de camper sur les pistes, d'inviter jockeys et lads, d'asticoter sans répit les entraîneurs, Luc Gérin passait ses matinées sous la douche, à s'écouter pousser, et ses soirées dans un bar quelconque en compagnie d'une bouteille de bourbon et d'un raté de son espèce.

Il n'y avait plus qu'un homme pour le tirer de la mélasse. Et cet homme, c'était un type qu'il n'avait jamais pu blairer et il ne s'était pas particulièrement caché de cette antipathie.

Sylvain Lerail.

Pronostiqueur vedette qui balançait au compte-gouttes ses tuyaux dans un quotidien à grand tirage et qui ramassait des foutus paquets d'oseille en pariant sur des réunions de province. Ce rat fouineur, constamment à l'affût des rumeurs de courtines, le nez collé dans la crotte des cracks pour voir si des fois ils n'auraient pas choppé une vilaine chiasse. Ce bouffon des propriétaires, visqueux comme un politicien, qui s'insinuait partout où l'on parlait chevaux. Ses articles étaient craints par les professionnels. Il pouvait d'un coup de plume balayer une réputation aussi aisément qu'il la bâtissait.

Ce nabot avait ses entrées partout, chez les grossiums du pesage comme chez les ladillons des écuries. Tout le monde le haïssait, mais ils prenaient bien soin de ne pas le lui faire sentir, excepté Luc Gérin qui pensait n'avoir

aucun compte à rendre à ce petit arriviste dont la laideur n'avait d'égale que la perfidie. Luc Gérin soupçonnait même Sylvain Lerail d'avoir des liens avec le Milieu français. On lui accordait trop souvent et trop vite tout ce qu'il désirait. À croire que s'il avait réclamé une place aux côtés du Président de la République le jour du Grand Prix, on se serait empressé de le satisfaire.

Lerail nageait dans des eaux troubles et les lecteurs de ses pronostics auraient eu grand-peine à partager son train de vie. Champion de la compromission et de l'hypocrisie, Sylvain Lerail représentait tout ce que Luc détestait le plus au monde. Il fallait le voir, dans la tribune des pros, faire des ronds de jambes pour obtenir, avec sa bouche en cul de poule, des renseignements précis que, de toute façon, personne n'aurait eu le front de lui refuser.

Cet homme-là, ce détestable fouilleur de latrines, était désormais le seul et unique recours de Luc. Lui seul pouvait lui filer un pronostic en béton pour la course de dimanche, et même si Lerail échouait, son pronostic n'aurait pas l'air de sortir d'un chapeau. Bon sang ! Cet appel au secours avait quelque chose de sordide, de boueux...

Luc enfila un jean en velours côtelé et une chemise épaisse à rayures bleues. Il revint dans le salon, se servit un demi-verre de porto et s'installa près du téléphone. À cette heure-ci, Sylvain Lerail tenait ses quartiers dans un bar mondain de Chantilly. Il avala une gorgée d'apéritif et décrocha l'appareil ; il n'avait pas souvenir d'avoir été contraint à un acte aussi humiliant. Il composa le numéro.

— Oui ?

— Passez-moi Lerail, s'il vous plaît.

Il n'allait tout de même pas lui donner du monsieur, à ce fumier.

— De la part de qui ?

Luc esquaissa une grimace. Lerail filtrait les appels. C'était bien son genre.

— Luc Gérin.

— Un instant. Je vais voir.

Elle mit un certain temps pour aller voir. Luc connaissait bien ce bar et savait que tous les consommateurs se trouvaient forcément à portée de voix.

Lerail ne devait pas considérer son correspondant suffisamment important pour se déranger rapidement.

Luc soupira et griffonna un vague dessin sur la lettre recommandée qu'il venait de recevoir.

Finalement, la voix de Sylvain Lerail grinça dans l'ébonite.

— Luc Gérin ? Quelle surprise ! Nous parlions justement de vous hier soir avec quelques amis...

Luc buvait la coupe jusqu'à la lie. Ses échecs devaient faire des gorges chaudes dans les arrière-salles des bistrots hippiques.

— Comment allez-vous ? bafouilla Luc, lamentable.

Il avait une envie folle de raccrocher, de planter là tout ce bastringue foireux, cette foire d'empoigne malodorante.

— Vous m'appellez pour me demander comment je vais ? fit Lerail avec sa voix de poulie rouillée. Depuis quand ma santé vous intéresse-t-elle ?

Luc se racla la gorge.

— Je vais avoir besoin de vous...

Son ton manquait d'assurance. Les phrases qu'il avait préparées se désagrégeaient les unes après les autres, comme des bulles de savon qui éclataient avant de toucher le sol.

— Le Dy s'est enfin décidé à vous foutre à la porte ?

— Pas encore.

— Mais ça ne saurait tarder ! Et, évidemment, on vient pleurer chez papa Lerail après avoir clamé sur tous les toits qu'on lui pissait à la raie !

— Je vous en prie...

— M'emmerdez pas, Gérin ! Je n'ai pas l'habitude de faire des courbettes devant des types qui m'ont chié dessus pendant des années. Qu'est-ce que vous voulez ?

Luc déglutit.

— La course de dimanche, commença-t-il, qu'est-ce que vous en pensez ?

Il y eut un instant de silence.

— Les chevaux de dimanche s’entraînaient ce matin. Où étiez-vous ? Si vous arriviez seulement à vous coucher à l’heure où je me lève, vous ne seriez probablement pas devenu le pronostiqueur le plus minable de cette planète.

— Ce n’est pas un cours de morale dont j’ai besoin. Le Dy me vire si je ne file pas un pronostic correct pour dimanche.

— Ça me paraît tout à fait raisonnable de sa part. Et si vous ne sautiez pas sa fille, il y a longtemps que vous boufferiez à la soupe populaire.

— Si vous n’êtes pas décidé à me donner un coup de main, dites-le tout de suite, on s’épargnera un moment pénible. Pour vous, comme pour moi.

Lerail se tut de nouveau.

— Pourquoi voulez-vous que je vous donne ces renseignements, Gérin ? reprit-il au bout d’un moment. Qu’est-ce que vous m’apportez en échange ?

— Bon, j’ai compris, soupira Luc. Je pense qu’il est inutile que...

— Une seconde ! Je n’ai pas fini. Vous acceptez de vous mettre en dette avec moi ?

— Pardon ?

— Je vous donne un pronostic pour dimanche. Vous ne serez plus en position de me refuser quoi que ce soit, où et quand je le voudrai.

— Je ne vois pas ce que...

— Ne cherchez pas, Gérin. Je viendrais réclamer mon dû. Demain, dans un mois, dans un an, peut-être jamais.

— Je n’ai pas l’habitude de signer des contrats sans les lire ! s’insurgea Luc qui comprenait mal où Lerail voulait en venir.

— Avez-vous réellement le choix ?

— Je peux trouver seul les gagnants pour dimanche.

Lerail se mit à ricaner.

— Dans ce cas, bonne chance !

— Attendez ! s’écria Luc. J’accepte.

— Bien. Prenez note, Gérin.

Luc rapprocha la lettre recommandée.

— J'écoute.

— Le Persan devrait gagner la course. Il a un peu de poids mais il est extra. Très difficile à battre. Ensuite, vous mettrez Fadalla qui sera également dans le coup. Ce n'est pas la jument de tout le monde, vous remarquerez. Elle sera affichée à une cote intéressante. En troisième position, placez Flashman. Il a été castré il y a six mois et il revient en forme. En principe, il est déclassé mais il peut manquer d'une course. Voilà qui devrait décider Le Dy à vous accorder un nouveau délai.

— Vous m'avez donné trois chevaux ! protesta Luc. Je vous ferai remarquer que j'en inscrivis six dans *Galop d'Or*.

— Vous n'êtes pas capable de voir dans la liste des partants trois chevaux qui ont une bonne chance ?

— J'aimerais mieux que vous me précisiez ceux que vous voyez, vous.

— Ceux de toute la presse, évidemment. Garino, Vétille et Grey City. Ce seront les trois favoris.

Luc nota les noms cités par Lerail et remarqua immédiatement que cinq d'entre eux correspondaient à la liste du barjo à la lettre recommandée. La présence de Le Persan et de Fadalla dans les deux listes étaient assez étonnante. Ces chevaux n'étaient pas des évidences et peu de pronostiqueurs prendraient leur chance en considération. Le Persan à cause de son poids prohibitif et Fadalla restaient sur une série de mauvaises performances. Si Lerail les citait, c'est qu'ils avaient été soigneusement préparés en vue de cette épreuve et que leur entourage lui avait fait part de leur confiance.

— Et Sweet Mary ? se hasarda Luc.

— Qu'est-ce qui vous prend, Gérin ? grogna Lerail. Sweet Mary n'est déjà pas une jument de premier ordre, mais, en plus, elle est montée par un apprenti qui ne vaut pas grand-chose, croyez-moi. D'où vous vient cette idée saugrenue ?

Luc toussota. Il regrettait d'avoir cité le nom de cette jument.

— Je ne sais pas. Elle n'est pas très chargée...

— C'te bonne paire ! éclata Lerail. Un tréteau qui n'a pas été foutu de gagner à Fontainebleau ! Vous voudriez qu'elle emporte un tiercé à

Longchamp ? Dites, Gérin, vous ne croyez pas qu'il serait temps de vous reconvertir ?

CHAPITRE II

Une pluie fine arrosait les pelouses de l'hippodrome de Saint-Cloud.

Luc Gérin appréciait particulièrement l'endroit. C'était un peu son champ de courses fétiche. Pourtant, ses goûts ne l'orientaient guère vers les courses plates, mais il avait connu là ses plus belles réussites. Lycéen, il y avait ramassé de quoi s'offrir sa première motocyclette. Dix ans plus tard, alors qu'il travaillait pour un quotidien régional, il avait réussi l'exploit d'indiquer les sept gagnants de la réunion du jour. Dès lors, son nom fut rangé parmi ceux des spécialistes et on lui accorda plus volontiers des interviews. C'est également là que, six mois plus tard, il rencontrait Carole Le Dy en compagnie de son père, directeur du *Galop d'Or*.

Luc regardait les chevaux de la troisième course tourner dans le rond de présentation. Son regard glissa sur un petit homme en ciré beige qui dictait des ordres à un jockey. Jean-Claude Santos, ancien jockey lui-même, devenu entraîneur de réputation internationale. Il n'avait pas la réputation d'être accueillant avec les journalistes mais Luc n'avait jamais eu de mauvais rapports avec lui. Santos ne refuserait probablement pas de lui transmettre quelques nouvelles fraîches sur l'état d'un de ses pensionnaires, Le Persan, inscrit dans la grande course de dimanche.

Les jockeys se mirent en selle. La foule des parieurs commença à s'éparpiller en direction des courtines. Pourquoi venaient-ils ainsi observer les chevaux à la présentation ? Alors que pas un sur cent d'entre eux n'était foutu de reconnaître un bon d'un mauvais cheval... Étrange attente d'un coup de foudre, d'une révélation subite. Luc en avait entendu des fadaises à cet endroit. D'aucun qui prétendait ne jouer que les bêtes qui piochaient des antérieurs, signe de surexcitation, d'autres s'attardaient sur la texture du poil, ou encore tentaient de lire sur les lèvres des entraîneurs, dans les yeux des jockeys, dans le fion des lads. Tout était bon pour donner un alibi à un choix souvent douteux.

Luc esquaissa un sourire en entendant un vieil Arabe affirmer à son voisin qu'il fallait miser sur le trois parce qu'il venait de dépaqueter sur les

pompes de son entraîneur et que ça lui faisait forcément du poids en moins. Déduction scatologique.

Les chevaux se rendirent sur la piste et les entraîneurs commencèrent à se diriger vers les tribunes réservées en compagnie de leurs propriétaires respectifs. Le propriétaire est un animal souvent capricieux, bien plus difficile à dresser que son cheval. Pour lui pomper l'oseille et lui faire croire que sa bête valait bien un prix de Diane, il fallait lui flatter la croupe et l'encolure, lui faire miroiter gloire, succès et argent, lui mentir enfin, ce qui n'était pas une injure bien grave puisque les propriétaires, en majorité, reconnaissaient à peine un pur-sang d'un mulet. Ce qu'il voulait, l'ignoble, c'était voir ses couleurs franchir en tête le poteau d'arrivée. Comme c'était simple quand le bourrin en question n'aurait pas rendu six livres à une chèvre !

Luc trottina pour rejoindre Santos qui discutait avec un grand échalas coiffé d'un ridicule feutre noir et gris.

L'entraîneur le vit arriver et eut une grimace excédée. Luc se demanda si Santos recevait Sylvain Lerail avec un tel mépris non dissimulé.

— Tiens, Gérin ! J'veus croyais retiré des voitures ?

— Pas encore, Santos, pas encore.

— Eh bien, bonne continuation.

Santos se détourna et s'apprêtait à reprendre sa conversation avec son propriétaire qui regardait Luc comme s'il s'agissait d'une grosse mouche à merde tombée dans son bol de café au lait.

— Attendez, Santos, reprit Gérin, j'aimerais savoir comment va Le Persan ?

L'entraîneur grimaça de nouveau et jeta un regard furieux sur le journaliste.

— Vous ne voyez pas que je suis occupé ?

Luc haussa les épaules.

— Je ne vous demande pas un discours, expliqua-t-il. Dites-moi simplement si Le Persan a une bonne chance pour dimanche...

— Évidemment ! Je ne le courrais pas autrement.

— Très drôle, grinça Luc. Je ne pense pas pouvoir trouver parmi les vingt-deux inscrits un entraîneur qui me dirait le contraire.

Santos s'approcha et empoigna le biceps de Gérin. La prise était incroyablement puissante et fort douloureuse. Le journaliste retint une plainte et chercha vainement à se dégager.

— Écoutez, Gérin, grogna Santos. Je ne suis pas à la disposition des gommeux de votre espèce. En ce qui concerne Le Persan, vous n'avez qu'à lire les pronostics de vos collègues et les recopier dans votre torchon.

L'entraîneur perdait visiblement son sang-froid et semblait à deux doigts de frapper le journaliste. Luc était stupéfait par cette réaction. Bien des entraîneurs envoyaient les journalistes sur les roses, mais jamais avec une telle violence.

— Je fais mon métier, protesta mollement Gérin.

— Et moi le mien ! riposta Santos. Alors foutez-moi la paix !

La discussion était close. Santos relâcha Gérin après une dernière pression et s'éloigna en compagnie de l'asperge au feutre.

Quel petit con prétentieux ! râla Gérin. Il n'y avait plus de doute, Lerail tenait à l'exclusivité de ses renseignements et donnait probablement des consignes pour empêcher les fuites. Véritable panier de crabes où les parieurs auraient décidément bien du mal à reconnaître leurs petits.

Luc jeta un coup d'œil sur sa montre. Il lui restait une paire d'heures avant de rédiger définitivement son pronostic et d'aller le remettre à Le Dy.

Il hésita entre aller se jeter son premier bourbon de la journée ou tenter de contacter l'entraîneur de Fadalla, l'autre outsider cité par Sylvain Lerail.

Après l'altercation avec Santos, l'envie d'aller déglinguer une boutanche de Four Roses ne lui manquait pas, mais il avait encore le temps pour ça.

*

Un lad de quatorze ans et quarante-cinq kilos tout mouillé grillait un clope en balayant mollement les abords de l'écurie. Ce même-là, avec ses pognes d'assassin et sa gueule grêlée, pèserait rapidement la soixantaine avant d'avoir renversé sa première frangine et ne monterait probablement jamais un cheval en course. Il n'avait pour lui que ses rêves qui peuplaient ses nuits écourtées.

Luc Gérin s'approcha de lui et lui balança sous le nez sa carte professionnelle. Le lad lui accorda un regard respectueux. À cet âge-là, on doute de rien et on s'émerveille de tout. Tu parles ! Sa première interview, même en ramassant le purin, ça vous avait de ces relents de cravache d'or. Le gamin se redressa et frotta ses mains sur son jean.

— Bonjour, m'sieur.

— Salut, p'tit. T'es tout seul ici ?

Le lad haussa les épaules.

— Y sont tous à la réunion de Saint-Cloud. J'aurais dû y être aussi, mais j'ai paumé mon tour au pok. Ça fait trois semaines que j'suis de corvée l'après-midi.

Pour sûr que ses potes de galère devaient l'entuber dans les grandes largeurs.

— T'as rien perdu, le consola Luc. Il pleut.

— Ici aussi, y pleut, fit le même avec dans la voix la résignation d'un type qui vient d'apprendre qu'il n'a plus que trois-quatre heures à vivre.

Luc se racla la gorge. Il désigna du menton une buvette rustique bâtie à l'entrée de l'établissement.

— On peut se rincer la dalle dans ton palace ?

— À condition d'aimer la bière.

— Banco. J't'offre une mousse, si t'as le temps...

— La merde, elle va pas s'envoler, grogna le lad avec un rictus dégoûté.

Quatorze piges et déjà aigri, sévère. Le régime jockey vous pondait des p'tits vieillards au rythme industriel. Celui-là, probablement moins con qu'un autre, avait déjà pigé que son avenir était tout tracé et que les casaques bariolées n'étaient pas pour sa pomme. Rayés les dîners de galas, les baisemains aux comtesses de mon paf qui poussaient des piailllements offusqués quand on leur annonçait qu'il fallait castrer leur champion pour le voir enfin cesser de bouffer des pâquerettes en course. Effacés les grands hôtels du meeting de Deauville, les casinos et les tires américaines.

Le lad décapsula deux Kronenbourgs et tendit une canette au journaliste. Il descendit sa mousse comme un alcool de première bourre, s'essuya le

duvet d'un revers de manche et envoya un vigoureux glaviot sur un tas de foin.

— Je venais pour avoir des nouvelles de Fadalla, se décida Luc.

— Vous avez pas de pot, rigola le même. Elle est pas là.

Luc fronça les sourcils.

— Comment ça ?

— Le boss a décidé de l'envoyer à la campagne avant la course de dimanche. Paraît que ça va lui faire du bien de se respirer l'odeur des artichauts.

Luc hocha la tête.

— Alors, j'suis venu pour rien.

Le gosse gloussa.

— D'toute façon, je vois mal ce que vous auriez pu apprendre de nouveau sur Fadalla. Y a qu'à lire sa musique. Elle avance plus en course. Pas qu'elle soit mauvaise, loin de là. Elle en vaut bien d'autres, mais ça l'intéresse plus. Elle met les freins dès qu'on lui demande quelque chose. Et, en plus, c'est le printemps...

Luc avala une gorgée de bière.

— À ton avis, j'devrais la rayer de mon pronostic ?

Le lad, soudain tout fiérot qu'un pro lui demande son avis, se rengorgea.

— J'ai pas dit ça ! se récria-t-il. Si elle veut, elle peut. Dans un sens, la campagne, ça peut lui changer les idées.

Luc s'accouda au comptoir en ruine.

— Dis-moi, Fadalla, à qui elle appartient ?

— Ben, vous avez lu sa fiche, j'suppose. Elle est syndiquée au nom de l'écurie du Soleil.

— Et ça recouvre qui, cette écurie du Soleil ?

Le lad haussa les épaules.

— Ça, j'en sais rien. Dans la profession, on mélange pas les torchons et les serviettes. Y a qu'le patron qui pourrait vous renseigner là-dessus. Probablement une association de petits propriétaires, j'imagine, ça se fait beaucoup maintenant.

Luc tendit son index vers le fond de l'écurie.

— Et ce van leur appartient ?

Le lad tourna la tête vers le véhicule dont les flancs étaient ornés d'un splendide soleil flamboyant.

— Ouais, reconnut le même. C'est dans un de ces engins qu'ils ont emmené Fadalla.

— Tu trouves pas ça curieux qu'une association de petits propriétaires s'offre des engins de transports ? D'ordinaire, c'est l'entraîneur qui se charge de ça, non ?

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Si y en a qu'ont du pognon à balancer... De toute façon, ça change rien. Pour dimanche, Fadalla c'est quand même pas un soleil !

Luc eut un sourire, termina sa bière et remercia le lad.

En quittant l'établissement, il avait l'impression à la fois de n'avoir guère progressé dans l'étude de la course et aussi la pénible sensation de marcher au-dessus d'un nid de vipères. Ça sifflait bizarre autour de lui.

Luc émit un rot et décida de porter à son directeur le pronostic de Sylvain Lerail.

*

Wenceslas Le Dy était de mauvaise humeur. Il se trouvait donc dans un bon jour puisque, d'ordinaire, il affichait une humeur massacrante. Affalé dans son fauteuil, un cigare vissé dans le coin gauche de sa bouche, baignant confortablement dans sa graisse, il regarda Luc Gérin s'approcher de son bureau.

— Pas encore ivre ? commenta-t-il simplement. À cette heure ? J'espère que vous n'êtes pas malade ?

Carole avait dû raconter à son cher papa l'état quotidien et quasi-permanent de son ancien amant.

— Comment va Carole ?

— Beaucoup mieux depuis qu'elle vous a quitté. Elle reprend goût à la vie. Vous ne l'avez pas vue à Saint-Cloud ?

— Non.

— Un propriétaire de mes amis l'avait invité à déjeuner là-bas.

Remarque acide que Luc encaissa sans broncher. C'était bien le genre de Le Dy, ça, filer sa fille entre les pattes d'un grossium du canasson en espérant, probable, décrocher le pompon. Ça valait toujours mieux que de la voir fricoter avec un pionnard du genre Gérin.

— Vous savez quoi ? poursuivit l'obèse.

Luc attendit que son directeur l'affranchisse d'une nouvelle saloperie concoctée à son encontre.

— J'ai pris contact avec quelques-uns de vos collègues en vue de votre remplacement. J'ai déjà des réponses positives.

Luc serra les poings.

— Il y a encore la course de dimanche...

Le Dy éclata de rire.

— C'est exact ! Vous avez encore cette course-là. Voyons ce qu'a donné votre chapeau aujourd'hui.

Luc tendit sa feuille dactylographiée. Le Dy chaussa ses petites lunettes rondes à monture métallique et prit connaissance de l'article.

— Le Persan, Fadalla, Flashman, Garino, Vétille et Grey City, récita-t-il. C'est avec ça que vous comptez vous refaire ? Pourquoi ne tentez-vous pas une arrivée de favoris ?

— Garino et Vétille sont les favoris de toute la presse, fit remarquer Luc. Grey City est également très chuchoté.

Le Dy était devenu écarlate.

— Et Le Persan ? Cinquante-neuf kilos sur le rable ! Fadalla ? Rien fait de bon depuis plus d'un an ! Flashman ? Une rentrée après trois mois d'absence ! C'est tout ce que vous avez trouvé ?

— Je signe ce pronostic, et...

— Et vous engagez la responsabilité du journal ! éructa l'adipeux en faisant tomber la cendre de son cigare sur son sous-main. *Galop d'Or* a une réputation à défendre et, grâce à vous, cette année nous allons finir bon derniers du classement officiel des pronostiqueurs. De quoi nous faire capoter ! J'ai bien envie de vous virer tout de suite.

Le Dy cessa brusquement de hurler et continua sa lecture du bref article rédigé par Luc. Il reposa la feuille sur son bureau.

— De la merde enrobée de vent, murmura-t-il. Je n'ai jamais lu un article aussi consternant. Je ne vous paye pas pour raconter ce que n'importe quel paumé peut voir en posant son cul dans une tribune. Vous pensez réellement que les gens vont casquer cinq balles pour lire de pareilles banalités ?

Luc garda encore le silence. Le Dy soupira.

— Vous avez quatre heures pour me rédiger un article digne de ce nom. On boucle à minuit.

On boucle à minuit.

— Je n'ai pas l'intention de bouleverser mon pronostic.

— Votre pronostic, je m'en tape ! C'est votre affaire. S'il s'avère aussi nul que les autres, ce sera inutile de remettre les pieds ici. Ce sont vos commentaires sur la course que vous allez changer.

L'orage était passé. Restait plus que les ruines. Constaté les dégâts et tenter de rebâtir, en hâte, dans n'importe quel sens et par n'importe quel bout.

— Je peux partir ?

— Je vous y engage, Gérin. Vous avez du travail.

*

Luc Gérin se retrouva sur le trottoir, maudissant Le Dy en particulier et tous les exploités de son espèce en général. Mais comment diable allait-il s'y prendre pour écrire quelque chose d'intéressant sur la course de dimanche, alors qu'il n'était déjà pas à même de relater des comptes rendus d'entraînements auxquels il n'avait pas assisté ? Décidément, ça ne lui valait vraiment rien d'être encore à jeun à six heures du soir.

Il décida de se rendre chez Christian Martel, l'ancien journaliste, son associé en soûlographie, son compagnon d'ivresse. S'il n'était pas encore complètement beurré, il pourrait probablement lui donner quelques conseils judicieux.

CHAPITRE III

Carole Le Dy reposa ses jumelles de luxe sur le rebord de la table.

La dernière course de la réunion venait de s'achever sur la victoire d'un outsider sur lequel elle avait eu l'heureuse idée de miser une poignée de billets. Elle jeta un regard ravi à son compagnon de table. L'homme avait une cinquantaine d'années, un visage anguleux encadré d'une chevelure grisonnante, un corps soigné et musclé, un habillement discret qui dénotait pourtant une certaine recherche et un goût sûr, et, surtout, des attentions délicates envers son invitée qui en avait égaré l'habitude après ces années passées aux côtés de Luc Gérin.

Elle avait rencontré cet homme le matin même, chez son père qu'il semblait bien connaître. Il l'avait presque aussitôt invitée à l'accompagner à Saint-Cloud où il avait une table réservée. Carole ne sortait plus guère depuis sa rupture et son père la pressa d'accepter. Elle n'avait guère manifesté d'enthousiasme à cette idée, mais, à présent, elle ne regrettait plus d'avoir cédé. L'homme, dont elle ne connaissait que le prénom, Romain, était plaisant, agréable et lui avait fait passer un excellent après-midi.

— Dommage que la réunion se termine, dit-il avec un sourire. La chance commence à vous sourire, non ?

Elle secoua sa chevelure bouclée.

— Je me demande si cette chance n'est pas entrée en même temps que vous, ce matin, chez mon père.

Elle riait, découvrant ses dents éclatantes.

— C'est très gentil ce que vous dites, savez-vous ?

Il parlait comme un Anglais. Ce raffinement rétro qui aurait pu paraître ridicule chez n'importe qui d'autre ajoutait à son charme. Carole cessa de rire et regarda attentivement son chevalier servant. Les mesquineries de ce monde ne semblaient pas avoir de prise sur lui. Il avançait dans la vie

comme un enfant croque dans un fruit, laissant le jus couler sur son menton. Elle se sentait curieusement attirée.

— Je ne sais rien de vous, dit-elle.

— C'est toujours ce que se disent les gens qui viennent de se rencontrer, n'est-ce pas ?

— Non, je veux dire que je ne sais même pas ce que vous faites dans la vie. Comment avez-vous connu mon père. Quelle est votre vie, enfin...

Le visage de l'homme s'assombrit un instant.

— Est-ce réellement important, Carole ?

Carole sentit qu'elle risquait de gâcher cette journée en poussant plus loin sa curiosité. Visiblement, Romain ne tenait pas à s'étendre sur le sujet.

— Mon père a dit que vous étiez propriétaire..., avança-t-elle.

— C'est en partie vrai, reconnut-il. En partie seulement, car je n'ai pas un seul cheval entièrement à moi. J'achète des parts simplement.

Carole hocha la tête. Elle avait un côté boudeur, petite fille, qui fit sourire son compagnon.

— Écoutez, Carole, n'hésitez pas à refuser si cela vous ennuie, mais j'aimerais beaucoup passer cette soirée avec vous. Nous irions dîner dans l'établissement d'un ami passé maître dans la préparation du foie gras frais aux raisins et nous pourrions ensuite fêter votre victoire au *Privilège*, par exemple... Qu'en pensez-vous ?

Ce qu'elle en pensait ? Tu parles ! Elle en avait une petite flaque de plaisir entre les pompes.

Christian Martel avait une gueule épouvantable. Mal rasé, les tifs grasseyés et filasse qui lui tombaient dans le cou, des sacs à dos sous les châsses, il s'enfilait depuis l'arrivée de Luc Gérin un plein wagon d'aspirines effervescentes.

— Quelle biture, Arthur ! bafouillait-il en regardant les bulles éclater à la surface de son verre de flotte. T'es con, t'aurais dû rester hier soir. On a fini à l'Izarra verte.

— J'suis dans la mouise, Christian.

— Ça s'arrose ! fit l'autre en s'envoyant son remède pétillant.

— J’dois faire un article sur la course de dimanche...

— Attends deux secondes, l’interrompt Christian. Tu pourrais me raconter tout ça sous la douche. Je me sens comme un type qui vient de prendre ses vacances dans une décharge. Et quand je dis je me sens, je pèse mes mots, espère !

Martel se dirigea vers la salle d’eau et balança son peignoir sur le dossier d’une chaise. Luc lui emboîta le pas.

*

Carole s’installa dans la Jaguar Type E. Ça fleurait bon le vieux cuir à l’intérieur du bolide anglais. Romain referma la portière, contourna le véhicule et prit place derrière le volant. Il enfila une paire de gants crème et mit le contact.

— Je ne vous imaginai pas dans une voiture comme ça, rigola Carole en effleurant du bout des doigts le tableau de bord en bois verni.

— Tiens ! Et dans quel véhicule désuet m’aviez-vous donc fourré ?

— Ce n’est pas ce que je voulais dire ! protesta Carole, craignant d’avoir blessé Romain.

— Je comprends. J’espère malgré tout que ça n’est pas trop choquant. Si c’était le cas, je filerais aussitôt chez mon commanditaire échanger cette voiture contre une bonne grosse Mercedes...

— Oubliez ma réflexion. Elle était idiote.

— Absolument pas.

Leur converse baignait sérieusement dans le poussiéreux, mais Carole ronronnait comme un chat qu’on cajole. Rompue à la vulgarité aigrie de Luc, elle était comme prise de vertige devant la puissance amicale de Romain.

La Jaguar démarra nerveusement. Ils reprirent la direction de Paris.

Carole admirait l’habitacle luxueux du véhicule, son aspect à la fois classique et sportif, son capot démesuré qui en faisait l’originalité. Elle désigna un insigne apposé sur le bois verni.

— Qu’est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle.

Romain regarda dans la direction indiquée.

— Ce n'est rien, affirma-t-il. L'emblème d'une association de petits propriétaires dont j'ai fait partie.

Carole hocha la tête, sans parvenir à détacher son regard de l'insigne métallique, ce soleil lumineux dont les rayons rouges et jaunes jetaient des flammèches sur le plafond de la Jaguar.

Martel coupa l'arrivée d'eau et se frictionna les cheveux avec une serviette de bain. Il fit un signe à Luc.

— Si le cœur t'en dit..., proposa-t-il en montrant la douche.

— Je te remercie, refusa Luc, mais je sors d'en prendre. Et pas des plus rafraîchissantes, crois-moi.

Il songeait à Lerail et son mystérieux chantage, à Santos et sa violence à peine contenue et à Le Dy avec son ironie cinglante.

— Si je comprends bien, fit Martel en enfonçant un index dans son oreille droite, ce Lerail t'a refilé les gagnants de la course de dimanche ? C'est bien ça ?

Luc opina silencieusement.

— Alors, où est ton problème ?

— Le Dy veut que je lui fasse un article pour encadrer ce pronostic. Ça me paraît difficile de justifier la position que j'accorde à Le Persan et Fadalla qui sont assez loin d'être les premières chances de la course. Jean-Claude Santos, l'entraîneur, a failli me briser le bras quand je lui ai demandé des renseignements sur son cheval et il n'y avait personne aux écuries de Fadalla, pas même la jument...

— Tu ne peux pas broder ?

— Je travaille à *Galop d'Or*, pas dans une gazette régionale.

Martel enfila un slip et se fila une giclée d'eau de toilette sur la frite.

— Et Lerail ?

— Quoi Lerail ?

— Ben, il va filer à son quotidien le même pronostic que toi...

— Sûrement pas. Il ne tient pas à mettre dans la confiance un demi-million de lecteurs. Si ces tuyaux tiennent debout, comme c'est probable, il se fera davantage d'argent en tenant ces deux chevaux secrets.

— Il te les a bien donnés, à toi.

— Oui, mais en échange d'un service que je devrai lui rendre lorsqu'il le jugera bon.

Martel prit deux chemises dans un placard.

— Laquelle je mets ? La blanche ou la bleue ?

— Pardon ?

— Je crois que je vais mettre la bleue. Et tu as accepté ce marché à la con ?

— C'était ça ou choisir six bourrins au flan en priant pour que la bonne combinaison se trouve dans le lot.

Martel ôta l'étiquette de pressing qui barrait le col de sa chemise.

— Y a une bouteille de Four Roses sur la télé. Va nous en servir deux verres. La glace est dans le frigo.

Luc s'éloigna vers le salon.

— Dis, reprit Martel, ce Sylvain Lerail, c'est un gros morceau ?

— On peut difficilement faire plus puissant et plus répugnant dans le monde des courses. Les présidents des sociétés lui cirent les pompes.

— Oui est derrière lui ?

— Son organisme de presse, d'abord, et il a sûrement des commanditaires dans le Milieu. Ce qu'il ne parvient pas à briser légalement, il l'élimine autrement. Tout le monde a les jetons de ce rat visqueux.

Martel arriva dans le salon en boutonnant un pantalon de flanelle grise.

— C'est pas un peu léger pour la saison, la flanelle ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— En fait, si je comprends bien, la course est truquée ?

Luc secoua la tête.

— Je ne pense pas. Lerail peut savoir que Le Persan et Fadalla sont tout spécialement préparés pour cette course, rien de plus. Ça lui suffit pour affirmer qu'ils auront un bon comportement dimanche.

— C'est si simple que ça ? Vouloir qu'un cheval gagne pour qu'il le fasse ? Et les autres concurrents ? Ils partent pour une promenade ou ils

sont traités au Valium ?

Luc se frotta pensivement la joue.

— Je me demande pourquoi Santos a si mal pris le fait que je lui demande son avis sur la forme de Le Persan..., murmura-t-il.

Martel s'enfila une dose adulte de bourbon. Une perle auburn coula sur son menton.

— Et la lettre anonyme ? reprit-il. Tu trouves pas ça curieux que sa liste corresponde presque à celle de Lerail ?

— Pas pour Sweet Mary en tout cas ! rigola Luc. Quand je lui ai parlé de cette jument, il m'a pris pour un dingue. Faut admettre qu'il y a quelques raisons pour ça.

— Écoute, moi, si j'étais à ta place, je volerais dans les plumes de tous ces escrocs. J'écritrais un article du genre : « Pourquoi l'entraîneur Santos cache son cheval, Le Persan ? Où est passée Fadalla ? Des chevaux secrètement préparés pour la course de dimanche. Les parieurs mis au rancart. Nouveau scandale... » Etc. Tu vois le genre ?

Luc s'étrangla.

— Je ne peux pas faire un truc pareil ! Le Dy va me demander des preuves de ce que j'avance. Santos va me tomber sur le râble et me réduire en miettes. Sans compter les réactions de Lerail qui risque de ne pas être particulièrement satisfait. Tu t'rends compte du pétard ?

— Gris et bleu, ça va aussi bien ensemble que gris et blanc, hein ?

— Qu'est-ce que tu débloques ?

— Tu sais, vieux, si tu n'es pas décidé à remuer un peu toute cette merde, je ne peux plus faire grand-chose pour toi. Le Dy va marcher à fond dans cette combine. S'il réclame des preuves pour étayer tes insinuations, dis-lui que tu vas lui en donner. Des énormes, des juteuses. Fais-lui miroiter le scandale maousse. Il va saliver, crois-moi. Je connais ce genre de type par cœur. Quant à Lerail, si tu ne bouges pas, c'est lui qui t'écrasera. Enfin, bon sang, est-ce qu'un seul de ces salauds a levé le petit doigt pour toi quand Le Dy a fait savoir qu'il allait te virer ? Hein, réponds-moi !

— Ça va...

— Tu mouilles ton froc devant Lerail, toi aussi ?

— Ça va, j't'ai dit !

Martel avala une nouvelle gorgée de bourbon.

— Et ces fameuses preuves ? Comment va-t-on les avoir ? On peut tout de même pas les inventer...

— Ne t'inquiète pas pour ça. Je me charge de foutre les pognes dans ce panier de cobras. J'suis vacciné. Quand j'me respire une embrouille de cet acabit, j'ai le cerveau qui se met à crépiter. Et celle-là, fais-moi confiance, j'la sens bien crémeuse. Ça va me rappeler le bon temps. Toi, tu vas rédiger l'article dans le ton que je t'ai indiqué. Attention, pas d'accusation directe. Rien que des questions, des soupçons...

— J'ai compris. Mais, et toi ?

— Moi, je vais rendre visite à Le Persan et à Fadalla. Où qu'ils se trouvent, je veux voir ces deux canassons. Quand tu auras fini avec ton papelard, va te promener un peu du côté des boîtes que fréquentent les jockeys, les entraîneurs... Respire l'atmosphère, essaye de savoir s'il se prépare quelque chose.

*

Sylvain Lerail, dans son vieux trench-coat sombre, appuya sur le bouton d'appel de la luxueuse villa qui bordait les pistes d'entraînement de Chantilly.

— Oui ? interrogea une voix féminine dans l'interphone.

— Sylvain Lerail, s'annonça le journaliste.

Le portail du parc s'entrouvrit avec un claquement sec. Lerail pénétra dans la propriété et traversa le jardin paysagé. Il observa le décor avec un rictus de mépris. Ça roulait à fond pour Jean-Claude Santos en ce moment. Mossieur l'ancien jockey avait brillamment réussi sa reconversion. Ses chevaux gagnaient de l'argent, les propriétaires affluaient devant ses grilles, ses pensionnaires abondaient et Santos faisait son beurre. Imperturbable logique de l'abondance hippique. Les malchanceux pleuraient sur leurs écuries vides et les autres s'agrandissaient. Cette chance, il fallait savoir la saisir, lui donner le coup de pouce nécessaire. Et ce coup de pouce, il se présentait quelquefois sous la forme d'un petit homme au visage ingrat avec son manteau élimé et son sourire en forme de cicatrice.

Une soubrette ouvrit la porte et s'effaça pour laisser entrer Sylvain Lerail. Elle eut un geste pour le débarrasser de son vêtement, mais il refusa sèchement avec un grognement agacé.

— M. Santos va vous recevoir, minaуда-t-elle en trotinant sur le couloir carrelé.

Évidemment qu'il va me recevoir ! songea Lerail. Ce merdeux qui avait l'audace d'habiter un palais.

La fille ouvrit une nouvelle porte et introduisit Lerail dans un salon lourdement meublé. Ça sentait l'arrivé de frais avec ses goûts pesants.

— Je ne vois pas Santos ! grinça Lerail.

— Monsieur va venir.

— Allez dire à monsieur que je n'ai pas toute la soirée. S'il n'est pas là dans trente secondes, je m'en vais.

La soubrette prit un air pincé et referma sèchement la porte.

Jean-Claude Santos fit son apparition quinze secondes plus tard. Il s'approcha du journaliste et lui tendit la main. Lerail lui accorda une pogne molasse.

— Je suis heureux de vous recevoir, s'empessa Santos. Mais vous ne m'aviez pas prévenu de votre visite...

— La prochaine fois, j'enverrai un télégramme.

Santos toussa.

— Puis-je vous offrir un glass ?

Un glass ! Quelle pomme !

— Je ne bois pas. Je suis venu vous remercier pour votre coup de téléphone au sujet de Le Persan...

Le regard de l'entraîneur se voila l'espace d'un instant.

— Je vous en prie. Je n'ai fait que ce qui était convenu...

— Comment ça ? s'étonna Lerail en plissant le front.

— Vous m'avez rendu un service dans le passé. Je m'acquitte de ma dette.

Lerail leva une main.

— Attendez une seconde, Santos ! Nous avons conclu un marché qui stipulait qu'en échange du service que je vous rendais en vous assurant la clientèle héritière de l'élevage du baron d'Orthoz, je vous en demanderais un autre en retour... Quand je le réclamerais. Je ! C'est-à-dire moi. Vous avez fait fortune avec les chevaux que j'ai fait arriver dans vos boxes vides, c'est très bien. La preuve que vous êtes un homme compétent, un entraîneur remarquable. Mais vous ne pensiez tout de même pas régler cette note en me refilant un vague tuyau dans une course quelconque ?

— Voyons, ne vous fâchez pas...

— Je ne me fâche pas, j'explique. Je ne vous ai rien demandé. Est-ce clair ?

Santos hocha la tête.

— Je reste votre débiteur, murmura-t-il.

Un pâle sourire éclaira la face lugubre du journaliste.

— Bien, maintenant que ce malentendu est dissipé, je prendrais bien un jus de fruit.

Santos se dirigea vers le bar roulant et servit un grand verre de jus d'orange.

— Santos ? miaula Lerail en s'approchant.

— Oui ?

— Qu'est-ce qui se passe avec Le Persan ?

CHAPITRE IV

Wenceslas Le Dy était tout congestionné. Il avait planté son mégot de cigare au milieu du gros cendrier de verre et fixait Luc Gérin avec des yeux hagards.

— Qu'est-ce que c'est que ce tissu de conneries ? parvint-il enfin à articuler.

— C'est mon article sur la course de dimanche.

Le Dy gonfla les joues, ce qui le fit ressembler à s'y méprendre à un de ces poissons d'eau profonde qui impressionnent leurs adversaires en doublant de volume.

— Je le vois bien que c'est votre article ! tonna-t-il. Et je vois bien aussi que vous affirmez que la course est truquée !

— Je regrette. Je n'ai rien écrit de tel. Je demande simplement si une course n'est pas faussée à partir du moment où le public ignore que certains chevaux subissent une préparation spéciale en vue de cette compétition...

— Quelle préparation spéciale ? éructa le directeur de l'hebdomadaire.

— Je l'ignore encore. Ces chevaux sont au secret. Ils ne sont plus dans leurs boxes respectifs.

Le Dy observa un long moment de silence. Il ne cessait pas de regarder son rédacteur.

— Vous vous rendez compte, Gérin, que cet article est de la dynamite ? Tous les professionnels vont nous tomber sur le dos si je publie votre truc. Remarquez, ça, j'm'en tape, mais le canard ne résistera pas à une série de procès...

— S'il doit y avoir procès, le *Galop d'Or* ne sera pas dans le box des accusés.

— Vous désignez nommément les entraîneurs de Le Persan et de Fadalla ! Si ce que vous avancez est faux, ils nous attaqueront en diffamation.

— Je ne vois pas comment, réfuta Gérin. J’ai simplement écrit que ces deux chevaux avaient été éloignés de leurs écuries respectives et qu’on avait modifié leur mode de préparation. Santos s’est opposé violemment à fournir des renseignements sur Le Persan. Quant à Fadalla, un de ses lads m’a affirmé que la jument avait été emmenée à la campagne dans l’espoir que ça lui donnerait un peu plus de mordant pour dimanche. Pas un journaliste n’a seulement aperçu un de ces deux chevaux depuis plusieurs semaines ! Vous pouvez vérifier. J’écris que, dans ce cas, il y a tromperie sur la marchandise, que la course est faussée parce que personne ne peut juger de l’état de préparation de certains participants.

— C’est bien beau tout ça, mais même un abruti pourrait lire entre vos lignes. Vous laissez clairement supposer qu’il pourrait y avoir combine.

— Vous vouliez un article digne de ce nom ?

— D’accord, Gérin, se décida finalement Le Dy. D’accord, je publie ce pétard. J’en prend le risque. Mais vous savez ce qui vous attend si Le Persan ou Fadalla se traînent dans les choux dimanche ?

Luc haussa les épaules.

— De toute façon, le *Galop d’Or* va faire un beau chiffre cette semaine. Vous allez faire la première page là-dessus, n’est-ce pas ?

— Dites, il vous reste une paire d’heures avant que je ne fasse tourner les rotatives, vous pourriez peut-être m’apporter quelques compléments d’information au lieu de vous mêler de la première page ? Téléphonez-moi ici avant minuit si vous avez du nouveau.

*

Santos se redressa, blême.

— Je ne comprends pas.

— Mais si, railla le journaliste, vous comprenez fort bien. Ça fait bientôt trente piges que je traîne mes lattes dans ce milieu tordu et je sens l’arnaque à mille bornes.

— Quelle arnaque ? bafouilla l’entraîneur.

— Où il est votre canasson, d’abord ? Personne ne l’a vu sur les pistes.

— Je... je l’ai envoyé à la campagne.

— Où ça ?

— Au bord de la mer, pour lui fortifier les tendons.

— À la campagne ou au bord de la mer ?

— À la mer.

— À quel endroit ?

— En Bretagne.

Lerail soupira.

— Écoutez, Santos, mes amis n'apprécient pas beaucoup qu'on les tienne à l'écart des coups foireux. Si vous préparez quelque chose avec Le Persan, dites-le-moi tout de suite.

— Je vous ai téléphoné que mon cheval allait disputer l'arrivée, que j'étais quasiment certain de terminer dans les trois premiers !

— J'ai entendu ça. Mais ce que je veux savoir, c'est ce qui se cache derrière cette certitude !

*

Christian Martel contourna la masse sombre des écuries et s'enfila dans une allée bordée de boxes. Les panneaux supérieurs des portes étaient fermés mais il entendait les piaffements curieux des pur-sang qui avaient senti sa présence.

Une pancarte rudimentaire indiquait l'emplacement de Sweet Mary. Son box était vide.

Tiens donc ! songea l'ancien journaliste. Encore un participant à la course de dimanche envolé dans la nature.

Il entra dans le box et regarda la litière. La paille était sèche et souillée par endroits. Il n'y avait pas eu de nettoyage depuis le départ de la jument et ça ne datait pas d'hier. Tout était fait comme si Sweet Mary était partie depuis au moins deux semaines et comme si son retour n'était pas prévu pour dimanche soir.

Martel ressortit du box. Apparemment, Sweet Mary était la seule manquante de l'écurie.

Il décida de prévenir Luc avant de poursuivre ses investigations. Dans son esprit, il n'y avait plus aucun doute : la course était truquée. Les trois

chevaux indiqués par la lettre anonyme avaient disparu. Ça puait l'embrouille à pleins naseaux.

*

Ils avaient commencé le repas au champagne. Carole trouvait ça fantastique. Le patron de l'établissement, qui semblait fort bien connaître Romain, était aux œufs avec le couple. Carole s'émerveillait de tout. Il lui semblait que l'orchestre tzigane qui violonnait sur la scène ne jouait que pour elle.

— Vous savez, Carole, si nous voulons aller danser ensuite, je devrais prévenir votre père de cet enlèvement.

Elle secoua sa chevelure en riant.

— Ce n'est pas la peine...

— J'y tiens tout particulièrement. Il vous a confiée à moi pour le déjeuner. Il serait assez incorrect de vous ramener au petit matin sans le prévenir.

— Je suis majeure, vous savez !

— Laissez-moi ce petit caprice, Carole.

Elle soupira.

— De toute façon, papa ne sera pas à la maison ce soir. Il boucle son journal et ne sera pas de retour avant deux ou trois heures du matin.

— Eh bien ! qu'à cela ne tienne ! s'exclama Romain. Les locaux du *Galop d'Or* sont sur le chemin du *Privilège*. Nous le préviendrons directement. Il n'aura pas l'impression que nous lui forçons la main.

— Si vous y tenez..., bouda Carole en haussant légèrement les épaules.

— Vous semblez contrariée...

— Le journal ne me rappelle pas de très bons souvenirs, murmura-t-elle en songeant à Luc Gérin.

— Vous avez raison, fit Romain en hochant la tête. Je suis un butor. Je téléphonerai, simplement.

Elle sourit de nouveau.

— Non. Nous irons rendre visite à papa. Ça lui fera plaisir.

Carole pensa aussitôt à autre chose. Elle venait de décider que rien ne viendrait gâcher sa soirée. L'orchestre venait d'attaquer un morceau célèbre du folklore tzigane.

Respirer l'atmosphère... Il en avait de bonnes, Martel ! La plupart des lads étaient au plumard, exténués après une journée de balayage et d'étrillage. Luc Gérin pénétra dans un bar de la périphérie où les jockeys en mal de monte venaient taper le carton.

Le taulier, un ancien jockey d'obstacles lui-même, mis prématurément à la retraite après une vilaine fracture de la colonne vertébrale, regarda entrer Luc avec l'air d'un type qui trouve une limace dans ses pompes en croco.

— Tiens, v'là Gérin ! s'écria-t-il avec sa voix de papier de verre. Y en a qui s'imaginent que les chevaux s'entraînent la nuit !

Il y eut quelques gloussements dans la salle.

— Alors, continua le taulier en s'accoudant sur sa caisse, pour une fois qu'on se lève avant midi, y paraît qu'on met les pieds dans le plat ?

Sacré Le Dy ! Il n'avait pas pu tenir sa langue.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— On raconte que vous avez soulevé un lièvre dans la grande course de dimanche.

Du fond de la salle s'éleva une voix avec un fort accent parisien.

— Quand on est pas foutu de trouver un gagnant en six mois, faut bien trouver quelque chose pour se faire remarquer !

— On crache dans la soupe..., termina l'ancien jockey.

Luc Gérin hocha la tête.

— Je vois que l'ambiance est à la plaisanterie. Puisqu'on est en plein dans le sujet, quelqu'un ici pourrait peut-être me dire s'il a vu Le Persan sur les pistes ces derniers jours ?

— C'est votre boulot, ça.

— Justement. Mon boulot, j'peux pas le faire correctement si des entraîneurs s'amuse à planquer leurs chevaux.

Il y eut une série de toussotements. Les consommateurs replongèrent dans leur jeu de cartes. Luc Gérin fronça les sourcils. Il s'approcha d'une

table et posa la main sur l'épaule d'un des joueurs.

— Dis, Rival, tu montes, toi, dans la course dimanche ?

Serge Rival, jeune apprenti qui ne connaissait pas une grande réussite et n'était employé régulièrement qu'à cause de son poids très léger, leva la tête et jeta un regard furieux sur le journaliste.

— Vous voyez pas que j'suis occupé ?

Drôle comme tous les types qui avaient quelque chose à voir avec la course de dimanche étaient tous occupés et se dérobaient devant les questions de Luc.

— Comment va ta jument Sweet Mary ? insista Luc.

— J'aimerais bien pouvoir me détendre tranquillement le soir, grogna l'apprenti. Et discuter avec mes amis sans être emmerdé par un con de journaliste !

— Je suis poli avec vous, Rival.

— Le p'tit a raison, fit le taulier. Laissez-le tranquille.

Luc se détourna.

— Je peux lui demander des nouvelles du cheval qu'il va monter dans la grande course, non ?

— Vous êtes chez moi, ici, et je ne vous laisserai pas ennuyer mes clients.

La menace était claire.

— Charmant ! grogna le journaliste. Rival, êtes-vous disposé, oui ou non, à m'accorder une interview ?

— Allez vous faire voir !

— Je noterais cette réflexion dans mon article. Les lecteurs apprécieront. Ça va arranger votre cote de popularité.

En fait, respirer l'atmosphère s'avérait moins difficile qu'il ne l'avait cru tout d'abord. Dans le bar, l'atmosphère était nettement à la castagne imminente, au lynchage express, à l'autodafé général.

— Vous feriez mieux de vous tirer, Gérin, avertit le taulier.

Luc y pensait, justement. Sage solution avant que la troupe de nabots hargneux ne décide de le castrer et de lui faire bouffer les restes. Ils étaient

capables de tout, ces horreurs, quand on osait éclabousser leur turbin.

Luc grommela un vague bonsoir et quitta l'établissement, furieux. Il repéra une cabine téléphonique au coin du boulevard et décida de dire à Le Dy ce qu'il pensait de ses initiatives foireuses.

Wenceslas Le Dy vérifiait la première mise en pages de son journal quand le téléphone se mit à sonner. Il posa son cigare et décrocha l'appareil.

— Ici Gérin, s'annonça Gérin.

— Alors ? Du nouveau ?

— Ouais, du nouveau comme vous dites. Vous avez commencé à crier sur les toits que j'annonçais un scandale pour la course de dimanche. Du coup, tout le monde hippique s'est refermé comme une huître. Bravo ! Joli coup ! Je suis pestiféré à leurs yeux. J viens déjà d'échapper à une punition, et j'imagine que ce n'est que le début...

Le Dy éclata de rire.

— C'est vous qui l'avez écrit cet article, ou non ?

— Mais...

— Qu'est-ce que vous aviez imaginé, Gérin ? Que les gens que vous soupçonnez d'avoir monté une combine allaient vous inviter à prendre le thé ? Qu'ils allaient vous acclamer, vous féliciter en vous demandant comment vous avez fait pour deviner si rapidement ?

— J'suis mis en quarantaine ! protesta Gérin.

— Et alors ? Ça prouve tout simplement que vous avez posé le doigt sur une charogne. Et ce que vous me dites indique que ça commence à puer drôlement.

— Je suis en train de me demander si ce n'est pas moi qui pue en ce moment.

— Vous vous dégonflez ? demanda Le Dy, menaçant.

— Jamais de la vie ! protesta Gérin. J'ai commencé cette affaire, je vais la terminer. Seulement, je continue à penser qu'il y avait une manière plus efficace de mener les choses. Avertir le gibier qu'on est sur sa trace ne facilite pas vraiment sa capture.

— Vous vous gourez. Croyez-moi, je connais le genre de la maison. Rien de tel que la panique pour percer leurs défenses. S'il y a réellement une

embrouille qui se prépare, vous allez les voir remuer, les uns pour vous cracher dessus, les autres pour venir pleurer dans votre gilet. Au fait, j'y pense, un type a laissé un message pour vous à la rédaction.

— Ah ?

— Un certain Christian Martel. Le message dit que la jument placée en tête de la lettre est introuvable. Il dit aussi qu'il se rend chez Santos.

Luc plissa le front. Il se passa un index sur les lèvres. Un ange hennissant traversa le ciel sans étoiles.

— Qu'est-ce que ça veut dire cette énigme ? demanda Le Dy.

— Je veux modifier mon pronostic, décida brusquement Luc Gérin.

— Quoi ?

— Mettez Sweet Mary en tête et décalez tous les autres chevaux d'un rang.

— Vous êtes dingue !

— Je suis sûr maintenant qu'il se prépare un sale truc. Faites ce que je vous demande.

— Enfin, Gérin... Sweet Mary, ce saucisson, c'est vraiment la dernière à pouvoir figurer dans un pronostic sérieux ! C'est un âne, cette jument. Et en plus elle est montée par Rival, cet incapable qui ferait bien mieux d'aller sodomiser les brebis avec sa cravache. Non, je m'y refuse. On va être la risée de la presse spécialisée.

— Sweet Mary va gagner la course, déclara posément Luc.

— Et dimanche, il pleuvra d'la merde !

— Alors, n'oubliez pas votre parapluie, conclut le pronostiqueur en raccrochant.

Il poussa la porte vitrée de la cabine. Serge Rival l'attendait sur le trottoir.

Wenceslas Le Dy reposa le combiné, songeur. Il commençait sérieusement à se demander s'il n'avait pas définitivement misé sur le mauvais cheval et si son rédacteur n'entrait pas dans les premières étapes du delirium. Peut-être que tout ça ne trouvait ses bases que dans le délire alcoolique d'un journaliste minable en mal de copie ? Sweet Mary ! Quelle trouvaille ! On pouvait difficilement faire pire.

Sa fille, Carole, fit son entrée dans le bureau accompagnée de Romain, ce propriétaire terrien qu'il avait rencontré au cours des ventes de Newmarket.

— Oh, papa ! s'exclama Carole avec un large sourire. J'ai passé une journée merveilleuse.

Le Dy s'épongea le front avec un mouchoir qu'il replaça dans sa pochette.

— Tant mieux, approuva-t-il.

— Romain m'invite au *Privilège*, continua-t-elle. Il a tenu à te prévenir.

Le Dy regarda sa fille, puis l'homme qui l'accompagnait. Il avait une trentaine d'années de plus qu'elle et elle l'appelait déjà par son prénom. Il réprima une grimace. Ce Romain, il ne savait pas grand-chose de lui, sinon qu'il disposait d'une masse d'argent apparemment inépuisable, qu'il achetait parfois des pur-sang en prétendant agir pour le compte d'une association, qu'il était reçu dans la haute société comme un personnage de la plus haute importance mais que le *Who's Who* n'avait pas connaissance de son existence. Il apparaissait et disparaissait, gardant sur sa vie et sur ses activités un parfait mystère. Caprice de milliardaire avait conclu Le Dy. À présent qu'il lisait dans les yeux de sa fille cette admiration extasiée, il commençait à se poser davantage de questions.

— C'est très aimable de sa part, dit-il sans trop s'avancer.

— Soyez sans inquiétude, Vincent (il était le seul à se permettre ainsi à franciser son prénom), je vous ramènerai Carole avant...

Il prit un temps, soigneusement étudié.

— Avant trois ou quatre jours.

Carole éclata de rire. Le Dy daigna sourire.

— Ma fille a vingt-quatre ans, dit-il en reprenant son cigare. Elle n'a plus besoin de ma permission pour découcher. Elle ne l'a d'ailleurs jamais demandé. À vingt-deux ans, elle était déjà à la colle avec un incapable de journaliste, grand buveur de bourbon, que j'ai dû embaucher dans mon journal pour qu'il puisse nourrir ma propre fille. Un vrai mélo américain.

— Papa...

— Quoi papa ? Je dis la vérité à ce monsieur qui a la charité de me débarrasser de toi pour quelques heures.

Carole voulut changer de sujet, mais Romain la devança.

— Vous voulez parler de Luc Gérin, je suppose. J'ai cru comprendre qu'il traversait une période de méforme...

— De méforme ? C'est rien de le dire ! C'est plus d'la méforme, c'est de l'incompétence poussée jusqu'au vice ! Enfin, il vient de m'apporter un papier qui va faire du bruit, j'veus dis que ça ! Le premier truc intéressant qu'il écrit depuis qu'il travaille au *Galop d'Or*.

— Ah ? fit Romain en soulevant un sourcil.

Le Dy se pencha par-dessus son bureau, comme s'il voulait donner encore plus d'importance à ses révélations et souligner leur aspect mystérieux.

— Y a un bigntz dans la course de dimanche, souffla-t-il.

— Un bigntz ?

— Oui, enfin, Gérin pense que la course est faussée.

Romain hocha la tête.

— Je vois.

— Vous voulez connaître son pronostic ? En première exclusivité ?

— Vous savez, je ne joue jamais...

— Mais vous connaissez les chevaux mieux que personne. Si, si, ne protestez pas, tout le monde s'accorde à vous reconnaître cette qualité. Le Persan et Fadalla, ça vous dit quelque chose ?

— Ils sont inscrits dans la grande course, je crois.

— Exactement. Et Gérin pense que leur entourage prépare une combine. Il a placé ces deux chevaux dans son pronostic. C'est gonflé, non ?

— Original, en effet. Le Persan me paraît très sévèrement traité par le handicapeur et Fadalla court sur des œufs en ce moment. Un miracle est toujours possible.

Romain semblait montrer un prodigieux désintérêt pour la question.

— Et vous ne savez pas le plus beau ! s'écria Le Dy. Gérin vient de m'appeler pour me dire qu'il voulait mettre Sweet Mary en tête de sa liste.

Il prétend qu'elle va gagner la course !

— Tiens donc...

Le Dy recula son fauteuil.

— Ça ne vous passionne pas beaucoup, hein ?

— Je dois reconnaître que je préfère l'animal lui-même plutôt que les bordereaux de jeu.

Le Dy haussa les épaules.

— Après tout, c'est chacun son goût...

Romain prit Carole par le bras.

— Nous y allons, Carole ?

— Au fait, Romain ! reprit Le Dy. Vous qui connaissez bien le monde des propriétaires de pur-sang, cette écurie du Soleil qui possède Fadalla, elle recouvre qui exactement ?

— Je l'ignore.

— Mais ! Vous... s'écria Carole.

— Il ne faudrait pas que nous arrivions trop tard au *Privilège*, Carole, l'interrompit Romain. Je crois qu'un spectacle international est prévu pour ce soir et, si nous tardons davantage, les meilleures tables seront occupées.

— Bonne soirée ! souhaita Le Dy en regardant l'homme à la chevelure argentée entraîner sa fille vers la sortie.

CHAPITRE V

Serge Rival s'avança d'un pas.

— J'peux vous causer une seconde ? demanda-t-il.

— Je vous l'ai proposé tout à l'heure, je vous ferai remarquer, rétorqua Luc.

Rival tordit la bouche.

— J'étais pas seul. Vous vous êtes fourré dans un drôle de pétrin en écrivant que la course de dimanche était truquée...

— Je n'ai pas écrit ça ! Si vous attendiez sagement que le journal paraisse, vous sauriez exactement de quoi il s'agit.

Rival eut un geste de la main, comme s'il chassait une mouche invisible.

— Peu importe. Vous pouvez raconter toutes les conneries que vous voulez, j'm'en tape !

— Alors ? Pourquoi cette agressivité ?

— Je dois donner le change. On peut marcher ? Luc hocha la tête. Les deux hommes s'éloignèrent lentement de la cabine téléphonique.

— Écoutez, j'vais pas prendre de gants pour vous expliquer ce qui se passe, commença l'apprenti.

Vous connaissez ma carrière. Je n'ai pas gagné beaucoup de courses et je ne roule pas sur l'or. Si je ne pesais pas quarante-trois kilos, pas un entraîneur ne me confierait une monte et j'serais bon pour retourner changer les litières. J'veux pas retourner dans le crottin, vous comprenez ? Vous ne savez pas ce que c'est la vie d'un lad...

— Je regrette, mais...

— Même si vous en avez entendu parler, vous n'êtes pas réellement concerné ! On m'a confié Sweet Mary pour dimanche. C'est une chance que je n'ai pas le droit de laisser passer. Vous savez aussi bien que moi l'importance que peut avoir une victoire dans un grand prix pour un apprenti comme moi. Alors, je me moque de savoir ce qu'on fabrique sur la

jument ! L'essentiel, c'est qu'elle galope et que je puisse défendre mes chances...

— Ce qu'on fabrique sur la jument ? répéta Luc.

Rival cracha sur le bitume.

— Me faites pas dire ce que je n'ai pas dit !

— Je croyais avoir entendu quelque chose de ce genre...

— Vous faites le mariolle, hein ?

— Enfin, quand allez-vous cesser de me considérer comme un ennemi ? On se croirait revenu aux sombres journées du prix « Bride Abattue ».

— J vous assure qu'il n'y a rien de ce genre qui se prépare.

— De toute façon, il n'y a rien à espérer de ces combines éculées. Si vous gagnez la course et que la police des jeux constate avec le PMU une concentration anormale de paris sur Sweet Mary, vous devinez ce qui va se passer ?

— Je n'ai rien à me reprocher.

— Personne ne vous reproche quoi que ce soit, pour l'instant. Je ne comprends pas votre inquiétude, si vous avez la conscience tranquille...

— Je vous demande un service. Ne laissez pas publier cet article. Si je l'emporte, tout le monde dira que vous aviez raison, que la course était truquée. Je risque de payer les pots cassés.

— Quels pots cassés ? Bon sang ! Si la course est régulière vous n'avez rien à craindre !

— La course sera régulière, affirma Rival. Les commissaires n'auront rien à redire. Les prélèvements seront effectués normalement et les résultats seront négatifs. Vous cherchez l'arnaque là où il n'y a qu'une course comme les autres.

Gérin s'immobilisa. Il posa son index sur la poitrine de l'apprenti.

— D'accord, Rival. Je vais vous expliquer mon point de vue. Je considère comme une anomalie le fait que trois chevaux inscrits dans cette course n'ont pas mis un sabot sur les pistes d'entraînement, qu'ils ont même disparu de leurs écuries et que leur préparation est tenue secrète. C'est une entorse au droit public !

— Il n'existe pas de loi à ce sujet. Si c'est le bon plaisir d'un propriétaire de cacher son cheval, personne n'a à y redire !

— Nous verrons si le public et si les commissaires sont d'accord avec ça. En attendant, je mets ces trois chevaux fantômes en tête de mon pronostic.

— Vous... vous mettez Sweet Mary dans votre pro...

— Dans mon pronostic, parfaitement ! Et en tête, par-dessus le marché ! Je vous donne gagnant, vieux, ça devrait vous faire plaisir.

Le visage de l'apprenti était déformé par la haine.

— Je vous aurais prévenu, Gérin, grinça-t-il. Je vous laisserai pas foutre en l'air ma carrière !

— Des menaces, Rival ?

— Si vos calomnies paraissent demain, vous le casquerez un maximum. J'vous laisserai plus une minute de répit !

Luc Gérin eut un pâle sourire. Il aurait voulu marquer davantage d'assurance devant l'apprenti qui lui arrivait à peine au menton, mais il avait sérieusement les jetons. Et c'était foutrement dur à dissimuler !

— Je pense que nous n'avons plus rien à nous dire, dit-il finalement.

Il tourna les talons et planta là l'apprenti jockey.

*

La jaguar s'immobilisa à un feu rouge. Carole Le Dy venait d'allumer une cigarette. Elle se tourna vers Romain.

— Pourquoi avez-vous dit à mon père que vous ne connaissiez pas l'écurie du Soleil ?

— Je n'avais pas envie de parler de ça, répondit-il d'un ton cassant.

Il avait changé d'attitude, le séduisant quinquagénaire. Manifestait d'un coup beaucoup moins d'attentions à sa compagne. Arborait un visage fermé, contrarié.

Carole soupira et regarda droit devant elle.

— Mais... où allons-nous ? Ce n'est pas le chemin du *Privilège* !

— Je dois passer chez un ami lui transmettre une commission urgente. Nous irons danser ensuite...

— Je croyais que nous devions nous presser pour arriver au...

— Nous arriverons à temps, ne vous inquiétez pas.

Ben, si, justement, elle commençait à s'inquiéter.

Et y avait de quoi.

Mais ça, elle pouvait pas encore le savoir.

*

Christian Martel s'adossa à une paroi du box vide. L'endroit était habituellement réservé au cheval Le Persan. Contrairement au précédent, il avait été nettoyé, brique même. Une forte odeur de désinfectant avait remplacé celle de la litière. Martel connaissait bien la fiche signalétique de ce cheval, un bel alezan, haut de taille, qui avait le défaut d'être désormais trop chargé pour disputer efficacement les handicaps et de n'avoir pas tout à fait la pointure pour gagner sa vie dans les semi-classiques.

Martel savait désormais que trois chevaux avaient été éloignés de leurs écuries : Sweet Mary, Le Persan et Fadalla. Par contre, Flashman, un des chevaux cités par Sylvain Lerail était dans son box et avait été entraîné régulièrement tout comme les autres participants à la grande course. Une certitude, la lettre anonyme n'était pas l'œuvre d'un quelconque plaisantin, mais bien celle d'un personnage bien renseigné. Il s'agissait maintenant de savoir où étaient passés ces trois chevaux, et dans quel but les avait-on fait disparaître ?

La porte du box s'ouvrit brusquement. Martel virevolta, pris de panique. La silhouette trapue de Jean-Claude Santos s'encadrait sur le seuil.

— Qu'est-ce que vous faites là ? gronda l'entraîneur.

Il tenait dans la main une cravache dont il frappait sèchement le cuir de ses bottes.

— Rien, je...

L'éclat d'une torche électrique l'aveugla. L'entraîneur s'approcha, braquant le faisceau lumineux sur l'ancien journaliste.

— Qui êtes-vous ?

Martel déclina son identité. Il se sentait comme un gosse pris en faute.

— Et qu'est-ce que vous faites dans mon écurie ?

— J'étais venu voir Le Persan.

— Pourquoi ? Vous êtes journaliste ?

Martel sentit que cette éventualité n'aurait pas particulièrement enchanté l'entraîneur. Il para au plus pressé.

— Non, admirateur seulement, dit-il.

Il aurait pu trouver mieux, mais n'avait guère le temps de peaufiner sa défense.

— Un admirateur ? répéta Santos, incrédule.

— Cela fait des années que je suis la carrière de Le Persan, expliqua Martel. Je voulais le voir avant sa course de dimanche.

— Vous me prenez pour un imbécile ?

— Mais...

— Qu'est-ce que vous vouliez faire à mon cheval ? s'énerva l'entraîneur. J'vais vous emmener chez les flics !

— Ne faites pas ça. Vous pouvez me fouiller si vous voulez. Je n'avais pas l'intention de...

— Espèce de fumier ! cracha Santos. C'est des salauds de votre espèce qui pourrissent la profession ! On va tout de même pas mettre un garde devant chaque porte pour vous empêcher de filer vos saloperies de produits à nos chevaux !

— Je vous assure que...

Martel n'eut pas le temps d'éviter le coup de cravache. Le choc l'étourdit et une brûlure atroce lui enflamma le visage.

*

Luc Gérin se sentait passablement abattu. Il commençait à avoir sommeil et la tension de ces dernières heures lui pesait. Il décida de rentrer chez lui. Il se faisait tard et il n'y avait plus grand-chose d'efficace à faire. Il était plus sage de prendre une bonne nuit de repos et d'être dispos le lendemain matin. Cette journée du samedi risquait d'être décisive. Dimanche serait probablement trop tard pour percer la brume étrange qui enveloppait la compétition.

Il chopa un bahut au vol et donna son adresse de la rue d'Auteuil. Cela faisait maintenant un bout de temps qu'il habitait ce quartier du seizième arrondissement. Il appréciait l'endroit d'abord pour sa tranquillité et pour ses traiteurs de luxe, mais également, et surtout, par sa proximité à trois hippodromes parisiens : Auteuil, Longchamp et Saint-Cloud.

Le taxi roulait à bonne allure sur les quais. Un bateau-mouche de grand standing balançait ses projos sur la rive gauche. Luc profita de ce répit pour faire le point de la situation. Ce n'était pas vraiment brillant. Si ce n'était cette lettre anonyme, dont on ne pouvait pas dire qu'il s'agissait d'une preuve sérieuse, et la pression menaçante qu'exerçait sur lui l'entourage des trois chevaux concernés, rien de tangible n'étayait son hypothèse. Pourtant, suivant l'image de son directeur, on lui avait clairement fait comprendre qu'il avait posé le pied sur une charogne et on lui conseillait fermement d'aller rapidement respirer un autre air. Tout cela signifiait qu'il s'agissait d'une affaire d'importance dont il était peut-être fort imprudent d'écarter la police des jeux. Seulement, il perdrait sa chance de réaliser un scoop du tonnerre et de faire remonter sa cote dans la hiérarchie des journalistes spécialisés. Sans compter que le petit Rival semblait bien sûr de lui lorsqu'il affirmait que les commissaires avaliseraient la course, quel qu'en soit le résultat. La partie engloutie de l'iceberg était de taille. On devinait sa masse imposante sous les remous.

Le taxi passa devant la tour Eiffel.

Galop d'Or serait dans les kiosques demain matin. Si la police estimait que son article justifiait une enquête, on ne lui demanderait pas son avis.

Curieusement, il se sentit soulagé par cette éventualité. Une fois l'article publié, ses ennemis ne pourraient plus rien tenter contre lui sans s'impliquer encore davantage dans l'affaire. Il avait toute la puissance de la presse à ses côtés, et ce n'était pas rien ! Il suffisait de voir la carrière de Sylvain Lerail dans le milieu hippique pour s'en rendre compte.

Le taxi le déposa dans sa rue.

Il logeait dans un deux pièces qui, s'il lui avait semblé quelque peu exigü lorsque Carole vivait avec lui, était tout à fait raisonnable pour un célibataire. Luc avait apporté un soin tout particulier à l'ameublement ; il aimait se sentir à l'aise chez lui.

Ce soir-là, il trouva que ses meubles avaient plutôt une sale gueule. Le ou les vandales avaient eu la main lourde. Le lit et le sofa déchiquetés, les fauteuils éventrés, les tapisseries arrachées, l'armoire démolie, la moquette lacérée, sa chaîne Hi-Fi écrasée... Un char d'assaut aurait difficilement fait mieux.

Hormis le saccage de l'appartement, il y avait deux trucs emmerdants.

La lettre anonyme avait disparu.

Et, le plus emmerdant de tout, c'était le cadavre de Sylvain Lerail qui traînait au milieu du tapis...

*

Le type qui pointait un 7,65 automatique vers Carole Le Dy était d'une invraisemblable laideur. On l'aurait cru sorti de l'accouplement monstrueux d'un singe avec un batracien géant. Couvert de poils noirs, il fixait la fille avec ses yeux exorbités et glauques. Des larmes coulaient en permanence sur son nez en forme de tubercule pourrie.

— Ne craignez rien, Carole, Benny est tout à fait inoffensif lorsqu'on fait ce que je demande, sourit Romain en s'installant près du téléphone.

Le monstre poussa un curieux gloussement et se mit à sautiller sur place. Carole laissa échapper un gémissement d'effroi.

— Il ne peut plus parler, expliqua Romain. Voyez-vous, Benny avait la langue bien trop pendue. Lorsqu'il avait un verre dans le nez, il aurait pu vous raconter le dico en long en large et en travers. J'ai bien essayé l'eau savonneuse, mais ça n'a rien donné. J'ai dû procéder sur lui à une légère opération, à mon grand regret, croyez-moi. Enfin, maintenant, Benny est vraiment un monstre de toute confiance. N'est-ce pas, Benny ?

— Hin, hin ! répondit le repoussant personnage.

— C'est vous le monstre ! s'écria Carole.

Romain hocha la tête.

— Voilà bien la réflexion d'une jeune écervelée, déclara-t-il. Vous êtes bien trop nombreux en ce monde à ne pouvoir comprendre les grands projets, les grandes réalisations. Cette médiocrité générale me contraint à prendre certaines précautions pour poursuivre mes recherches en toute quiétude. Je veux faire de l'homme l'être le plus puissant de cette galaxie...

— Vous êtes dingue !

Le monstre se remit à grogner.

— N'énervez pas Benny, je vous prie, avertit Romain. Ne me compliquez pas la tâche, Carole. La maladresse d'un de mes employés m'oblige à prendre des mesures énergiques. Ce n'est pas de gaieté de cœur, mais si chacun est raisonnable, tout le monde y trouvera son compte.

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez ! Vous savez ce que ça coûte, un rapt ?

Romain décrocha le téléphone et composa un numéro.

— Vincent ? Ici Romain...

— Votre soirée est déjà terminée ? fit Le Dy, à l'autre bout du fil.

— Malheureusement non. J'ai un grand service à vous demander, Vincent.

Il y eut quelques secondes de silence.

— De quoi s'agit-il ?

— Je vous demande de renoncer à publier l'article et le pronostic de Luc Gérin.

— Quoi !

— Je ne peux pas encore vous expliquer les raisons de cette demande, mais c'est une question de vie ou de mort.

— C'est une plaisanterie ?

— J'aurais préféré, soupira Romain. Alors, votre décision ?

— C'est évidemment non, déclara Le Dy. De toute façon, les rotatives tournent. Il est trop tard pour supprimer quoi que ce soit.

— Stoppez les machines. Recommencez votre journal. Je vous indemniserai largement.

— C'est une histoire de fous ! s'écria Le Dy. Donnez-moi des raisons plausibles pour vous écouter.

— Je vous l'ai dit. C'est une question de vie ou de mort.

— Pour qui ?

— Mais pour votre fille, Vincent. Pour votre fille.

Le Dy garda un moment le silence.

— Où est Carole ? demanda le directeur d'une voix rauque.

— Elle est en excellente compagnie, ne craignez rien.

— Hin, hin ! fit le monstre en sautillant de plus belle.

— Voulez-vous lui parler ?

— Je vous en prie.

Romain tendit l'appareil à Carole.

— Papa ! s'écria la fille. C'est un fou, papa ! Préviens la police et...

Romain lui arracha le téléphone des mains et la repoussa sèchement sur sa chaise.

— Ne suivez pas son conseil, Vincent. Ce serait une grave erreur. Vous ne reverriez plus votre fille vivante et vous n'aurez même pas la satisfaction de me voir sous les verrous. Je bénéficie de protections puissantes et cette bavure ne me contraindra finalement qu'à passer quelque temps en Amérique du Sud. Cette affaire vous dépasse totalement, Vincent. Ne vous en mêlez plus. L'indemnité que je suis prêt à vous verser pourra vous permettre d'éditer votre journal à perte jusqu'à la fin de vos jours...

— Vous avez kidnappé ma fille..., murmura Le Dy, incrédule.

— Vous ne comprenez pas vite, n'est-ce pas ?

— C'est du chantage !

— Ça me paraît évident.

— J'exige des explications !

— Je ne suis pas prêt à vous les fournir.

— Et quand bien même je céderais à vos menaces, vous croyez que Luc Gérin va laisser passer ça ? Il portera l'affaire à la police des Jeux !

— Ne vous souciez pas de Luc Gérin. Je me suis également occupé de son cas.

— Fumier...

— L'instinct paternel vous égare, mon cher. Vous n'avez pas toujours eu ce genre de scrupule.

— J'arrête le journal. Relâchez Carole.

Romain se mit à ricaner.

— Me prendriez-vous pour un imbécile, Vincent ? Carole va prendre quatre ou cinq semaines de vacances. Elle sera traitée comme une reine, ne vous inquiétez pas.

— Ordure !

— Vous vous répétez.

— Je veux des nouvelles de Carole tous les jours.

— Vous les aurez.

— Je supprime l'article de Gérin, souffla Le Dy.

— Voilà une décision raisonnable. À bientôt, Vincent.

Romain reposa l'appareil sur son socle. Il se retourna vers Carole.

— N'est-ce pas, Benny, que nous allons traiter M^{lle} Le Dy comme une reine ?

Il fit une pause.

— Il y a des reines qui ont connu de funestes destins, des fins tragiques, termina-t-il avec un mauvais sourire.

— Hin, hin ! s'agita le batracien velu.

CHAPITRE VI

Sylvain Lerail avait terminé sa belle carrière de fouineur professionnel. Peut-être aurait-il pu la terminer ailleurs que sur le tapis de Luc Gérin, mais sans doute n'avait-il pas eu vraiment le choix...

L'assassin avait eu la délicatesse d'ajouter une splendide rosette autour du cou de Lerail. Il n'avait trouvé pour faire ce nœud que le câble de la télé, mais l'intention y était. Le résultat également. Sylvain Lerail était déjà particulièrement laid de son vivant, mais mort, il battait des records. Son visage gonflé et bleui le faisait ressembler encore davantage à un rat haineux ; sa langue noire pendait le long de sa joue.

Luc Gérin se servit une rasade adulte de bourbon. Il l'avalait d'un trait et se resservit son grand frère.

— Lerail, mon vieux, murmura-t-il. C'est pas très sympa de venir crever dans mon salon.

Bien des gens ne souhaitaient pas une longue vie à leur ennemi, mais ils préféraient tout de même les savoir centenaires que les voir déjanter dans leur plumard. C'que ça pouvait faire négligé, un macchabée dans un deux pièces-cuisine.

La sonnerie de la porte d'entrée fit bondir Gérin. Il eut l'impression de recevoir une décharge électrique dans tout le corps. Seigneur ! Qui pouvait bien se ramener à cette heure ? Christian Martel...

— Ouvrez, police ! gueula une voix derrière la lourde.

C'était pas Martel. Ou alors il avait drôlement cambuté ces dernières heures...

L'inspecteur qui se tenait sur son paillason n'aurait pas pu passer sous un panier de basket sans se faire péter les arcades. Le mammoth blond poussa fermement Gérin et pénétra dans l'appartement, suivi de deux flics à peine moins grands que leur chef. Le premier pouvait se gratter les genoux sans se baisser et le second pouvait abriter deux ou trois générations de caniches dans ses narines. Avait pas besoin de sac pour transporter ses

boules de pétanque, cézigue pâte. Les trois poulets avaient un point commun : ils avaient l'air d'avoir été réveillés par un plaisantin qui leur aurait versé des tonneaux de fiente sur la tronche. Le géant jeta un regard circulaire sur la pièce dévastée.

— Qui êtes-vous ? marmonna-t-il en regardant le cadavre de Sylvain Lerail.

— Moi ? demanda Gérin, hébété.

— C'est toujours pas à lui que j'veais demander ça.

— Luc Gérin, le locataire de l'appartement.

— C'est vous qui avez téléphoné ?

— Moi ?

— Pourquoi demandez-vous toujours si c'est à vous que je parle ? Il y a quelqu'un d'autre ici ?

Luc se racla la gorge.

— Non, je ne vous ai pas téléphoné. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi je l'aurais fait.

— C'est une décoration ? demanda-t-il en désignant le mort sur le tapis.

— Non, je veux dire, je viens de rentrer. J'pouvais pas deviner qu'un ouragan serait passé chez moi en laissant ce colis-surprise.

Le géant hocha la tête.

— Pourquoi l'avez-vous descendu ? dit-il au bout d'un moment.

— Moi ?

— C'est une manie...

— Mais j'n'ai descendu personne ! protesta Gérin.

— Évidemment. Vous le connaissez ?

— C'est Sylvain Lerail. Un de mes collègues.

— Vous faites quoi comme boulot ?

— Journaliste.

Le flic simiesque fit une grimace.

— Dites, reprit Gérin, vous ne croyez tout de même pas que j'aurais défoncé tous mes meubles et étranglé ce type au beau milieu de mon

appartement ?

L'inspecteur haussa les épaules.

— On nous a prévenus qu'il y avait une bagarre à cette adresse, déclarait-il. Vous vous attendiez peut-être pas à nous voir arriver si vite...

— C'est d'la folie ! s'écria Luc.

— Attention à c'que vous dites ! prévint le flic au tarin façon cabat.

— Vous l'avez surpris en train de vous cambrioler ? continua l'inspecteur.

— J'veus ai dit que c'était un collègue !

— On vous a rien volé ?

— Si, une lettre.

Le géant hocha de nouveau la tête. Ce geste avait quelque chose d'agaçant pour Luc, un peu comme si ses propres paroles étaient constamment interprétées de façon erronée par l'inspecteur. Les flics semblaient déjà savoir à quoi s'en tenir.

— Une lettre ?

— Oui, une lettre. On m'a peut-être dérobé autre chose, mais je n'ai pas eu le temps de faire l'inventaire.

— Quel genre de lettre ?

Luc haussa les épaules.

— Une lettre anonyme... Je travaille pour un journal spécialisé dans les courses et je...

— Il vous faisait chanter, n'est-ce pas ?

— Pardon ?

— Ça fait un moment qu'on essaye de le coincer, ce Lerail. Fallait qu'ça se termine comme ça.

Luc en resta comme deux ronds de flan.

— Attendez une seconde ! Je n'ai rien à voir avec cette histoire. Lerail ne m'a jamais fait chanter et je ne l'ai pas tué. Vous entendez ça ? Je ne l'ai pas tué ! Ça vous en bouche un coin, pas vrai ?

— Prenez quelques affaires avec vous, monsieur Gérin, conclut le géant en vérifiant l'état de ses ongles.

D'un coup, la vérité lui saute aux yeux. Le journaliste secoua la tête. Comment avait-il pu être aussi stupide ? Ces flics étaient arrivés dès qu'il était rentré. C'était trop énorme pour être vrai...

Le type aux bras de gorille s'approcha de lui.

*

Christian Martel ouvrit un œil. Bon sang, quelle correction ! Il avait la tête comme une usine de roulements à billes.

Il se dressa sur un coude. C'était bien la peine d'avoir changé de liquette. Il avait l'air d'un type qui vient de limer dans un massif de ronces. Déchiqueté de partout, la gueule en feu et le chou qui se demande s'il va pas se tirer en pré-rétraite. Charmante soirée. Il eut le réflexe de regarder sa montre, histoire de savoir combien de temps il était resté dans le coltar. Plus de tocante. Pas davantage de papiers. Battu et dévalisé.

Fumier de Santos ! Il avait une drôle de façon de traiter les rôdeurs. Martel regrettait de n'avoir pas pris sa carte de journaliste. L'entraîneur aurait sans doute agi avec davantage de précautions. Au lieu de ça, il l'avait rossé comme s'il avait surpris un chiftir qui s'était fait une planque dans le box de son cheval. Cette manière de faire déplut profondément à Martel. Surtout pour les fringues et l'indélicatesse du portefeuille.

Il renifla. Ça refoulait sévère dans le coin. Santos avait fignolé les choses et l'avait roulé dans le purin avant de l'abandonner. Martel pigea enfin les intentions de l'entraîneur...

L'avantage de sa position, c'était qu'il n'avait pas besoin d'aller bien loin pour porter plainte, vu qu'il se trouvait dans la cage d'un commissariat. Une demi-douzaine de flics se sifflaient des Kronenbourg de l'autre côté des grilles.

— Ça y est, mon pote, t'émerges ? grinça une voix sur sa droite.

Son voisin de panier avait un âge indéfinissable et la gueule d'un type qui a passé son enfance dans les écoulements d'une vespasienne. Un clodo comme tant d'autres qui s'était fait ramasser après avoir tenté de passer la nuit dans le métro après les heures de fermeture. Il attendait le car qui allait l'emmener à Nanterre, pour lui faire subir le supplice de la douche

insecticide. Et l'épave prenait Martel pour un collègue... Bien joué, Santos !

— T'en tenais, une biture ! rigola le chiftir. Et pourtant j'm'y connais.

— Je n'ai pas bu...

— Moi non plus. Pas une goutte depuis une heure, depuis que ces empaffés m'ont enchristé. Dis, j't'ai encore jamais vu à Nanterre. C'est la première fois que tu vas aller là-bas ?

Martel, peu au fait des habitudes de la corporation, fronça les sourcils.

— À Nanterre ? répéta-t-il.

— Ben ouais, mon pote. Le car va passer nous prendre.

— Et qu'est-ce que j'irais y foutre à Nanterre ?

— Tu t'es pas reniflé, parole ! Ah ça, on peut pas dire que tu embaumes le dernier d'chez Paco Rabanne !

Il hocha la tête.

— J'en ai déjà senti des malpropres, dormi avec des sagouins qui se parfumaient à la crasse, qui s'habillaient même plus tellement ils étaient couverts de champignons, mais toi tu pulvérises les records !

Tu peux te faire inscrire chez l'élite des puants. T'as couché dans une fosse septique, ou quoi ?

— J'me suis fait bastonner et on m'a volé mes papiers.

— Ceux qui ont fait ça avaient le cœur bien accroché. Rien que pour t'approcher sans aller au refile...

— Non, ils m'ont couvert de merde après m'avoir volé, j'suppose.

Le clochard le regarda un instant en suçant une dent creuse.

— Ouais... Tu peux toujours essayer de leur raconter ça. Mais si tu veux mon avis, tu schlingues tellement qu't'as aucune chance. Plus on pue et moins ils écoutent. C'est marrant, ça.

— Il faudra bien, fit Martel en se levant.

Son corps meurtri par les coups lui arracha une grimace.

— Une douche n'a jamais tué personne, conclut le clodo en s'allongeant. Remarque, si, j'ai connu une frangine qu'avait plus touché une savonnette depuis dix piges au moins. Ah, l'infâme, tu lui voyais plus la couleur de la

peau. Quand ils l'ont choppée, ils se sont empressé de la décaper et elle en est crevée, la garce. Asphyxiée par un apport trop violent d'oxygène, qu'ils ont dit.

Martel n'écoutait plus son voisin. Il commença à secouer la grille.

Yannick Le Dy, le frère cadet du directeur de l'hebdomadaire *Galop d'Or*, était inspecteur principal à la Brigade des Jeux. Bien que tout dans leur travail les séparait, il bossait malgré tout sur le même support. Yannick et Wenceslas s'ignoraient superbement, chacun considérant que l'autre était un raté de première bourre. Wenceslas voyait en son cadet un fonctionnaire sans ambition, cantonné dans le contrôle des casinos et divers cercles de la région parisienne. Yannick méprisait son aîné pour son côté financier sans scrupules et sa profession de vendeur d'illusions.

Pour la première fois depuis de longues années, l'enlèvement de Carole Le Dy allait être l'élément déterminant de leur rapprochement.

Yannick dormait déjà depuis plusieurs heures quand son frère frappa à sa porte. La jeune femme du policier, enceinte de sept mois, poussa un grognement et fila un coup de coude dans le ventre de son époux.

— On sonne, va voir ! fit la charmante.

Yannick, les yeux bouffis de sommeil, grommela un juron où il était vaguement question de coups de pompe dans le vase qui se perdaient et dégringola du lit. Il tituba jusqu'à la porte.

Wenceslas l'écarta et entra directement dans l'appartement.

— C'est toi ? bafouilla Yannick en se frottant les chasses.

— J'ai à t'causer, fit Wenceslas en entraînant son frère dans le salon.

— À cette heure ? s'étonna Yannick qui émergeait péniblement.

— Ça urge. Va fermer la porte de ta chambre. Ta femme n'a pas besoin d'entendre ce que je vais te dire.

Le policier se dirigea vers sa chambre, exécutant les ordres de son aîné sans bien comprendre ce qui se passait.

— Oui c'est ? grinça sa femme.

— Mon frère. C'est rien, dors.

— Vous allez faire un meeting ? À trois heures du matin ?

— Dis, s’impatiente Yannick, t’as fini d’me les briser ? J’peux encore te filer une beigne, tu sais !

— Tu parles si j’le sais ! éructa l’épouse. C’est tout c’que t’es capable de faire.

Yannick ferma sèchement la porte et revint vers son frère.

— C’est toujours comme ça, entre vous ? demanda Wenceslas, un sourire au coin des lèvres.

— T’es conseiller conjugal ? grogna Yannick en s’installant dans un fauteuil. À part nous les pomper, t’es v’nu pour quoi ?

Wenceslas se rembrunit.

— Carole a été enlevée, lâcha-t-il.

Yannick resta la bouche ouverte. S’attendait pas vraiment à un truc de ce genre. Il aimait bien Carole, sa nièce, et leur entente à la limite de la complicité n’avait jamais été assombrie par la brouille qui régnait entre les adultes. À l’insu de son père, elle voyait assez fréquemment son oncle et ils déjeunaient ensemble tous les premiers jeudis du mois.

— Carole...

— Son ravisseur m’a contacté tout à l’heure.

— Je vois. Et il réclame combien ?

Wenceslas secoua la tête.

— Rien. Ou plutôt, c’est lui qui va me donner de l’argent. À titre de dédommagement...

Yannick gonfla les joues.

— Tu déconnes ?

— Laisse-moi te donner quelques détails. Tu jugeras après.

Yannick se laissa aller contre le dossier du fauteuil et s’apprêta à écouter le récit de son aîné. Il était tout à fait réveillé à présent et se sentait assez fier à l’idée que son frère puisse avoir besoin de son aide, même s’il voyait mal ce qu’il pouvait faire dans une affaire d’enlèvement. Wenceslas marquerait moins de suffisance à l’égard des fonctionnaires en uniforme si Yannick retrouvait Carole. Et cette perspective était si réjouissante pour le policier qu’il se sentait la volonté de soulever des montagnes...



L'odeur que répandait Christian Martel indisposait visiblement le flic qui se tenait en face de lui. Il grimaça et se frotta rapidement les ailes du nez.

— Nom ?

— Martel Christian, né le 5 avril 1955 à Nancy. Domicilié au 22, rue des Martyrs, à Paris. Journaliste.

— Une seule chose à la fois s'il vous plaît. Nom ?

— Martel, soupira Martel.

— Prénom... Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Comment ça, c'que j'ai dit ?

— Là, à l'instant, qu'est-ce que vous avez dit que vous faisiez comme boulot ?

— Journaliste.

— Vous manquez pas d'air !

Ce qui était une façon de parler au sujet d'un homme dont même les grosses mouches bleues n'osaient pas s'approcher à moins de trois mètres.

— C'est pourtant vrai. Je suis journaliste. Free-lance depuis la mort du quotidien *Libération*. Chômeur si vous préférez.

— Vous pouvez le prouver ?

— Puisque je vous explique qu'on m'a dérobé mes papiers ! Mais j'ai ma carte de presse chez moi, avec ma carte de sécurité sociale et ma carte de membre de la Boule de Boulogne. Tout ça et d'autres menus détails qui vous prouveront que vous faites erreur sur la personne, que j'existe bel et bien, que j'ai un domicile et des feuilles de maladie remboursables à soixante-dix pour cent.

— Vous êtes inconnu au fichier des clochards. Y a longtemps que vous traînez dans cet état-là ?

— Attendez une seconde ! Vous n'avez pas l'air de bien comprendre. Je ne suis pas un clochard ! gueula-t-il en martelant chaque syllabe. Je travaille, comme vous !

— Vous voulez dire que je pue ?

— J'ai dit quelque chose de ce genre ?

— Vous venez de prétendre que j'étais comme vous. Faites gaffe à vos insinuations, mon vieux. On est à la coule avec les chiftirs, mais faudrait pas abuser.

— Ça vous ennuerait de vérifier mon identité ? soupira Martel qui commençait à se sentir gagné par le découragement.

— Vous n'avez pas de papiers.

— On me les a volés.

— Oui ça ?

Christian Martel hésita. Il avait eu tout d'abord l'intention de porter plainte contre Jean-Claude Santos, mais, premièrement, il se trouvait à moitié dans son tort en ayant été surpris dans l'établissement de l'entraîneur en pleine nuit, et, ensuite, il ne tenait plus à révéler à Santos le véritable motif de sa visite. L'entraîneur aurait la partie trop belle pour le démolir de nouveau. Tout juste si les flics lui adresseraient une molle réprimande pour s'être fait justice lui-même...

— Je ne sais pas, se décida-t-il. On m'a attaqué par-derrière. Ils étaient plusieurs. Vous pouvez regarder. J'ai des marques de coups sur tout le corps.

— Et une vilaine blessure au visage, reconnut le policier. Mais la plupart des clochards se font tabasser par des inconnus, ça ne prouve rien.

— Téléphonnez à n'importe lequel de mes amis, il vous dira que je n'ai rien d'un clochard.

Le flic fixa un instant le journaliste, haussa les épaules et décrocha le téléphone.

— Ah ! on peut dire que vous avez le don de compliquer les choses, vous autres les chiftirs, déclara-t-il. Tout ça pour pas prendre une malheureuse douche à Nanterre ! Bon, quel ami et quel numéro ?

Martel fila aussitôt le nom et le numéro de Luc Gérin. Le flic plissa le front.

— Gérin, Gérin..., murmura-t-il. Y a pas un Gérin qui travaille à *Galop d'Or* ?

— Vous y êtes !

— J'achète ce canard tous les samedis. Et vous êtes pote avec ce type ?

— On est comme les deux doigts de la main.

— Voyons ça. Il va probablement pas apprécier d'être réveillé au milieu de la nuit. J vous promets un sacré quart d'heure si vous m'avez mené en bateau.

— Ne craignez rien. Luc viendra même me chercher.

Le flic eut une moue dubitative et hocha doucement la tête. Il composa le numéro et attendit la sonnerie.

— Allô, monsieur Gérin ?... Ah ? Ici l'inspecteur Bodeau du commissariat principal de Chantilly... Comment ?... Oui, évidemment... J'ai un type ici qui prétend être l'ami de M. Gérin. On l'a trouvé inanimé sur le trottoir, sans papier et sale comme c'est pas permis... Oui, entendu, monsieur le commissaire... Je vous remercie.

Le flic reposa l'appareil. Martel en restait comme deux ronds de flan. Qu'est-ce que ça signifiait tout ce micmac ? Et qu'est-ce qu'un commissaire pouvait bien branler chez Luc ?

Le flic se tourna vers lui.

— Vous savez que vous commencez à devenir passionnant, vous, dans votre genre ? dit-il doucement.

— Si vous m'expliquiez...

— On vient de trouver un type assassiné chez votre ami.

— Luc, assassiné ?

— Non, je n'ai pas dit ça. Simplement, un type s'est fait étrangler chez votre pote. Et votre pote, justement, ben, il est pas là. C'est emmerdant, hein ?

— Plutôt. Et c'est qui...

— Le commissaire va venir vous expliquer tout ça, coupa le flic. Mais, à mon avis, c'est lui qui va vous poser des questions. En attendant, je suis obligé de vous remettre dans la cage.

— Dans la cage ? Mais...

— Écoutez, vieux, vous êtes suspect. Vous ne sentez pas bon et vous êtes suspect. Ça fait deux motifs pour vous matraquer si vous bougez seulement

une oreille. Alors, retournez sagement dans la cage.

— Et j’suis suspecté de quoi, bon Dieu ?

— De meurtre, pardi.

Martel courba le dos. La porte grillagée se referma derrière lui.

— Alors, ça a gazé ton baratin ? l’accueillit le clochard en bâillant.

— Pas vraiment, non. J’suis suspecté de meurtre.

— J’t’avais prévenu. T’aurais mieux fait d’aller prendre la douche à Nanterre. Faut les comprendre, aussi. Quand on pue comme ça, on n’a pas le droit d’être innocent. Une pollution pareille, merde, si ça vous mène pas tout droit à la bascule à Charlot, c’est à vous dégoûter de tout.

CHAPITRE VII

Ce monde de fondus barrait en couilles et son corps mutait guimauve.

Luc Gérin se sentait dans la peau d'un type cassé de partout qu'on vient de déplâtrer. Chacun de ses membres lui semblait étranger et son cerveau totalement incapable d'organiser cette masse amorphe. Lentement, il rassembla ses idées. La course, le cadavre de Sylvain Lerail, les faux flics ! Nom de Dieu, les faux flics ! Il tenta un mouvement pour se redresser...

— Doucement, monsieur Gérin, fit une voix masculine. Prenez votre temps. L'anesthésie était un peu trop puissante, je le regrette, mais vous n'étiez guère coopératif.

Luc tourna la tête. L'homme qui se tenait au-dessus de lui avait une cinquantaine d'années et l'air détestable d'un type né dans un berceau en or massif qui sait fort bien que tout dans ce monde porte une étiquette et un prix. Une moue vaguement méprisante qui perçait sous son masque de respectabilité. Luc l'eut dans le nez aussi sec.

— Z'êtes toubib ? marmonna Gérin.

Sa langue pesait trois tonnes.

— Dans un certain sens, vous n'êtes pas loin de la vérité, ricana Romain en réajustant son col de chemise.

— Oui êtes-vous ?

— Tout le monde m'appelle Romain.

— Je ne sais pas si je dois être enchanté...

L'homme hocha doucement la tête. L'antipathie que Luc éprouvait pour ce type grimait à l'allure du mercure d'un thermomètre plongé dans l'eau bouillante.

— Je comprends votre sentiment, monsieur Gérin. Sachez toutefois que je n'ai souhaité à aucun moment en arriver à cette fâcheuse extrémité. Cette série d'incidents est réellement désolante...

Luc recouvrait rapidement ses esprits. Il se dressa sur un coude. Il se trouvait sur un divan, dans une pièce tapissée de livres reliés.

— Si on arrêta de jouer aux devinettes ? proposa-t-il.

— J'allais vous le suggérer.

— Où suis-je ?

— Chez moi. Dans une dépendance du haras du Soleil.

Luc tressaillit. Romain esquissa un sourire.

— Je vois que ce nom vous inspire quelque chose...

— Pas vraiment.

— Mais si, voyons. Fadalla appartient à l'écurie du Soleil et vous êtes allé enquêter hier chez l'entraîneur de la jument.

Luc grimaça.

— D'accord, lâcha-t-il.

— Jouons cartes sur table, monsieur Gérin. Pour ma part, je n'ai nullement l'intention de vous dissimuler quoi que ce soit...

Luc se crispa légèrement. La confiance de son geôlier ne lui inspirait rien de bon. Et s'il avait l'intention de lui révéler tous les tenants de cette affaire, c'est qu'il jugeait que Luc ne pourrait jamais en faire usage. Sale temps pour les mouches...

— Pourquoi avez-vous assassiné Lerail ? demanda Luc, abruptement.

Romain haussa les épaules.

— Sa curiosité devenait encombrante et, de plus, il importunait un de mes commanditaires.

Il aurait parlé d'un moustique aplati contre un mur qu'il n'aurait pas manifesté davantage d'émotion. Un iceberg dangereux.

— Et pourquoi l'avoir placé chez moi ?

— Vous étiez en mauvais termes avec Lerail...

— Pardon ?

— ... Ne vous inquiétez pas de ça. Il y aura des témoignages pour confirmer que Lerail vous faisait chanter. La police le surveillait pour ce

genre d'activités. Ça tombe à pic, n'est-ce pas ? D'autant que vous êtes en fuite, monsieur Gérin.

Luc se mordit la lèvre inférieure.

— Voyons, reprit Romain, est-ce vraiment là tout ce qui vous intéresse ?

— Pourquoi tout ça ? souffla Luc.

— Un de mes hommes a commis une lamentable erreur. Il a cru bon tenter d'exploiter mon travail pour se faire un magot. La cupidité des hommes me surprendra toujours...

Charmante litote dans la bouche d'un homme qui doit penser que les petites coupures sont faites pour les singes.

— Cet homme stupide vous a fait parvenir une lettre anonyme dans laquelle il vous dévoilait les gagnants de la course de dimanche. J'ai tout d'abord pensé que vous ne prêteriez aucune attention à ce message. Malheureusement, vous avez eu la malencontreuse initiative de contacter Sylvain Lerail. Ce sale fouineur avait eu vent que quelque chose se préparait. Tous ces détails vous ont mis la puce à l'oreille et vous avez alors décidé de faire votre pronostic avec les chevaux de la lettre anonyme et d'écrire un article mettant directement en cause la régularité de la course de dimanche. Tout cela allait trop loin. Beaucoup trop loin. Je me suis vu contraint d'intervenir pour mettre un peu d'ordre dans ce gâchis. Je suis le premier consterné, croyez-moi.

— Alors, la course est bien truquée, n'est-ce pas ?

— Je n'aime pas beaucoup ce terme. Il ne convient pas vraiment à la situation. La réalité est autre. J'ai simplement été chargé de la préparation de trois chevaux, Le Persan, Fadalla et Sweet Mary. Il n'existe pas d'autre explication à ce sujet.

— Alors comment pouvez-vous être sûr que ces trois chevaux vont se disputer la victoire dimanche ?

— Erreur. Ils ne se disputeront pas la victoire. Sweet Mary gagnera. Les deux autres prendront les places d'honneur.

— Et vous prétendez que la course est régulière ? Alors que vous en connaissez déjà le résultat ?

Romain eut un pâle sourire.

— Je ne connais pas le résultat. Je le fais. Vous admettrez la nuance. Quant à la course, elle sera aussi régulière qu'un combat de boxe opposant un champion du monde poids lourd à un adolescent sous-alimenté. Les chevaux qui ont été préparés chez moi appartiennent désormais à une race supérieure.

Luc ouvrit la bouche.

— Vous êtes fou...

Romain pâlit brusquement. Ses narines se pincèrent.

— Je n'apprécie guère cette réflexion.

Il prit un temps.

— Retirez-la.

Luc fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Retirez votre insulte. Elle est parfaitement injustifiée et je ne l'accepte pas, surtout venant d'un homme dans une situation aussi précaire que la vôtre.

Luc prit sa respiration.

— Vous n'êtes pas seulement fou, déclara-t-il posément, mais vous êtes également idiot et prétentieux.

Romain recula d'un pas.

— Benny ! hurla-t-il.

Christian Martel soupira. Le commissaire, à peine âgé d'une trentaine d'années, ne le lâchait pas d'un pouce. L'apprenti Maigret s'acharnait sur sa seule et unique piste comme si sa propre vie en dépendait. Quelle poisse ! Il n'aurait pas pu tomber sur un vieux flic blasé qui aurait enregistré la déposition de Martel et serait reparti taper le carton avec ses collègues. Manque de pot, çui-là, de commissaire, c'était plutôt le genre boulot-boulot, qui fume pas, qui boit pas, qui pète pas au lit, qui rote pas à table, qui vote au centre et qui lit les comptes rendus sportifs dans *l'Aurore*. Le chiant intégral.

— J'aimerais prendre une douche, mettre des fringues propres et me dégingluer une pleine bouteille de bourbon, fit l'ex-journaliste.

Le flic s'adossa à sa chaise.

— Vous pourrez faire tout ça. Lorsque vous m'aurez dit où se cache votre ami Gérin.

— Comment voulez-vous que je le sache ? s'emporta Martel. J'ai passé ma soirée à prendre des gnons, me faire rouler dans le purin et tenter de convaincre un clochard et un abruti de gendarme que je ne suis pas un vagabond. Vous pensez pas que ça fait beaucoup pour un seul homme ?

— Je pense surtout que vous en savez beaucoup plus que vous ne voulez le laisser croire. Après tout, dans cet assassinat, vous n'êtes pas du tout hors de cause. Vous vous êtes battus, peut-être avec Lerail avant de l'étrangler ? C'est une éventualité...

— Alors fourrez-moi au trou et qu'on en parle plus.

— Ne me tentez pas, monsieur Martel. Quels étaient les rapports entre Lerail et Gérin ?

— Je vous l'ai déjà dit. Ils faisaient le même boulot.

— Comment s'entendaient-ils ?

— Comme un poulet peut s'entendre avec un autre poulet.

— Gérin ne vous avait pas fait part récemment de problèmes qu'il aurait eus avec Lerail ?

— Une liquette presque neuve, et qui sortait du pressing ! Je porte plainte.

— Contre qui ?

— Contre celui qui m'a bousillé ma chemise.

— Lerail faisait chanter votre copain.

— Et j'en ai pas des masses, des chemises de cette qualité. Mordez un peu le tissu. De la came de première. Si ça se trouve, j'en retrouverai plus jamais une pareille.

— Quand avez-vous vu Gérin pour la dernière fois ?

— Hier, je crois, ou c'matin p't'être bien.

— Hier ou ce matin ?

— On peut même pas faire un point, elle est déchiquetée de partout.

— Je vais vous garder quarante-huit heures. Peut-être davantage. Plus je vous regarde, et plus je trouve que vous avez une tronche de coupable. Vous feriez un étrangleur tout à fait convenable.

— N'hésitez plus : j'suis votre homme.

— Il y a une chose qui me chiffonne, murmura le commissaire.

— Allez-y.

— J'aimerais bien connaître les raisons de ce saccage. Qu'est-ce que l'assassin cherchait dans l'appartement ?

Martel se gratta la joue.

— P't'être bien une lettre..., avança-t-il.

— Oui ?

— Une lettre prouvant que la grande course de dimanche à Longchamp est truquée, par exemple.

— Par exemple. Vous savez un truc, Martel ?

— Euh...

— Lerail n'a pas été étranglé avec le câble de la télé.

— Il a eu un mauvais rhume ?

— Il a été étranglé par un type, d'une seule main. Vous entendez ça ? Ça ne vous dit rien ?

— Comment ça ?

— Je veux dire, vous ne connaissez pas un type qui se trimballe des étaux à la place des pognes, le genre qui vous broie les paluches quand il vous dit bonjour.

— Je ne serre pas la main aux gorilles.

— Faites voir vos mains.

Martel tendit ses mains au-dessus du bureau.

— Ouais, constata le commissaire, vous devez chopper des ampoules rien qu'à tenir votre verre.

— Comment avez-vous deviné ?

— Parlez-moi un peu de cette lettre.

— Luc a reçu une lettre lui indiquant le résultat de la course de dimanche.

— Le résultat ? répéta le flic, incrédule.

— Il le supposait.

— Et vous connaissez le contenu de cette lettre ? demanda le commissaire, l'œil soudain allumé.

— Non, mentit Martel.

Le commissaire poussa un soupir de déception. Depuis le temps qu'il ébréçait sa paye aux courtines...

*

Yannick Le Dy sirota sa deuxième tasse de café serré. Il n'avait plus du tout envie de dormir à présent. L'histoire que venait de lui conter son frère était incroyable et il commençait à se demander s'il ne se trouvait pas devant l'affaire du siècle.

— Dis, Yannick, insista Wenceslas, je fais appel à toi à titre strictement personnel. Si la police est dans le coup, il tuera Carole.

— Je suis policier.

— T'es aussi mon frère et l'oncle de Carole.

— Si tu as l'intention d'obéir aux ordres des ravisseurs, je ne vois pas pourquoi tu es venu me raconter tout ça.

— Je ne veux pas que ce Romain s'en tire impunément. Mais pas question de risquer la vie de ma fille.

Yannick haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Wenceslas gonfla les joues.

— Tu pourrais peut-être faire supprimer tout bonnement la course ?

— C'est stupide. Tu me vois arriver comme une fleur chez les présidents pour leur annoncer que la course est sans doute truquée et qu'il faudrait l'annuler ? Tout ça sans preuve ? Et quand bien même je le pourrais, je ne pense pas que cela puisse servir les intérêts de Carole.

Le regard de Wenceslas se fixa sur une photo de sa fille en première communiant, encadrée et posée sur un meuble bas. Une bouffée de haine lui monta au visage.

— On va tout de même pas laisser ce salaud goupiller tranquillement sa combine !

— T'énervé pas, le coupa Yannick. Prenons les choses dans l'ordre. Tu m'as dit avoir connu ce Romain aux ventes de Newmarket ?

— Exact. Je couvrais le reportage.

— Et il était acheteur ?

— Il en avait la réputation. Je crois me souvenir qu'il s'était porté acquéreur de deux ou trois yearlings et qu'il avait animé quelques autres enchères.

— Ça laisse des traces, ça. On achète pas un pur-sang comme un paquet de biscuits chez l'épicier du coin.

Wenceslas hocha la tête.

— J'avais pas besoin de toi pour penser à ça. Romain achetait pour des tiers, se servait d'un compte numéroté et faisait enregistrer les yearlings aux noms de diverses sociétés. Personne ne s'est jamais soucié de ce qui se cachait derrière ce labyrinthe. Romain avait sa réputation pour lui. Client de classe... Tu parles !

— Attends deux secondes, fit Yannick en levant la main. Ces sociétés doivent être transparentes, comme toutes les associations de ce genre. On doit pouvoir retrouver facilement pour qui ce Romain achetait ces chevaux.

— Et tu penses que ça nous mènera jusqu'à lui ?

Yannick termina son café.

— T'en veux un ?

— Non, mais j'prendrais bien un petit scotch.

— À cette heure ?

— J'me suis encore pas couché, imagine-toi !

— Je ne sais pas si ça nous mènera jusqu'à lui, poursuivit Yannick en servant son frère, mais ça nous éclairera toujours sur la nature exacte du

personnage et sur ceux qui l'entourent. Je veux comprendre à qui j'ai à faire...

— T'as les jetons de piétiner une charogne galonnée ? grinça Wenceslas.

— C'que tu peux être con ! soupira Yannik.

— Mais toutes ces recherches, ça va prendre du temps ! s'énerva le directeur de *Galop d'Or*. Et la course se court dimanche !

— Et alors ? Tu crois connaître le résultat, non ? Profites-en pour te faire de l'oseille.

— Tu plaisantes ?

— Sûrement pas. Tu crois que je vais me gêner, moi, pour mettre le paquet sur tes trois bourrins fantômes. Tu me demandes de faire une enquête privée. Ça coûte de l'argent et tu m'payes pas. On se couvre comme on peut.

— Tu veux que j'te dise ?

— Allons-y.

— T'es un inique.

CHAPITRE VIII

Elle ne savait déjà plus exactement depuis combien de temps elle se trouvait enfermée dans cette pièce. Le silence, la nudité des murs, la lumière blanche, trop violente pour l'exiguïté des lieux, tout cela modifiait sensiblement ses perceptions. Elle avait complètement perdu toute notion de temps.

Carole Le Dy en était au point où elle souhaitait qu'il arrive n'importe quoi qui vienne briser cette épuisante linéarité. N'importe quoi. Y compris un événement qui la plongerait dans une torture différente.

Son vœu fut exaucé.

Benny ouvrit la porte et sautilla jusqu'à elle. Seigneur, ce monstre ! Pouvait pas décemment avoir été accouché par une femme. Le toubib ou la sage-femme aurait pas laissé sortir un truc pareil. Contraire à l'éthique et aux bonnes mœurs. On l'aurait plongé, probable, dans un bocal de formol et vendu à une baraque de foire. L'homme-crapaud ! Le Varan-Singe !

Seulement, çui-là, il était pas dans le formol et Carole n'avait pas casqué trois balles pour l'admirer sous une tente de la foire du Trône.

— Hin, hin ! couina l'horreur.

Il tendit sa patte velue vers Carole qui se recula vivement avec un petit cri terrifié.

— Hin, hin ! insista l'autre.

Et ces larmes qui dégouлинаient constamment sur son pif pourri ! À vous faire gerber une pâtisserie de chez Lenôtre !

Son vocabulaire semblait cruellement limité, mais il parvenait à se faire comprendre. Carole pigea rapidement que le monstre désirait qu'elle le suive. Son envie de sortir de cette pièce fut plus forte que sa répugnance pour Benny. Elle quitta sa couche et lissa ses vêtements. Elle suivit le batracien qui sautillait dans un long couloir qui sentait l'éther et ressemblait à s'y méprendre à une artère d'hôpital. Ils descendirent une volée

d'escaliers. Un hurlement atroce pétrifia Carole. Ça venait des étages inférieurs.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura Carole d'une voix blanche.

— Hin ?

Le batracien s'était immobilisé à son tour et fixait la fille avec ses yeux glauques.

— Ce cri, qu'est-ce que c'était ? répéta Carole, comme si le monstre était capable de lui expliquer.

— Hin ! grogna-t-il en se frappant la poitrine et en reprenant son sautillement insupportable.

Il ouvrit une porte blindée. La lumière du jour aveugla Carole. Elle sortit du bâtiment, incrédule.

Les installations du haras étaient étonnantes. De longues pistes sableuses ou gazonnées s'entrecroisaient sur une immense étendue de terrain. Des foals galopèrent librement dans les hautes herbes. Des écuries toutes en longueur entouraient les pistes. Tout respirait le luxe et l'ordre. Des hommes en survêtements blancs s'affairaient autour des bâtiments.

— Où suis-je ? demanda Carole.

— Hin, hin ! croassa Benny en retournant dans l'immeuble où elle était restée enfermée.

Carole le regarda disparaître et se dirigea vers les écuries. Si Romain jugeait inutile de coller un gardien à ses basques, c'est qu'elle n'avait aucune chance de s'échapper. Autant observer un peu ce qui se passait dans cet étrange établissement.

Elle connaissait l'atmosphère des haras, des pistes d'entraînement, des élevages, mais nulle part ailleurs elle n'avait ressenti un pareil malaise. Elle chercha ce qui la dérangeait et trouva rapidement. Ça ne sentait pas le cheval. Toujours cette odeur persistante et médicamenteuse, ce désagréable fumet clinique, ce parfum de mort lente...

Elle se retourna en entendant le galop soutenu d'un cheval.

Romain arrêta sèchement l'animal en lui arrachant la bouche et sauta à terre.

— Comment allez-vous, Carole ? fit-il avec un sourire.

— Aussi bien qu'un prisonnier puisse l'être, grogna-t-elle.

Comment avait-elle pu suivre aussi aveuglément ce vieillard pédant ? Elle refusait à présent d'admettre qu'elle avait pu être séduite par cet homme.

Romain donna une tape sur la croupe du cheval qui s'éloigna au petit trop vers les écuries.

— Voici le haras du Soleil ! s'exclama-t-il en désignant l'endroit d'un large geste de la main. Je tenais à vous le faire visiter.

— Vous n'aviez pas besoin de m'enlever pour ça.

— Lorsque vous aurez eu un aperçu du travail que j'accomplis ici, vous comprendrez mieux, j'en suis persuadé, que je ne pouvais pas laisser l'indélicatesse, la cupidité, l'entêtement de certains hommes gâcher tout ça.

Romain l'entraîna vers les écuries.

— Je déteste me faire des ennemis, Carole. Sincèrement. Je souhaite de tout cœur que cette visite saura vous convaincre et que vous vous rangerez à mes côtés.

— Sinon ?

Romain haussa les épaules.

— Je n'envisage pas ce genre d'éventualité, éluda-t-il.

Ils arrivèrent devant les premiers boxes. Carole nota immédiatement un second détail troublant. Les portes des boxes étaient ouvertes et pas un cheval ne venait voir au-dehors ce qui se passait. Ce manque de curiosité était tout à fait anormal.

— Voici tout d'abord quelques-uns de mes champions ! fit Romain, non sans une certaine fierté.

Les chevaux étaient immobiles au fond de leurs boxes respectifs. Ils ne piaffaient pas, remuaient à peine les oreilles et avaient un regard totalement inexpressif. Athlètes pétrifiés, comme sculptés dans la cire.

— Ils n'ont pas l'air bien fringants, vos cracks, remarqua Carole.

— Ils sont au repos ! s'offusqua Romain. Toute dépense d'énergie à l'écurie est parfaitement inutile. Leur influx sera totalement intact lorsqu'ils se trouveront sur une piste ou en course.

Carole, intriguée, s'approcha. Elle leva la main vers les naseaux d'un des animaux. Le cheval leva la tête, s'ébroua et recula d'un pas.

— Vous le croyiez mort ? ricana Romain.

— Je dois reconnaître qu'il en donnait l'impression.

— Détrompez-vous. Tous ces chevaux se reposent. Uniquement. Et ils profitent à cent pour cent de ce temps de récupération. Chaque mouvement effectué hors de l'entraînement et de la compétition est du pur gaspillage.

Carole hocha la tête.

— Comment faites-vous ? demanda-t-elle. Vous drogez leur avoine ?

Le rire de Romain claqua, sec, comme un drapeau sous la tempête.

— Je n'emploie pas ces méthodes chimiothérapiques, Carole. Je laisse ça aux ignorants et aux apprentis sorciers. On ne forge pas de véritables champions avec des médicaments. D'autant que, vous ne l'ignorez pas, la législation est très stricte à rencontre de ce genre d'initiatives. Regardez cette bête !

Il pointa son index vers un cheval bai qui ne manifestait pas plus de vie que ses compagnons d'écurie.

— Eh bien ? s'étonna Carole.

— Vous connaissez les chevaux ?

— Un peu. C'est la profession de mon père qui veut ça.

— Bien. Que pensez-vous de celui-là ?

Carole observa davantage l'animal. Le cheval n'était pas bien haut, son arrière-main n'était pas vraiment parfaite et il était légèrement panard. Rien de bien enthousiasmant.

— Les haras nationaux n'en voudraient pas pour faire un étalon, déclara-t-elle.

— C'est exact, approuva Romain. Je vois que vous avez remarqué les défauts de cet animal. Imaginons maintenant qu'il se présente à une vente publique, combien en donneriez-vous ?

— Je n'ai jamais acheté de chevaux.

— Sans doute, mais vous avez assisté à ce genre de ventes. Vous pouvez donc évaluer le prix de cet article, à peu de choses près.

— À peu de choses près ?

— Oui...

— J'en donnerais le prix de la boucherie, se décida-t-elle. C'est tout juste ce qu'il vaut. Il aurait probablement beaucoup de difficultés à gagner une course sur un hippodrome de province.

— Vous êtes bien sévère...

— Vous m'avez demandé mon avis. Il faudrait un miracle pour que cet animal fasse une carrière rentable.

— Et le miracle a eu lieu ! éclata Romain. Ce cheval était condamné. Pas un propriétaire ne voulait de lui. Je l'ai pris, pour une bouchée de pain. Vous avez désormais devant vous le futur vainqueur du grand steeple-chase de Paris !

— Vous voulez rire ?

— Nullement. Il débutera en obstacles dans trois semaines, gagnera deux courses avant de se présenter et de remporter le grand steeple. Sa carrière est écrite. Il n'existe pas, sur cette terre, un cheval capable de le battre, exceptés les miens, évidemment.

Carole secoua la tête.

— Je ne parviens pas à y croire.

— C'est tout à fait normal. Les hommes, face aux débuts de l'électricité, étaient aussi incrédules que vous. C'est précisément cette méfiance qui m'oblige à prendre certaines précautions. Le monde n'est pas prêt à assumer les conséquences de mes travaux.

— Mais quels travaux à la fin ? explosa Carole. Vous prétendez que ce cheval va gagner le grand steeple, comment pouvez-vous être aussi affirmatif ?

Romain leva la main.

— Une seconde, Carole, chaque chose en son temps. Je tiens à vous montrer d'abord le niveau des performances de mes champions. Je vous expliquerai ensuite comment j'y parviens. Ne soyez pas si pressée.

Carole fit la grimace. Elle avait oublié, pendant quelques instants, qu'elle était prisonnière et que Romain ne répondait qu'aux questions qu'il voulait bien qu'elle lui pose.

— Vous montez ?

— Pardon ?

— Je vous demande si vous montez à cheval ? répéta Romain.

— Oui. J'ai même déjà disputé quelques courses réservées aux femmes.

— Parfait. Vous allez essayer ce cheval que vous jugiez juste digne de l'étau d'un boucher.

— Moi ?

— Il s'appelle Sirco et il est très facile à manier, vous verrez.

— Pour l'instant, il n'a pas l'air vraiment décidé à courir.

Romain eut un geste d'impatience.

— Il le sera dans quelques minutes, fit-il. Venez avec moi. Je dois avoir une tenue à votre taille.

*

Le jeune commissaire commençait à en avoir assez de Martel et de ses jérémiades sur ses fringues déchirées. Le jour pointait et il n'avait toujours pas avancé d'un pouce dans cette histoire de meurtre. L'ex-journaliste lui faisait perdre son temps. Ou il ne savait réellement rien ou il simulait et le commissaire n'avait rien qui puisse raisonnablement lui permettre de le garder à vue.

— J'aurais probablement encore besoin de vous, grogna-t-il en se levant.

— Ça veut dire que je peux me tirer ? demanda Christian Martel.

— Ça veut dire que vous pouvez rentrer chez vous, mais que vous devez rester à la disposition de la police.

Le commissaire se dirigea vers le planton de service.

— Relâchez c'type, ordonna-t-il. Je n'ai plus besoin de lui.

— Le relâcher ? fit l'autre, horrifié. Avec son odeur ?

— Gardez l'odeur si vous voulez.

Le commissaire tourna les talons et sortit du commissariat.

Le flic en uniforme s'approcha de Martel.

— Y paraît que vous pouvez les mettre, grogna-t-il. Alors, tirez-vous vite, qu'on puisse respirer.

Martel quitta sa chaise et passa devant la cage.

— Salut, collègue ! rigola-t-il en adressant un signe au clochard, éberlué.

Exit Marcel.

Le flic reprit sa place derrière son bureau.

Le clochard se mit à secouer les grilles.

— Hé ! flicard ! Relâchez-moi. Moi aussi, je pue. Pas autant que l'autre, d'accord, mais je vaux mon pesant de merde, croyez-moi ! T'es sourd ? Puisque j'te dis qu'je pue !

*

Romain était juché sur un superbe cheval bai, puissant et généreux. Rien de comparable avec les bêtes amorphes des écuries. Deux autres hommes vêtus de blanc montaient des pur-sang de grande classe, bien éclatés, impatients de s'élancer sur les pistes.

— Nous allons faire une petite course, Carole, à quatre. Vous monterez donc Sirco. Nous ferons deux tours de piste, soit mille cinq cents mètres.

Carole gloussa.

— Je ne pense pas avoir beaucoup de chance d'éviter la dernière place, dit-elle en cinglant l'air de sa cravache. Vous n'avez pas choisi les plus vilains.

— Oubliez les apparences. Voilà Sirco.

Benny amenait l'animal. Il ne semblait guère plus éveillé que tout à l'heure. On l'avait harnaché et on lui avait recouvert la tête d'un bonnet bleu et blanc avec deux minuscules soleils peints sur les œillères. Sirco semblait menacer de trébucher à chaque pas et il suivait Benny avec une certaine mauvaise grâce.

— Quel saucisson ! marmonna Carole.

— Montez et réglez vos étriers ! fit sèchement Romain en entraînant son cheval vers la ligne de départ.

Carole monta sur Sirco qui ne broncha pas. Elle se crut perchée sur une vieille ganache de manège. Et c'était ce tréteau qui allait gagner le grand steeple ? À mourir de rire !

— Allons-y ! ordonna Romain. Nous n'avons pas toute la journée.

Sirco s'aligna près des trois autres chevaux. Il se désintéressait complètement de la situation.

Il prit une dizaine de longueurs dans la vue dès le départ. Les autres galopèrent sévère, groupés, tandis que Carole s'escrimait sur Sirco qui avançait à peu près aussi vite qu'un mulet traité au Valium. Elle eut brusquement envie d'arrêter cette mauvaise farce. Romain s'était moqué d'elle. Au bout d'un demi-tour, le cheval bai avait pris deux longueurs d'avance sur les autres tandis que Sirco et Carole se maintenaient trente mètres derrière. Il piochait lourd, le crack, et n'était guère ému par les exhortations de sa cavalière.

Carole cessa de vouloir faire avancer un pareil toquard. Médiocre et borné par-dessus le marché ! C'est en repassant sur la ligne de départ qu'il accéléra subitement. Carole, surprise, fut déséquilibrée et retomba sur la selle.

Sirco s'énerva et accéléra encore. Carole s'agrippa à la crinière et rétablit sa position. Seigneur, cette fusée ! C'était plus le même bourrin. C'était Sea Bird, Allez France et Three Troikas réunis dans le même poitrail ! La distance qui la séparait des autres chevaux diminua rapidement. Ils passèrent le premier, le second et abordèrent la ligne d'arrivée à deux longueurs derrière le cheval monté par Romain.

L'affaire était entendue.

Sirco l'emporta avec désinvolture, laissant la peinture de son geôlier à cinq mètres.

Aussitôt la ligne franchie, le phénomène de Carole reprit son attitude prostrée. Il était plein d'écume et soufflait beaucoup. Beaucoup trop au goût de Carole qui en fit la remarque à Romain.

— C'est un cheval, pas un robot, rétorqua-t-il. Vous ne pensiez tout de même pas qu'il accomplirait une telle performance et rentrerait frais comme un gardon. Je pense que vous comprenez mieux à présent pourquoi mes champions ont besoin de profiter pleinement de leurs périodes de repos...

Carole secoua sa chevelure.

— Bon sang ! s'écria-t-elle en découvrant ses dents blanches. Je n'ai jamais monté un pareil bolide. Je n'ai même pas souvenir d'en avoir vu courir un si rapide.

Romain daigna sourire. Benny revenait pour prendre Sirco. Le monstre semblait content et donna de petites tapes sur la tête du cheval, lequel, pas dégoûté, lui fila un coup de langue sur le tarin.

— Ne touche pas à sa tête ! hurla Romain. Je te l'ai déjà dit mille fois, Benny ! Jamais la tête !

— Hin..., fit le monstre en baissant humblement les yeux.

— Je ne le répéterai plus, Benny, avertit Romain en descendant à son tour du cheval bai. La prochaine fois, tu retourneras dans la Grande Maison.

Benny était effrayé comme un gosse. Il se tortillait en tous sens et tentait de caresser les mains de son maître en poussant des petits grognements.

— Ça va. Ramène Sirco dans son box.

Romain se tourna vers Carole et retrouva son sourire.

— Alors, chère Carole, êtes-vous convaincue à présent ?

Elle hocha la tête.

— Comment avez-vous fait ?

— Sirco n'est pas un cheval ordinaire, ou plutôt il ne l'est plus. Mais j'ai encore d'autres choses à vous montrer avant de passer aux explications.

— Romain ?

— Oui ?

— Qu'est-ce que c'est « la Grande Maison » ?

CHAPITRE IX

Wenceslas Le Dy se sentait rongé par le doute. Il se demandait s'il avait bien fait de confier le sort de sa fille entre les mains de Yannick. Un policier reste un policier et il était probable que son frère mettrait dans la confidence au moins quelques-uns de ses collègues. D'ici que l'antigang au grand complet débarque à Longchamp dimanche, y avait pas loin. Du coup qu'il tirerait une sale bobine, le Romain, et se vengerait illico sur Carole. L'embrouille puait le rance. Il aurait dû se plier aux exigences du ravisseur et encaisser le pot-de-vin. D'autres ne se seraient pas gênés. Et pas des moins hauts placés. Après tout, ce n'était ni la première ni la dernière fois que des types truquaient une course. Ça n'empêchait pas la terre de tourner, les turfistes de turfer, les chevaux de galoper et les riches de s'enrichir. Chiotte ! Il allait tout de même pas commencer à se poser en défenseur de la veuve et de l'orphelin. C'était pas le genre de la maison.

Il rangea sa CX Prestige devant son immeuble de standing à Neuilly. Il faisait presque jour à présent. Wenceslas frissonna sous l'air humide et glacé des bords de Seine. Il était passablement épuisé, mais n'avait guère envie de dormir. Il allait se changer, avaler deux caouas dans un bol et filer direct au journal recomposer *Galop d'Or* en catastrophe. L'hebdo serait morose en regard des perspectives annoncées, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Il descendit de sa voiture. Presque aussitôt, un énergumène sorti tout droit de la Cour des Miracles lui bondit sur le poil. Wenceslas sentit son cœur faire la cabriole.

— Monsieur Le Dy ? fit l'apparition.

— Euh... Oui...

L'homme était en haillons, dégageait une odeur prononcée de porcherie mal entretenue et avait des marques de coups sur le visage.

— Je suis Christian Martel, se présenta l'homme. Un ami de Luc Gérin. Je voudrais vous parler.

Wenceslas renifla.

— Je sais, continua Martel en hochant doucement la tête. Je ne sens pas très bon. C'est un traitement qui m'a été réservé par un entraîneur qui répond au nom de Jean-Claude Santos et qui entretient dans son écurie un certain Le Persan. J'espère que vous me suivez ?

— À merveille, murmura Le Dy.

— Ça vous ennuerait beaucoup si nous poursuivions cette conversation dans votre salle de bains ?

— J'allais vous le proposer, répondit Wenceslas en se dirigeant vers la porte vitrée.

Carole s'éveilla avec la lumière du jour. À défaut d'être fraîche, elle se sentait reposée. Romain lui avait proposé une véritable chambre, avec un vrai lit, de vrais draps et sans cette hallucinante lumière blanche. Elle avait trouvé le sommeil si vite qu'elle soupçonnait Romain de lui avoir donné un léger coup de pouce en droguant son repas du soir. Elle se mit à frissonner. Ce soupçon lui fit réaliser de nouveau à quoi tenait sa survie. Romain pouvait l'anéantir comme ça, d'un seul claquement de doigts, d'un seul ordre tombé de sa bouche sans lèvres. Benny viendrait lui briser la nuque ou un autre avec des méthodes différentes, qu'importe... La puissance et l'organisation de Romain ne semblaient pas avoir de limites. Il lui avait montré la veille à quel point il était capable de dominer les éléments de la vie. Après l'incroyable course de Sirco, il lui fit assister à une autre course, plus hallucinante encore. Sous ses yeux, un jeune homme d'une vingtaine d'années pulvérisa le record du monde du 5 000 mètres de plus de quatorze secondes. Elle ne parvenait pas à décrocher son regard du chronomètre. Le champion fut malheureusement pris d'un malaise après la ligne d'arrivée et fut emmené sur une civière vers le bâtiment neuf où elle avait été enfermée. Romain semblait quelque peu contrarié par cet incident.

— Tout n'est pas parfait, avait-il soufflé en observant ses hommes en tenue blanche emporter le coureur.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? interrogea Carole.

— Il a franchi ses limites, éluda Romain. J'ai probablement quelque peu surestimé les capacités physiques de ce garçon.

Carole secoua la tête.

— Mais vous vous rendez compte ! Il vient de battre un record mondial de course à pied, et sur une piste assez médiocre par-dessus le marché !

— C'est exact, reconnut Romain en prenant Carole par le bras. Venez, j'ai encore quelque chose à vous montrer. Nous dînerons ensuite.

Ils étaient retournés vers les écuries et Romain lui avait montré, dans les boxes situés à l'arrière des bâtiments, trois nouveaux chevaux.

— Je vous présente Sweet Mary, Le Persan et Fadalla. La cause de tout ce remue-ménage.

Les chevaux étaient coiffés de bonnets semblables à celui que portait Sirco pendant l'entraînement.

— Qu'est-ce qu'ils font chez vous ? s'étonna Carole.

— Exceptée Fadalla qui m'appartient, les deux autres m'ont été confiés par leurs entraîneurs respectifs. Je les prépare. Je suis très largement payé pour ça et c'est utile pour entretenir de telles installations et un personnel compétent. Malheureusement, votre ex-fiancé, Luc Gérin, est venu mettre son grain de sel là-dedans. Vous saisissez un peu mieux à présent l'importance de mes travaux ?

— J'en mesure les résultats, en tout cas. Ils sont fabuleux. Mais pourquoi tout ce mystère ?

— Je vous l'ai dit, le monde n'est pas suffisamment prêt à encaisser une révolution de cette importance.

— Vous auriez pu mettre Luc dans la confidence...

Romain ricana. Carole eut froid dans le dos.

— Vous pensez réellement qu'on peut confier un secret à un journaliste ? Surtout quand, comme Gérin, il est en mal de copie et s'apprête à publier n'importe quel scandale susceptible de le sortir de l'ornière ? Non, il fallait l'écarter.

Carole sursauta.

— Qu'est-ce que vous avez fait à Luc ?

Romain esquissa un sourire et prit Carole par les épaules. Elle se dégagea.

— Ne craignez rien. Il va très bien. Nous allons dîner à présent.

Au cours du repas, Romain lui avait expliqué comment un de ses hommes de confiance avait tenté de gagner secrètement de l'argent en divulguant des informations sur ce qui se préparait au haras. Le traître avait envoyé une lettre anonyme à Luc avant d'être découvert. Il avait avoué avoir essayé d'appâter Gérin dans le but de lui soutirer de l'argent. Il savait fort bien que miser sur les gagnants lui-même lui serait difficile étant donné la surveillance exercée sur le personnel du haras et risquerait de plus d'attirer sur l'établissement la curiosité des inspecteurs du PMU, toujours intrigués par une concentration d'enjeux gagnants. Cupide mais pas complètement idiot, il avait choisi Gérin qui semblait connaître quelques difficultés avec ses pronostics. Choix judicieux qui se serait probablement avéré payant s'il n'avait été rapidement démasqué. Malheureusement, le mal était fait, la graine semée...

Carole quitta son lit et enfila rapidement ses vêtements. Pour elle, il n'y avait plus de doute, si Romain tenait à conserver un secret total sur les incroyables performances de ses pensionnaires, c'est qu'il dissimulait encore des informations guère avouables, des méthodes probablement peu reluisantes pour obtenir de tels résultats. Une drogue nouvelle ? Un conditionnement spécial ?

Elle ouvrit la porte de sa chambre et poussa un cri de terreur.

Benny l'attendait sur le seuil.

Elle ne parvenait pas à s'habituer à ce monstre. À chaque fois qu'elle l'apercevait, elle était prise d'un incoercible tremblement. Benny, si tant est qu'on puisse deviner quoi que ce soit sous sa carapace de laideur, semblait attristé d'être l'objet d'une pareille répulsion.

— Hin ? grogna-t-il, en s'abstenant de sautiller cette fois.

Carole posa une main sur sa poitrine, tentant d'apaiser les battements affolés de son cœur.

— Ce n'est rien, Benny, souffla-t-elle. Tu m'as fait peur.

— Hin...

— Je suppose que tu dois m'emmener auprès de M. Romain ?

— Hin, hin ! couina Benny en s'éloignant vers la salle à manger.

Romain était déjà attablé devant une colline de toasts grillés, des pots de confitures multicolores et du café fumant.

Carole fut surprise d'éprouver une telle faim. Evidemment, elle n'avait fait que picorer lors du dîner hier soir. Elle avait quelque raison d'avoir l'estomac serré. Mais un fait nouveau lui apportait un léger soulagement. Apparemment, dans le haras mystérieux de Romain, il n'y avait que du personnel masculin et elle avait déjà surpris des lueurs de désir dans les regards des hommes en blanc. Ce serait bien le diable si elle ne parvenait pas à se faire quelques alliés parmi les employés du haras du Soleil. Sans compter que M. Romain lui-même, malgré ses airs supérieurs, était un homme.

— Avez-vous bien dormi ? s'enquit Romain en trempant un toast dans son bol.

— Comme un loir, cliqua Carole. Exactement comme si on avait glissé un mogadon dans mon vin.

Romain eut un pâle sourire.

— Je vous en prie, fit-il en désignant une chaise en face de lui, asseyez-vous et mangez. Vous avez encore de nombreuses choses à découvrir aujourd'hui.

— Quel est le programme ? demanda Carole en s'installant.

— Je dois tout d'abord surveiller l'embarquement des trois chevaux qui doivent participer à la grande course, demain. C'est une opération plus délicate qu'avec des animaux traditionnels. Une fois qu'ils seront partis, nous visiterons une autre aile de l'établissement.

Carole souleva un sourcil.

— La Grande Maison..., termina Romain en mordant dans son toast.

Benny poussa un cri de souris et s'enfuit en sautillant dans le couloir.

Christian Martel était plongé dans la mousse jusqu'aux sourcils.

Wenceslas était assis sur un tabouret, à côté de la baignoire.

— J'ai toujours rêvé d'une salle de bains commack, fit l'ex-journaliste. Vous avez pas pleuré le laqué, hein ? Et tous les chromes en doré, ça fait plus cossu. Et c'te moquette, espère ! C'est pas du tapis brosse. On y passerait ses journées comme de rien. Moi, j'ai qu'une douche. C'est pas comparable.

Wenceslas toussa.

— Vous vouliez me parler...

— C'est c'que je fais, non ?

— Monsieur Martel, soupira le directeur de *Galop d'Or*. Voilà bientôt un quart d'heure que vous batifolez dans ma baignoire, que vous collez des morceaux de mousse sur mes murs, que vous séchez mes flacons de sels parfumés... Je conçois que vous en aviez sérieusement besoin, soit, mais j'espérais autre chose de cette visite.

Martel souffla sur un petit cône de mousse.

— Vous n'auriez pas des vêtements secs ?

— Pardon ?

— Ben, j'peux tout de même pas rester à poil, pas vrai. Et mes fringues sont bonnes à jeter, sauf le respect de vot' poubelle.

— On vous trouvera ça, fit Wenceslas, excédé. Venons-en au fait. Je n'ai pas que ça à faire.

— Il est arrivé quelque chose à Luc Gérin.

— Ah ?

— Quelque chose de pas triste, poursuivit Martel. On a retrouvé un cadavre dans son appartement et Luc a disparu. Les flics le recherchent.

— Un cadavre ?

— Sylvain Lerail, étranglé.

Wenceslas toussa de nouveau.

— Lerail, étranglé ? Chez Gérin ?

— Faites pas cette tronche. C'est une mise en scène destinée à fourrer Luc dans une fosse encore moins reluisante que celle où Santos m'a traîné. Alors j'ai pensé que vous sauriez quelque chose à ce sujet. J'ai foncé à votre canard où un imprimeur furibard m'a annoncé que vous aviez stoppé les machines et que *Galop d'Or* allait être recomposé. Vous savez quoi ?

— Comment ?

— Ça m'a donné l'idée que vous saviez qui avait foutu Luc dans ce merdier et que vous vous trouviez vous-même dans l'embarras.

— Ce sont mes affaires, grogna Le Dy. Je suis propriétaire de *Galop d'Or*, jusqu'à preuve du contraire.

— Vous savez que vous allez avoir des emmerdes avec les syndicats ?

— Les employés seront payés en heures supplémentaires. Encore une fois, c'est mon affaire !

Christian Martel se leva, dégoulinant d'eau mousseuse.

— À propos de vos affaires, passez-moi le peignoir en velours bleu qu'est accroché à la porte.

Wenceslas fit la grimace et tendit le vêtement à Martel.

— Vous préférez pas une serviette ?

— J'ai encore jamais séché directement dans une sortie de bain. J'imagine que c'est un plaisir rare. J'm'en voudrais de le louper.

— Vous êtes un peu du genre pique-assiette, vous, hein ?

— Déjà tout même j'faisais les cocktails et les vernissages. C'est d'là que m'est venu la vocation de journaliste. J'aurais préféré critique d'art, mais les places sont chères.

— C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

Martel sortit de la baignoire, enveloppé dans le luxueux peignoir.

— M'sieur Le Dy ?

— Quoi encore ?

— Comment est-ce qu'ils vous tiennent ?

*

— Tu vas nous faire chier encore longtemps ?

Yannick Le Dy, qui était sur le point de composer un numéro téléphonique, s'arrêta net. Sa femme, qui picolait à l'aise ses trois litrons par jour, sans doute dans le but de noyer sa pénible gestation, devenait plus vulgaire de jour en jour. Lorsqu'il l'avait épousée, c'était une petite mignarde timide et rosissante. Elle avait cambuté, drôlement.

— Oui ça, nous ? s'étonna le policier.

— Moi et l'même !

— T'attiges, le même il est pas encore né.

— Tu le fais chier quand même. Il me file des coups de lattes dans le buffet et c'est pas son heure.

Yannick fronça les sourcils.

— Avec c'que tu t'enfiles comme pinard, ça m'étonne qu'il soit pas encore confit, grogna-t-il.

La délicate envoya un juron confus où il était vaguement question de poulets qu'on devrait envoyer faire un stage chez les Grecs et se remit à ronfler.

Yannick fit son numéro et attendit la sonnerie.

— Mouais ? bâilla une voix ensommeillée à l'autre bout du fil.

— Goudu ? C'est Le Dy.

Il y eut un instant de silence.

— Qu'est-ce qui se passe ? On a fait sauter le casino de Forges-les-Eaux ?

— Non, non. J'ai besoin de toi.

— Quel jour on est ?

— Samedi.

— T'as oublié que c'est mon jour de repos ?

— Justement. C'est à titre privé que je t'appelle.

— Ah bon ? Alors c'est pas le flic qui me parle, c'est le copain ?

— Exactement.

— Ben, va t' faire dorer, mon pote ! J'ai sommeil.

— Déconne pas, Goudu. J'essuie une sacrée tuile. On a enlevé ma nièce.

De nouveau un silence.

— Et l'antigang ? reprit le collègue de Yannick. C'est fait pour les clebs ?

Yannick se racla la gorge. Ce con de Goudu. Tant qu'il n'avait pas avalé sa première demi-douzaine de Nescafé, il était capable d'envoyer le ministère de l'intérieur au grand complet se faire sodomiser par les chimpanzés d'chez Bouglione.

— J'arrive chez toi dans un quart d'heure, fit Yannick.

— Attends un peu !

— Quoi ?

— C'est casqué comment ton truc ?

— Je te refilerai un tuyau pour le tiercé de dimanche.

— À propos de tuyau, tu sais où tu peux te le...

Yannick raccrocha. Il savait que Goudu serait levé et habillé quand il arriverait chez lui. Alphonse Goudu. Tu parles d'un blaze à la noix pour un jeunot de vingt-cinq piges ! Ses vieux avaient eu la main lourde. On s'étonne après de certaines vocations pour l'uniforme...

Yannick se retourna. Sa femme venait de sortir de leur chambre, échevelée, la peau flasque, des malles sous les yeux, les mains posées sur son ventre démesuré.

— C'est pour ta nièce que tu fais tout ce raffut ?

— T'as entendu ?

— Tu parles ! Tu gueules comme un putois.

— Au fait, puisque tu causes de putois, l'argent que j'te file pour le Rexona, c'est pas pour t'acheter du beaujolais. J'en ai classe de passer l'hiver les fenêtres ouvertes.

— Salaud !

— Ivrognasse !

La vie, chez les Le Dy, poursuivait son petit bonhomme de chemin et les voisins de se demander ce qu'ils avaient bien pu faire pour mériter d'habiter aux côtés d'une famille de flics.

CHAPITRE X

Christian Martel sirotait son café à petites gorgées. Il écoutait Wenceslas Le Dy qui s'était enfin décidé à parler. Il racontait tout, le directeur de *Galop d'Or*, en long, en large et en travers. Il termina son récit avec son entrevue avec son frère, Yannick, inspecteur à la brigade des Jeux.

— Ça, c'est p't'être pas votre meilleure initiative, remarqua Martel en reposant sa tasse.

— J'savais vraiment pas quoi faire, s'excusa Wenceslas comme s'il venait d'être surpris en train de soigner une chaude-lance avec du mercurochrome.

— Et qu'est-ce qu'il a décidé de faire, votre frangin ?

— Chercher qui est exactement ce M. Romain.

Martel hocha la tête.

— Ça me paraît judicieux. Bon, ben, je vais mettre les bouts. J'ai suffisamment abusé de votre patience comme ça. J'vous rendrais votre costard dès que j'aurais eu le temps de passer chez moi.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

— Retrouver Luc. Et quelque chose me dit qu'il ne doit pas être loin de votre fille.

— J'entends bien, mais comment allez-vous vous y prendre ?

Martel se leva et se pencha vers Wenceslas.

— Voyons, réfléchissez monsieur Le Dy. Mettons-nous un peu à la place de ce fameux Romain et des entraîneurs impliqués dans cette affaire. Ils doivent être dans leurs petits souliers et commencer à se demander si la flicaille ne va pas les attendre dimanche, à l'arrivée de leurs chevaux. Que feriez-vous à leur place ?

Wenceslas se gratta la nuque.

— Euh... Je réintégrerais les bêtes dans leurs écuries respectives, comme si de rien n'était...

— Bravo ! Et c'est probablement ce qu'ils vont essayer de faire.

— Vous... vous allez retourner chez Santos ?

Martel gloussa.

— Merci bien, je sors d'en prendre. Non, s'il me retrouvait chez lui, il me briserait les os un par un et filerait mes restes à bouffer aux clébards. Je crois que j'aurais les mains plus libres du côté de chez Sweet Mary...

— Je vous accompagne ! décida brusquement Wenceslas.

Martel le doucha d'un geste.

— Pas question ! Occupez-vous de sortir votre canard et ne vous mêlez plus de rien. Vous êtes en point de mire et ils doivent surveiller vos réactions. Moi, je ne suis pas connu. Ils se méfieront moins.

Visiblement, Le Dy restait inquiet. Martel soupira.

— Allez-y, mon vieux, déballez vot' paquet. On est entre amis, j'porte vos fringues.

L'impression angoissante qui taraudait Wenceslas était qu'il confiait un peu le sort de sa fille à cet inconnu, surgi d'une demi-heure plus tôt déchiqueté de partout et refoulant comme une douzaine de feuillées de garnison. Question prudence, il se posait un peu là, le dirlo ! D'abord un poulet, et maintenant un chiftir insolent comme trois collèges de jeunes filles. Wenceslas Le Dy, d'un coup, il se sentait passablement fatigué. Avait brusquement envie d'aller se coller dans les draps et n'en ressortir qu'au prochain réveillon.

— Monsieur Martel, je vous en conjure, ne faites rien qui puisse nuire à Carole.

— J'ai l'air d'un type qui s'impose ?

— Euh...

— Au fait, vous z'auriez pas un brin de calva dans vot' fourbi ? Après le café et avant de prendre la route...

Fedalla et Sweet Mary étaient grimpées dans le van sans trop de problèmes. Encore qu'il n'avait pas fallu moins d'une demi-douzaine d'hommes pour les décider à escalader le toboggan de bois. Non pas que les juments renaudent vilain, mais elles semblaient dormir, tout simplement. Totalement indifférentes à ce qui se passait autour d'elles, elles n'avaient

pas fait le moindre effort pour prendre leur place dans le véhicule. N'importe quel observateur aurait pu croire ces pauvres bêtes droguées jusqu'à la moelle et sur le point de déjanter au beau milieu de l'écurie. Carole en restait sciée.

— Et vous pensez vraiment qu'elles vont gagner cette course ? murmura-t-elle. Elles sont même pas foutues de mettre une jambe devant l'autre.

Romain se tourna vers elle, l'air impatient.

— Je ne vous ai pas déjà parlé de l'influx nerveux des athlètes ?

— Si, mais...

— Le transport de l'écurie jusqu'aux champs de courses est la pire plaie de ce sport. La plupart des chevaux arrivent sur le lieu de la compétition complètement vidés.

Carole commençait à être sérieusement intriguée par les bonnets dont on affublait systématiquement les chevaux qui sortaient de leurs boxes. Avec Le Persan, le mâle alezan, l'affaire se corsait. L'animal ne bougeait pas d'un pouce. Immobilisé devant la porte ouverte du van, Le Persan ne semblait plus disposé à avancer d'un centimètre. Les hommes s'agitaient autour de lui, donnaient de légers coups de cravache à l'arrière des boulets, l'exhortaient en poussant des cris aigus, tiraient comme des forcenés sur la longe, rien n'y faisait. Le Persan semblait dans un autre monde, au paradis des bourrins p't'être ? Un homme en tenue blanche se détacha du groupe et s'approcha de Romain.

— On y arrivera pas comme ça, patron. Faut l'débrider...

— Non.

— Juste quelques secondes, insista l'homme. Le temps qu'il grimpe dans le van...

Romain secouait la tête, négativement.

— Trop dangereux. Il pourrait se blesser.

Carole nota que Romain craignait que le cheval ne se blesse mais apparemment pas qu'il n'occise quelques-uns de ces hommes. Grosse consommation de chair humaine dans l'établissement, probable. La vie ne valait guère plus qu'un pet de souris au haras du Soleil.

— Portez-le ! ordonna Romain.

L'employé s'essuya le front d'un revers de manche.

— Mais, patron, vous savez combien ça pèse un animal comme ça ?

Romain fronça les sourcils.

— Et alors ? demanda-t-il sèchement.

L'employé se décomposa. La crainte que Romain inspirait à ses hommes étonna Carole.

— On pourrait le tirer au treuil ? proposa encore l'homme.

— Vous risqueriez de lui abîmer la tête, répondit Romain. J'ai dit, portez-le.

— O.K., patron, souffla l'homme en s'éloignant.

L'opération nécessita un quart d'heure supplémentaire. Finalement, Le Persan daigna pénétrer dans le véhicule. Le chauffeur du van flanqué de deux soleils rutilants vint à la rencontre de Romain.

— Vous avez les adresses ?

L'homme hocha la tête.

— Je dois commencer par quelqu'un ?

— Allez d'abord chez Santos, répondit Romain. Je vais le prévenir que son cheval pose certaines difficultés et qu'il doit prendre des dispositions en conséquences. Burt va vous suivre avec quatre hommes dans la Chevrolet. Déchargez les chevaux et revenez directement ici.

Le chauffeur esquissa un salut et s'éloigna vers le van.

Romain se tourna vers Carole, un sourire pincé sur les lèvres.

— Vous avez des questions à me poser ?

— Comment avez-vous deviné ? plaisanta Carole, qui tentait de détendre un peu l'atmosphère.

— J'imagine que ça vous brûle les lèvres.

— Qu'est-ce que votre employé a voulu dire par « débrider » ?

— Nous allons y venir.

— Ces bonnets sur la tête des chevaux, ça fait aussi partie de vos méthodes ?

— En quelque sorte. Mais vous allez bientôt comprendre. Je vais vous faire les honneurs de la Grande Maison.

Carole frissonna. Elle allait enfin savoir, et elle ne savait pas si elle devait vraiment s'en réjouir.

*

Christian Martel vida d'un trait son verre de calva, s'essuya la bouche avec le dos de la main et se dirigea vers la porte.

— Sur ce, m'sieur Le Dy, j'veus dis à bientôt. Restez dans les bureaux de vot' journal, je vous contacterai là-bas.

— Tenez-moi au courant dès que vous avez trouvé quelque chose.

— Sans faute ! promit Martel en levant le pouce.

Il ouvrit la porte, s'apprêta à sortir et se ravisa.

— Dites, vous en êtes content de vot' CX ?

Le Dy plissa le front.

— Pourquoi vous me demandez ça ?

Martel se gratta le menton.

— Ben, j'suis à pincés, et...

Wenceslas soupira.

— Ça va, j'ai compris, dit-il en tendant un trousseau de clefs.

— Vous bilez pas, j'la traiterais comme si c'était la mienne.

Martel claqua la porte.

Wenceslas avait oublié de lui demander comment Christian Martel avait l'habitude de traiter ses propres voitures.

Il s'adossa au mur, pas réellement certain, tout compte fait, d'avoir vécu ces dernières minutes en compagnie d'un type qui lui avait déglingué ses sels de bains, sa mousse en tube, avait rendu chiffon son peignoir en velours, avait bu dans ses tasses, descendu d'un tiers sa bouteille de calva vieux de trente ans, emprunté son meilleur costard et une liquette en soie et s'était finalement décidé à décamper à bord de sa voiture, une CX Prestige à six bâtons sans les options. Chouette de tornade. On gagnait à pas le connaître, Martel.



Ça ressemblait à s'y méprendre à un petit hôpital moderne. De longs couloirs carrelés flanqués de chambres numérotées et toujours cette forte odeur médicinale, plus entêtante qu'à l'extérieur. Quelques détails juraient cependant avec l'aspect clinique de l'endroit. Toutes les portes des chambres étaient munies de verrous extérieurs, de judas de prison, et les hommes vêtus de blanc portaient une arme à la hanche. Juste devant eux, une porte à double battant s'ouvrit et laissa passer une civière sur laquelle reposait un corps recouvert d'un drap. Carole et Romain s'effacèrent pour laisser passer ce funeste convoi.

— Nous connaissons des échecs, des incidents, malheureusement..., soupira Romain devant l'inquiétude de Carole.

— Oui est-ce ?

— Notre coureur de 5 000 mètres, répondit Romain. Il n'aura pas été longtemps détenteur de ce record.

Carole secoua sa chevelure.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Le cœur... Venez, Carole, un de nos chevaux est en cours de préparation dans la salle principale.

Elle lui emboîta le pas.

— Si je comprends bien, reprit-elle, de plus en plus curieuse et angoissée, vous employez vos méthodes indifféremment sur les hommes et sur les chevaux ?

— Evidemment.

Pour Carole, ça n'avait pourtant rien d'évident. Elle décida d'attendre avant de poser d'autres questions.

La salle principale était circulaire, entourée de gradins déserts. Au centre de cette arène arrosée par de violents jets de néons, une dizaine d'hommes s'affairaient autour d'un cheval endormi, solidement maintenu par des lanières de cuir. Carole se pencha, le front plissé. D'où ils se trouvaient, elle ne parvenait pas à distinguer en quoi consistait exactement l'opération. Les hommes étaient groupés autour de la tête de l'animal. Romain posa une main sur son épaule. Elle sursauta.

— Des caméras filment l'opération. Vous verrez mieux sur l'écran de quoi il s'agit.

Il la dirigea vers un moniteur vidéo. Elle fixa l'image, hallucinée, pétrifiée.

— Seigneur ! souffla-t-elle. Mais qu'est-ce qu'ils lui font ?

L'opération se déroulait à crâne ouvert. On distinguait nettement sur l'écran la cervelle de l'animal sur laquelle un homme accrochait de minuscules fils translucides.

Romain toussota.

— Nous posons des électrodes sur le cerveau de ce cheval, à différents endroits responsables de principales fonctions vitales, récita Romain d'une voix neutre. Le tout est relié à un micro-ordinateur dont j'ai assuré moi-même la programmation. Une fois l'opération terminée, le cheval sera réglé comme une horloge, débarrassé de tous les impondérables, de toutes les improvisations qui spolient la vie d'un athlète de haut niveau. Il aura faim à la même heure tous les jours, il se trouvera, comment dirais-je, déconnecté pendant ses périodes de repos et aura son énergie centuplée au moment de l'effort. Nous pouvons stimuler son agressivité ou, au contraire, le rendre aussi indifférent qu'une statue de marbre. Le micro-ordinateur, avec ses multiples terminaisons électriques, se chargera de tout, y compris d'organiser les plus petits des besoins de l'animal afin de lui permettre le meilleur rendement possible.

Carole était anéantie. Elle n'osait pas encore comprendre la monstruosité que Romain était en train de lui expliquer sur le ton d'un professeur d'université.

— Nous nous sommes heurtés, comme vous pouvez l'imaginer, à de multiples difficultés. Il nous a fallu quatre longues années avant de mettre au point un micro-ordinateur capable de prendre presque totalement un être humain en charge sans le faire mourir. Nous y sommes parvenus. À présent, cet objet pas plus gros qu'un ongle de nourrisson est capable de faire face à toutes les éventualités, quelle qu'en soit la teneur. Il a dans ses mémoires la quasi-totalité des situations à laquelle un cheval devra faire face au cours de sa vie.

Romain fit une pause. Il jeta un bref coup d'œil sur le visage décomposé de Carole.

— Il a fallu d'autre part faire face à une certaine part d'improvisation, prendre en compte une possible marge d'erreur de l'ordinateur dans l'interprétation d'une situation donnée. Et, je dois vous le confesser, la vie est ainsi faite que cette marge d'interprétations erronées s'est avérée plus importante que prévu. Notamment en course, où nous avons subi quelques déboires. Un cheval qui doit participer à une épreuve de longue haleine ne peut évidemment pas être stimulé de la même façon qu'un autre qui doit courir un sprint. Devant ce problème, nous nous sommes laissé une possibilité d'intervention extérieure. Maintenant, à ce jour, et exceptés quelques menus détails comme le chargement des animaux auquel vous avez assisté tout à l'heure, nous sommes vraiment au point.

« Nos chevaux gagnent ce que nous voulons, où et quand nous le voulons. Vous comprendrez qu'il ne nous était pas possible de laisser nos champions ridiculiser trop sévèrement leurs adversaires. Ces performances auraient attiré forcément la curiosité. Désormais, quand nos chevaux courent, ils l'emportent à la lutte, comme si les autres concurrents avaient seulement l'ombre d'une chance. Nous sommes arrivés au bout du tunnel, Carole. La part de déchets, inévitable au cours de recherches de cette envergure, est devenue infime, dérisoire en regard des résultats obtenus. Une nouvelle race est née, laissant ses aînés à des années-lumière. »

Il s'arrêta encore. Il montra l'écran du doigt.

— Ce cheval était un très bon élément. Plusieurs fois vainqueur de courses de groupe. Cette année, il gagnera l'Arc de Triomphe, le championnat du monde des galopeurs. Il n'aurait jamais pu sérieusement, avant l'opération, s'aligner au départ d'une épreuve de cette importance. Il la gagnera, et de loin. Un feu d'artifice !

Carole demeura silencieuse. Est-ce que Romain se rendait réellement compte de ce qu'il disait ? Il semblait totalement aveuglé par une invraisemblable volonté de puissance et, bien qu'il se soit bien gardé de tenir le moindre propos mystique sur ses... ses choses, une lueur de démente pure brillait dans son regard. Plus il avançait dans son discours, et plus il faisait des gestes désordonnés, enflammait ses paroles d'une verve qui n'avait plus grand-chose de scientifique. Sainte Vierge ! Ce dingue avait transformé des êtres vivants en robots, en machines juste bonnes à bouffer à une heure, à chier à la suivante, à courir ensuite et à dormir lorsqu'on avait plus besoin d'eux.

— C'est atroce..., souffla-t-elle.

Elle regretta instantanément d'avoir laissé échapper ces paroles. Romain se tourna brusquement vers elle.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Vos chevaux, murmura-t-elle.

— Eh bien quoi, mes chevaux ? s'impatienta Romain.

— Ce ne sont plus des chevaux, laissa-t-elle tomber du bout des lèvres.

Romain se mit à ricaner.

— Tiens donc ! Et qu'est-ce qui vous engage à proférer de pareilles bêtises ?

Carole secoua la tête, désespérée devant le spectacle auquel elle venait d'assister.

— Ils ne vivent plus ! Ce sont des machines ! Ils ne pensent plus, ne rêvent plus, ne font plus rien de ce qu'un cheval fait habituellement. Même les plus retors, les plus carnes, les plus vicieux, les plus capricieux sont plus sympathiques que vos zombies !

— Zombies ?

— C'est comme ça que j'appelle des morts qui marchent !

Romain esquissa un pâle sourire.

— Et que savez-vous donc de ce qu'ils pensent ? demanda-t-il, doux.

— Ils ne pensent rien, justement ! s'écria Carole. Rien d'autre en tout cas que ce que votre micro-ordinateur ou vous-même leur commandez de faire.

— Qu'en savez-vous ? répéta Romain.

— Ça me paraît évident ! Vos chevaux n'ont pas davantage de vie qu'un jeu d'échecs électronique. Vous... vous les avez tués !

Romain poussa un soupir.

— Quand je vous disais que l'humanité n'était pas prête à recevoir une découverte de cette importance. Vous en êtes la preuve, Carole, la preuve irréfutable et consternante. Vous êtes aussi bornée devant mes travaux qu'un homme de Neandertal qui se serait trouvé devant une ampoule électrique. C'est cette universelle médiocrité qui empêche l'homme

d'avancer. Pour qui me prenez-vous ? Pour un savant illuminé ? Croyez-vous réellement qu'il m'arrive de me prendre pour Dieu et d'avoir la volonté imbécile de créer mes propres sujets ? Peut-être même m'imaginez-vous en fou sanguinaire rêvant de conquérir le monde avec une armée de zombies surpuissants ?

— Et quel intérêt d'obtenir tous ces super-champions électroniques ? se défendit Carole.

— Ces super-champions ? Vous ne vous attachez qu'à l'aspect superficiel et magique des choses ! C'est lamentable.

Il l'empoigna par le bras et l'entraîna hors de la salle.

— Savez-vous que nous parvenons déjà à améliorer la longévité des individus traités ? Que nous pouvons supprimer toute douleur ? Que nous pouvons faire reculer les pires maladies ? Que nous pouvons enfin transformer ce corps qui n'est qu'un sac vieillissant en une mécanique inaltérable ?

— Vous me faites mal ! gémit Carole en tentant de se dégager de la prise de Romain.

— Dans dix jours, dix mois ou dix ans, continuait Romain, notre micro-ordinateur saura parfaitement entretenir son porteur. Il décéléra les anomalies et les corrigera, améliorera sans cesse les capacités, colmatara les failles et nous atteindrons enfin au rêve suprême de l'homme : l'immortalité !

— À quoi bon faire des armoires éternelles ? cracha Carole. Plutôt crever que d'obéir à votre saloperie de machine !

Romain grogna et poussa violemment une porte. Il entraîna sèchement Carole à l'intérieur.

— Demandez-lui, à lui, s'il se sent dans la peau d'une armoire ! Et s'il a envie de crever tout de suite ! Et s'il se croit devenu zombie ! hurla Romain.

Carole faillit s'évanouir. Devant elle, allongé sur un lit métallique, le crâne entouré de bandes protectrices, Luc Gérin souriait.

CHAPITRE XI

— Vous vous connaissez, je crois ? fit Romain.

Carole resta immobile, fixant son ex-fiancé. Elle aurait appris l'imminence d'un holocauste nucléaire que ça lui aurait pas fait pire. De voir Luc allongé, comme ça, avec ce sourire triste sur les lèvres, son regard de cocker battu, ces bandages sur sa tête... Et derrière ces bandages... Elle fut prise de tremblements.

— Bonjour, Carole, dit Luc, doucement.

Romain recula vers la porte.

— Bien, je vous laisse. Je dois surveiller les dernières phases de l'opération et je suppose que vous avez de nombreuses choses à vous dire.

Il disparut.

Carole hésita quelques instants, puis s'avança vers le lit. Luc, toujours souriant, lui tendit la main. Elle posa la sienne dessus.

— Luc...

— Comment es-tu arrivée ici ? demanda-t-il.

— Il m'a enlevé. C'est un monstre !

Luc fit la grimace.

— Ne crie pas trop fort, murmura-t-il.

— Luc, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Je ne sais pas.

Carole serra la main du journaliste.

— Eh bien moi, je le..., commença-t-elle.

Elle s'interrompit brusquement.

— ... Luc, comment te sens-tu ?

Il eut un léger mouvement d'épaule.

— Encore un peu groggy. Dans l'cirage, tu vois ?

— Qu'est-ce qui c'est passé ?

— Ils ont descendu Lerail et m'ont enlevé, moi aussi. J'me suis pris de bec avec ce M. Romain, le crapaud est arrivé et...

— Benny ?

— Ouais, je pense qu'il devait s'appeler comme ça. Il m'a sauté dessus et, à partir de là, je ne me souviens plus de rien.

Carole baissa la tête.

— C'est horrible..., souffla-t-elle.

Luc gloussa.

— T'en rajoutes, poupée ! Pas la peine de faire tout un fromage pour un vilain coup pris sur le chignon. J'sais pas avec quoi ce Benny m'a assommé, mais ça va beaucoup mieux à présent.

— Luc...

— Par contre, toi, faudrait quand même que tu m'expliques pourquoi ils t'ont emmenée ici.

— Il veut empêcher ton article et ton pronostic de paraître dans *Galop d'Or*. Il a prévenu mon père.

— Ah..., fit Luc. Je comprends. Chantage. Dis-moi, tu sais peut-être où on se trouve ?

— Au haras du Soleil.

— Et qu'est-ce qui se maquille ici ?

Carole releva la tête et observa son fiancé.

— Ils fabriquent des morts-vivants, lâcha-t-elle.

Luc fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ils posent dans le crâne de leurs chevaux des électrodes reliés à un micro-ordinateur. Les chevaux ainsi opérés ne sont plus que des machines qui obéissent à un programme...

— Je vois. C'est donc là la clef de tout ce mystère. Et j'imagine que ces belles mécaniques sont capables d'accomplir d'extraordinaires performances.

Carole opina. Une larme perla au coin d'un de ses yeux et l'aveugla un instant avant de couler sur sa joue.

— Jolie combine, murmura Luc. Eh bien il ne nous reste plus qu'à nous débrouiller pour sortir d'ici et prévenir les autorités des agissements de M. Romain.

— Luc...

— Quoi ?

— Ils t'ont opéré...

*

Christian Martel eut tout juste le temps de se réfugier à l'angle d'un corps d'écurie. Il s'accroupit derrière un amas de bottes de paille et observa Jean-Claude Santos qui venait d'apparaître et traversait vivement la cour.

— Chiasserie ! jura silencieusement Martel. Qu'est-ce qu'il fiche là, cet endoffé ?

Effectivement, Santos n'avait pas grand-chose à faire dans l'établissement qui abritait habituellement Sweet Mary. S'il surprenait Martel ici, l'ex-journaliste pourrait toujours se l'allonger pour trouver une explication plausible. L'entraîneur l'achèverait d'office à coups de fourche. D'autant que l'homme ne semblait pas dans les meilleures dispositions.

Martel se félicita d'avoir pris la précaution de prévenir Wenceslas Le Dy de sa destination et d'avoir eu la prudence de ranger la CX assez loin des écuries. Si Santos, comme Martel le supposait, trempait dans l'embrouille jusqu'au cou, il devait être prévenu du chantage exercé sur le directeur de *Galop d'Or*.

Martel se recroquevilla davantage.

Un van dont les flancs étaient ornés de deux grands soleils flamboyants pénétra dans l'établissement, suivi de près par une Chevrolet avec quatre hommes à son bord.

Ça sentait le roussi.

Martel réprima une grimace. Il avait peut-être présumé de ses possibilités, l'amateur de bourbon ? Commença à se demander si c'était réellement sérieux de se lancer seul à l'assaut de cet essaim de guêpes assassines, seul avec ses p'tits poings...

Santos s'approcha du chauffeur du van qui venait de s'immobiliser au centre de la cour. Il frappait nerveusement de sa cravache le montant de ses bottes. Il se planta devant la portière du véhicule.

— Qu'est-ce que ça signifie exactement, ce changement de programme ? demanda-t-il sèchement.

Le chauffeur se pencha par la vitre ouverte.

— Le patron pense qu'il vaut mieux que les chevaux se trouvent dans leurs écuries respectives, au cas où Le Dy porterait le deuil.

Santos haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça change ? grogna-t-il.

Un des hommes de la Chevrolet vint se mêler à la discussion.

— Ça change que vous arriverez sur l'hippodrome avec vos propres vans ! Ça paraîtra tout de même moins suspect si les decs sont présents au débarquement.

Santos se retourna.

— Si les flics surveillent les opérations, rétorqua-t-il, nous aurons du mal à expliquer le comportement de nos chevaux. Des bourrins qui s'apprêtent à disputer une grande course et qui s'avèrent incapables à la sortie du van de mettre une jambe devant l'autre, ça se voit pas tous les jours !

— Les chevaux marcheront, avertit l'homme. Vous prendrez vos précautions en fonction de ça. C'est votre boulot, non ?

Santos se renfroga. Il désigna le van.

— Bon, on débarque Sweet Mary ?

— Ouais, approuva le chauffeur. C'est pas la plus difficile. Avec votre cheval, le Persan, ça sera une autre paire de manches...

— Il était déjà borné avant, constata Santos. Ça l'aura pas changé beaucoup.

Martel écoutait cette discussion sans en saisir complètement le sens. Qu'est-ce qu'ils avaient donc, ces canassons, pour poser autant de problèmes ? Il attendit la suite des événements.

Les hommes ouvrirent les portes du van et installèrent le toboggan de bois. Ils pénétrèrent à l'intérieur du véhicule.

Sweet Mary semblait extrêmement calme. Elle ne portait pour tout harnachement qu'un bonnet bleu clair à larges œillères qui lui couvrait la tête jusqu'aux oreilles. Elle descendit paisiblement jusqu'à mi-toboggan et s'arrêta brusquement, se campant solidement sur ses quatre jambes.

— Tu parles si c'est pratique ! grommela un des hommes.

— On va la tirer, fit Santos en s'approchant de la longe. Elle finira bien par descendre, cette bourrique !

— Pas question, s'interposa le chauffeur du van. On ne ferait que lui arracher la bouche. On va la porter jusqu'à son box.

Martel était stupéfait. Il regardait la jument sans comprendre. Mais qu'est-ce qu'on lui avait fait, à cette bête, pour qu'elle se comporte aussi étrangement ?

Il réfléchit un instant sur ce qu'il devait faire. Prévenir Le Dy ? Il n'avait pas le temps pour ça. Il fallait absolument coller à ce van comme un morbaque au fion d'un chiftir. C'était la seule solution pour découvrir l'endroit où ce Romain gardait Carole et Luc Gérin.

Il se recula précautionneusement. Les hommes étaient beaucoup trop affairés autour de Sweet Mary pour s'apercevoir de la présence de Martel. Le journaliste sortit de l'établissement sans encombre. Il franchit la porte et faillit heurter de plein fouet un gonze haut comme trois couilles à genoux.

— Excusez-moi..., bredouilla Martel.

L'apprenti Serge Rival lui jeta un regard soupçonneux et entra dans l'écurie.

Christian Martel poussa un soupir de soulagement et s'éloigna rapidement en direction de la CX. Il l'avait échappé belle. Pour un peu, ce nabot le faisait aux pattes.

La perspective de se retrouver aux prises avec Jean-Claude Santos le fit frissonner.

Wenceslas Le Dy venait d'achever la recomposition de son hebdomadaire hippique lorsque son frère Yannick pénétra dans les locaux du journal en compagnie d'un jeune type à lunettes rondes qui ressemblait comme un jumeau à Woody Allen.

— J'te présente Alphonse Goudou, fit Yannick. Un collègue.

Wenceslas fronça les sourcils. Ainsi, son frère avait manqué à sa parole et mis les flics dans la confidence. Quel connard !

— Tranquillise-toi, le rassura Yannick. Alphonse est en congé. Il agit à titre d'ami.

Goudu esquissa un sourire glacé, digne d'un type à qui on annonce que sa femme se fait sauter par tous les commerçants du quartier.

— Alors, quoi de neuf ? fit Yannick, jovial, en s'installant sur une chaise et en posant ses pompes sur le bureau de son frelot.

— T'emmerde pas, grogna Wenceslas. Fais comme chez toi.

— Dis, moule-moi un peu avec tes reproches ! Pour une fois que je peux poser mes lattes sur un meuble sans avoir une femme derrière qui commence à gueuler...

— J'ai reçu une visite.

— Ah ?

— Un ami de Luc Gérin. Il était sur le coup. J'ai dû lui raconter ce qui se passait avec Carole...

Wenceslas raconta en détails l'arrivée impromptue de Christian Martel et l'idée de ce dernier de remonter jusqu'à Carole et Luc en suivant les transporteurs de chevaux.

Yannick semblait contrarié.

— Et, en plus, il a l'intention de faire cette filature avec ta tire ? grognait-il, visiblement mécontent de cette initiative.

— Écoute, je...

— T'aurais jamais dû laisser partir ce type, trancha son frère. Fallait me prévenir. Après tout, voilà un mec qui s'amène chez toi, que tu ne connais pas, que tu n'as même jamais vu, qui prétend travailler sur l'affaire avec Gérin et que tu laisses faire des conneries avec ta propre bagnole ! Je croyais t'avoir entendu recommander une grande prudence. Excuse-moi de te l'dire, mais t'en as une drôle de conception, de la prudence ! J'sais pas vraiment si tout ça est dans l'intérêt de Carole...

— Martel avait l'air de savoir ce qu'il faisait ! se défendit Wenceslas, troublé par l'argumentation de son frère. Il a déjà eu maille à partir avec Santos, cette nuit.

— Raison de plus ! explosa Yannick. Ils le connaissent. Mais, bordel, tu pouvais pas juste t'occuper de ton canard !

Wenceslas se racla la gorge. Il jeta un rapide coup d'œil vers le collègue de son frangin, le maigrichon à lunettes qui semblait se désintéresser prodigieusement de la conversation.

— Au fait, reprit Wenceslas qui ne tenait pas à se laisser davantage abreuver de reproches, surtout lorsque ceux-ci s'avéraient en grande partie justifiés, pourquoi t'es là ? T'as déjà terminé tes recherches ?

La question se voulait ironique. Elle tomba à plat.

Un sourire victorieux éclaira le visage du flic.

Il désigna Alphonse Goudu d'un geste.

— Mon collègue que tu vois là est, entre autres qualités, doté d'une mémoire hors du commun. Il est en outre un collectionneur maniaque de coupures de presse concernant les faits divers.

Wenceslas gonfla les joues. Où donc son frère voulait-il en venir ?

Yannick fouilla une de ses poches et tendit un morceau de vieux journal à Wenceslas.

— Cette tête-là te dit quelque chose ?

Wenceslas prit le document et observa la photo.

— Nom de Dieu ! souffla-t-il. On dirait...

— M. Romain ? avança Yannick.

Wenceslas hocha la tête.

Yannick reprit la coupure de presse.

— Avec quelques années de moins, évidemment, déclara-t-il. À cette époque, M. Romain Schilteim était directeur d'un laboratoire pharmaceutique dans la périphérie parisienne. Curieux directeur et curieux établissement qui fut fermé par les autorités à la suite de plaintes répétées du Comité Français contre la Vivisection. La police trouva alors à l'intérieur des locaux une installation très sophistiquée qui tendait à prouver que les recherches qui s'effectuaient ici n'avaient pas grand-chose à voir avec la pharmacopée. On découvrit de plus dans le terrain attenant au laboratoire un véritable charnier où se mêlaient cadavres de chiens, de chats et divers mammifères. Il y eut trois inculpations. Malheureusement,

M. Romain s'était envolé et l'affaire fut classée, un peu trop rapidement à mon goût.

Wenceslas avait écouté silencieusement l'exposé de son frère.

— Et qu'est-ce que...

— Ce n'est pas tout, l'interrompit Yannick, encore tout émoustillé lui-même par l'ampleur du travail effectué en si peu de temps. On retrouve la trace de M. Romain dans les diverses ventes hippiques internationales, où tu l'as rencontré toi-même. Il a perdu en route son nom à consonance alsacienne et se fait désormais appeler Romain De Fontenoy. Vieille France au sang bleu qui sonne encore bien dans la *high society*. Ses achats sont enregistrés pour le compte d'une certaine écurie du Soleil ou pour divers petits propriétaires qui ont tous, à un moment ou à un autre, eu des chevaux courant sous les couleurs de cette même écurie du Soleil. Tu ne trouves pas ça curieux ?

— Quoi donc ?

— Si ça ne t'intéresse pas, dis-le tout de suite. Je remballe ma marchandise et j'retourne au pieu.

La perspective sembla réjouir Goudu dont le regard se mit à briller sous ses épais verres de myope.

— Non, je ne saisis pas ce que tu trouves curieux.

— Enfin, des petits propriétaires peu fortunés qui se mettent en association et qui, par-dessus le marché, possèdent d'autres bêtes qu'ils font courir sous leurs propres couleurs, ça relève pas du tordu, ça ? En principe, des types qui s'associent dans ce genre d'affaire, c'est qu'ils n'ont pas les moyens d'entretenir seuls une écurie !

— Pas forcément, fit Wenceslas en secouant la tête. De gros propriétaires peuvent également s'associer pour acheter des parts sur un cheval syndiqué et s'arranger ainsi pour en détenir la majorité et contrôler la carrière du champion.

Yannick leva la main.

— O.K. ! Moi, je te dis que ça pue l'arnaque. Surtout lorsqu'on sait que si Fadalla va courir sous la casaque de l'écurie du Soleil, Le Persan et Sweet Mary appartiennent eux à des propriétaires qui sont justement inscrits sur ma liste et qui ont pour point commun d'avoir eu également des

chevaux dans cette écurie du Soleil. Là, tu remarqueras, on tombe dans ma juridiction. Il y a fraude. Ces trois chevaux devraient courir couplé-gagnants au Pari Mutuel !

Wenceslas fit la moue.

— Ce genre de détournement de la loi s’observe tous les jours sur les hippodromes. Seulement pour faire la preuve de...

— Mais je l’prouverai ! bondit Yannick. En démontrant que ces trois chevaux se sont entraînés dans l’établissement de M. Romain De Fontenoy, ou Schilteim. Il y a forcément eu des transactions financières pour mettre au point cette opération, et ça laisse des traces. Je les trouverai et je montrerai que la transaction s’est opérée en une fois et non séparément. Ces propriétaires ne sont que des hommes de paille ! Ils agissent tous pour le compte de l’écurie du Soleil. Oui se cache derrière ce trust ? M. Romain lui-même ? Ou un autre gros bonnet, plus en vue ? Tu le sais, Wenceslas, je peux démonter cette organisation et étayer publiquement une pareille accusation. Ça ne me prendra pas beaucoup de temps !

Wenceslas hocha la tête.

— Oui, je le sais, et Romain aussi le sait. C’est bien pour cette raison qu’il a enlevé Carole.

La remarque doucha l’enthousiasme de Yannick. Il poussa un soupir et se tourna vers Goudu.

— Qu’est-ce qu’on peut faire à ton avis ?

Le fameux Goudu releva légèrement ses lunettes et se pinça la base du nez. Il avait un de ces blairs, le Goudu ! Pouvait fumer tranquille sous la douche, son clop prendrait pas les gouttes.

— Evidemment, murmura-t-il, si nous pouvions agir de façon officielle, ça simplifierait bien les choses...

— Pas question ! s’écria Wenceslas.

— Il a raison, approuva Yannick. J’vois ça d’ici. Branle-bas chez les CRS, la presse sur les dents... Avec la mentalité du monsieur, ce qu’on retrouvera chez lui risque fort de n’être que peu comparable avec le précédent charnier découvert dans son laboratoire.

Wenceslas sursauta.

— Tu le fais exprès ?

— De quoi ? s'étonna Yannick.

— De dire des trucs pareils, quand on sait que Carole...

Goudu gloussa, ce qui lui valut un regard furieux de la part de son collègue.

— Finalement, murmura Wenceslas, je me demande si le mieux, ça ne serait pas de ne rien faire, justement...

CHAPITRE XII

Romain revint dans la chambre, en compagnie d'un Benny plus sautillant et plus dégoulinant que jamais.

Instantanément, Carole poussa un cri de bête blessée et lui sauta au visage.

— Assassin ! hurla-t-elle.

Romain esquiva l'attaque et projeta sèchement Carole contre le mur. Luc Gérin assistait, impuissant, à la scène. Et quand bien même il l'aurait pu, il ne sentait vraiment pas l'envie d'intervenir.

— Benny, vous ramènerez mademoiselle à ses appartements ! ordonna Romain d'une voix qui claqua comme un coup de fouet. Elle a besoin de repos.

Benny s'approcha de Carole qui hurlait toujours, la saisit par un poignet et l'entraîna dans le couloir comme s'il s'agissait d'un ourson en peluche.

Romain se retourna vers Luc en se frottant les mains.

— Eh bien, cher ami, comment nous sentons-nous ?

— Vous, j'sais pas, marmonna Luc. Mais moi, j'suis dans le coltar.

— Réaction normale.

— Réaction normale à quoi ? Qu'est-ce que Carole a voulu dire par « Ils t'ont opéré » ?

Romain esquissa un sourire aussi sympathique que le tranchant d'une lame de poignard.

— Vous avez pu constater que M^{lle} Carole Le Dy semble extrêmement perturbée par tous ces événements. Je dirai même qu'elle ne jouit plus de toute sa lucidité.

— Mais pourquoi a-t-elle dit ça ? insista Luc. Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Voyez-vous, cher Luc...

Il hésita.

— Vous permettez que je vous appelle cher Luc ?

— Fais comme chez toi, papa.

Romain toussa.

— Je vois que l'insolence ne vous est pas passée. Cette morgue infantile... Enfin, si cela vous convient. De quoi parlions-nous ?

— Vous alliez m'expliquer pourquoi je porte tous ces bandages autour de la tête.

— Effectivement. Benny est un peu demeuré, vous avez pu le constater.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Mais quel est le rapport avec...

— Laissez-moi terminer. Lorsque vous avez commencé à m'injurier, Benny a cru que vous vouliez me frapper. Il est intervenu, comment dirais-je, avec la vigueur qui caractérise son pauvre niveau mental.

— Et qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Luc en ouvrant des yeux ronds.

— Il vous a fendu le crâne, répondit calmement Romain. Cette punition était tout à fait hors de propos, je le conçois. Vous auriez pu mourir, vous auriez dû mourir ! Par chance, nous bénéficions ici d'installations quasi hospitalières et nous avons pu intervenir immédiatement. Vous n'auriez pu survivre à un transport. Votre fracture du crâne s'était compliquée d'un caillot qui, s'il n'avait été immédiatement résorbé et extrait, aurait provoqué une nécrose fatale.

— En somme, je vous dois la vie ?

— Je n'ai fait que réparer une erreur stupide. Je conserve Benny à mes côtés par pur souci d'humanité. Quoi qu'il en soit, cet accident n'aura pas de conséquences dramatiques. Vous m'en voyez soulagé.

— Quand pourrais-je quitter cette chambre ?

— Dès ce soir, si vous le désirez. Vous prendrez simplement des précautions pour votre crâne. Il est encore fragile et il serait dommage de le casser de nouveau et de gâcher un aussi beau travail. Je vous fournirai un casque souple de protection. Il vous servira également de perruque pour masquer votre calvitie temporaire. D'ici quelques temps, nous aurons oublié, vous et moi, tous ces fâcheux événements. Et qui sait, Carole et vous ?

Luc se passa une main sur le menton.

— J’aurai besoin de me raser, constata-t-il.

— Il y a un rasoir à piles dans le tiroir de votre table de chevet.

— Vous prévoyez tout, on dirait...

— Presque tout.

— J’ai faim, déclara soudainement Luc en se redressant.

Romain jeta un coup d’œil à sa montre.

— Effectivement, c’est l’heure.

— L’heure de quoi ? s’étonna Luc en fronçant les sourcils.

— Eh bien, l’heure de manger, voyons ! fit Romain, l’air réjoui. Nous allons vous apporter un copieux déjeuner.

Luc se passa une langue gourmande sur les lèvres. Seigneur ! Il ne se souvenait pas avoir eu autant faim de sa putain de vie...

*

Benny projeta Carole sur son lit. Le geste n’était pas réellement violent, mais il ne souffrait pas de discussion. Carole se mit en position assise et se frotta son poignet endolori. Elle se sentait à la fois furieuse et soulagée de constater que Romain ne l’avait pas fait ramener dans la première pièce où elle avait séjourné, celle avec la perpétuelle lumière blanche.

Elle observa le monstre, apparemment pas décidé à s’en aller. Qu’est-ce qui se cachait derrière ce visage grotesque ? Quels sentiments frustrés, quelles pensées brutes sous ce constant dégoulinement de larmes ? Quelle terreur secrète tapie à l’intérieur de ce corps difforme et puissant ?

Benny fixait la fille avec ses yeux de crapaud noyé. Il émettait sporadiquement de curieux reniflements aigus.

— Benny...

— Hin ?

— Qu’est-ce qu’il t’a fait, à toi ? murmura Carole.

Le regard glauque se voila. Benny rentra sa tête dans ses épaules et se mit à grogner en tournant sur lui-même. Le monstre semblait en proie à une

profonde détresse, à une plaie intérieure sur laquelle Carole venait de poser un fer.

— On est dans la même galère, pas vrai, toi et moi ? insista Carole.

Benny s'immobilisa, mais demeura silencieux.

— Tu sais, Benny, j'ai confiance en toi. Tu n'es pas comme lui. Toi, tu aimes vraiment les chevaux. Tu ne veux pas les tuer. Tu n'es pas d'accord avec ce qui se passe ici.

Il ne bougeait toujours pas. Était-ce une impression où ses larmes coulaient davantage ?

— Benny, tu sais ce qu'il a osé faire à mon ami Luc. Tu le sais et tu n'aimes pas ça. Il t'a meurtri, toi aussi. Il t'a blessé dans ta chair. N'est-ce pas, Benny ?

Pas de réponse.

— Et ce que tu sais également, c'est ce qu'il va me faire, à moi.

Benny poussa un gémissement. Une sorte de plainte gutturale qui lui sourdait des entrailles.

— Tu veux m'aider, Benny ?

De nouveau cette lueur d'affolement, cette flamme de terreur pure.

— Il ne faut plus avoir peur, Benny. Nous sommes deux à présent et...

La porte s'ouvrit brusquement.

— Qu'êtes-vous en train d'essayer de faire avec Benny ? hurla Romain, la rage défigurant ses traits.

Le monstre se recroquevilla.

— Va t'occuper des chevaux, Benny ! ordonna sèchement Romain.

Benny sautilla rapidement vers le couloir et disparut.

Romain se tourna vers Carole.

— Vous devenez pénible, mademoiselle Le Dy. Pénible et encombrante.

Il laissa passer un silence.

— Il est l'heure de téléphoner à votre père.

*

Le van toujours suivi de la Chevrolet venait de quitter l'autoroute. Martel laissa grandir la distance qui le séparait des véhicules. Sur cette départementale, la filature était plus délicate et Martel décida de faire preuve de prudence. Après avoir assisté au débarquement de Sweet Mary, il avait rejoint la CX et s'était sagement contenté de suivre le cortège. Il avait jugé tout à fait inutile de pénétrer à nouveau dans les écuries où l'on déposait les chevaux. Inutile et dangereux, d'autant que Jean-Claude Santos les avait accompagnés jusqu'à son propre établissement où il avait repris Le Persan en charge.

Ils étaient à soixante-dix kilomètres de Paris, quasiment en bordure de Normandie. Ils roulèrent un bon moment au cœur de vastes étendues verdoyantes, puis le van et l'américaine bifurquèrent sur un petit chemin forestier.

Christian Martel stoppa la CX. Visiblement, ce chemin menait directement au haras du Soleil et il devenait très problématique d'y engager la voiture sans se faire immédiatement repérer. Le journaliste n'avait aucune idée de ce qu'il allait trouver derrière ce petit bois. La situation de l'établissement était enviable pour ceux qui s'y cachaient, mais pas du tout par ceux qui voulaient y pénétrer sans y avoir été invités. Et de n'importe quel endroit de la route, pour apercevoir quelque chose de cet étrange haras, bonjour !

Martel se gratta la tempe. Il était peut-être temps de signaler sa position à Wenceslas Le Dy ? Laisser derrière soi un fil d'Ariane avant de pénétrer dans la gueule du loup...

Il fit demi-tour et accéléra en direction d'une station-service qu'ils avaient dépassé quelques kilomètres plus haut.

*

Wenceslas Le Dy reposa le combiné téléphonique. Il était pâle comme un linge et sa main tremblait.

— Qu'est-ce t'as ? s'inquiéta Yannick. On dirait que tu viens de voir un revenant.

— C'était Carole.

Yannick se frappa dans les mains.

— Bon Dieu, si seulement on pouvait demander une commission rogatoire et brancher ta ligne sur écoute !

Wenceslas secoua la tête.

— Romain vient de me prévenir qu'il avait prévu cette éventualité et qu'il se servait d'un double relais.

— Fumier...

Alphonse Goudu se racla la gorge.

— Il n'a rien dit d'autre ? demanda-t-il.

— Si. Qu'il allait me faire parvenir un premier versement en guise de dédommagement.

— Il est parfait ! soupira Yannick.

— Et votre fille ? insista Goudu.

— Elle m'a dit qu'elle allait bien.

— Qu'a-t-elle dit très exactement ?

— Des banalités, fit Wenceslas d'un ton exaspéré. Que voulez-vous qu'elle dise ? Romain se tenait à ses côtés et elle ne sait probablement pas elle-même où elle se trouve.

— Qu'appellez-vous des banalités ?

— Mais qu'est-ce qu'il me veut, c'type ? s'énerva Wenceslas.

Goudu recula d'un pas.

— Après tout, j'suis pas obligé de paumer mon samedi pour vous sortir de la merde. Messieurs, bien le bonjour !

Alphonse se dirigeait déjà vers la porte quand Yannick le rappela :

— Déconne pas, Goudu ! T'es encore plus susceptible qu'une vieille fille.

— Si ton frère juge que j'suis de trop..., fit Goudu d'un ton pincé.

— Bon, allez, viens t'asseoir.

Yannick se tourna vers Wenceslas.

— Raconte-lui. S'il te le demande, c'est que ça peut être utile. Goudu, malgré ses airs cons, c'est un bon flic.

Wenceslas poussa un soupir de trois tonnes.

— Elle a dit qu'elle allait bien, que Romain la traitait bien et qu'elle faisait du cheval. Voilà tout ! Vous êtes plus avancés maintenant ?

— Qu'est-ce t'en penses, Goudu ?

— Qu'elle n'est pas retenue au troisième étage d'un immeuble du sixième arrondissement de Paris, déclara Goudu.

— Ah ! il est chouette, ton pote ! s'écria Wenceslas.

Le téléphone se mit à sonner.

Le pompiste avait tout du singe géant. Des pognes à vous broyer des boules de pétanque, des bras démesurément allongés et une façon de regarder le monde comme s'il venait de marcher dans un étron fabriqué canin. Quand il vous faisait le plein, ce mammoth dédaigneux, vous aviez l'impression qu'il vous faisait l'aumône. Le genre qui te crache à la gueule si tu lui files un pourliche et qui te pulvérise la tronche si t'oublies de lui en donner un. Charmant bambin.

— Le plein, s'il vous plaît, demanda Martel en sortant de la CX.

Le géant blond décrocha le tuyau de la pompe et commença à remplir le réservoir.

— Euh... vous avez le téléphone ?

— Au magasin, grogna l'autre. Au fond à droite.

— Merci.

Martel se dirigea vers le magasin de la station. Il marqua un temps d'arrêt au seuil de l'établissement. Il y avait un autre type, là-dedans. Et guère plus engageant que le premier. Tenait davantage du garde du corps que du garagiste de province. Et ces narines ! Seigneur ! On pouvait y repeindre toutes les fresques de Lascaux. Et y resterait encore d'la place !

Martel se secoua. C'était pas le moment de virer parano. Il se dirigea vers l'appareil. Ça l'ennuyait sérieusement de ne pouvoir parler seul avec Wenceslas Le Dy. Le colosse aux narines béantes allait entendre toute la conversation. Chiasse ! Il allait quand même pas refaire une vingtaine de bornes pour trouver une cabine.

Il décrocha le téléphone et composa le numéro du directeur de *Galop d'Or*.

Wenceslas décrocha.

— Allô ?

— C'est moi : Christian.

Wenceslas Le Dy fronça les sourcils. Christian ? Qui ça Christian ?

— J'ai fait réparer le delco de la voiture, continua Martel. Tu peux dire à papa qu'elle marche du tonnerre, maintenant. Je lui ramène tout à l'heure.

Wenceslas regarda le téléphone comme s'il s'agissait d'une vipère à cornes.

— Martel ? C'est vous, Martel ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que vous débloquez, mon vieux ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de delco ?

— Non, j'en ai plus pour longtemps. J'suis à soixante kilomètres de Paris. Je serai à la maison dans une heure, maximum.

— Vous ne pouvez pas parler ? demanda Wenceslas qui venait enfin de comprendre ce qui se passait.

— Non.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— C'est ça. J'irai tout de suite après.

— Bon Dieu, Martel, où êtes-vous ?

— J'te l'ai dit, à une soixantaine de bornes. Où exactement ? Attends une seconde...

Wenceslas entendit Martel s'adresser à une autre personne.

— Dites, m'sieur, où est-ce qu'on est ici ?

Le directeur de l'hebdomadaire hippique n'entendit pas distinctement la réponse.

— Pas loin d'Ecos, reprit Martel. Je vais reprendre l'autoroute de l'Ouest du côté de Mantes, j'suis dans une station-service Shell. Mais, te bile pas, j'te dis que le delco est réparé. Ça tiendra bien jusqu'à Paris.

— Le haras est prêt de cette station ?

— Deux.

— Deux kilomètres ?

— Oui.

— On le voit de la route ?

— Non. Juste un chemin, à droite.

— Martel, revenez maintenant. Ne faites rien seul...

— À tout à l'heure. *Ciao !*

La communication était coupée. La tonalité résonnait à l'oreille de Wenceslas.

— Il a raccroché.

— C'était Martel ?

— Oui. Il a trouvé le haras du Soleil. Où est-ce que ça se tient, Ecos ?

— Goudu, tu veux pas aller chercher la carte dans la voiture ?

Alphonse s'exécuta.

Yannick se tourna vers son frère :

— Et qu'est-ce qu'il a l'intention de faire maintenant ? Pénétrer dans le haras ?

— J'en ai bien peur, soupira Wenceslas.

*

Christian Martel s'éloigna du téléphone. Le type aux narines avait un regard mauvais.

— Ah ! ces problèmes de voiture..., bafouilla-t-il.

Le colosse hocha la tête et se replongea dans la lecture d'un magazine. Martel sortit de la station et se dirigea vers les pompes. Le géant blond l'y attendait, accoudé au toit de la CX.

Décidément, la frite de ces deux pompistes lui revenaient de moins en moins. Martel se demanda s'il n'avait pas commis une erreur en passant son coup de fil si près du haras. Bon sang ! Ce Romain ne pouvait tout de même pas avoir la main mise sur tout le pays...

— Y vous en manquait pas beaucoup, fit remarquer le mammouth d'un air soupçonneux.

— Ma jauge est en rade, mentit Martel. J'savais plus où j'en étais.

Quelle vilaine bobine ! Le journaliste avait hâte de mettre de l'air entre ce type et lui.

La CX contourna les pompes et reprit la direction du haras. Si le mec aux narines l'observait, il devait penser qu'il se gourait de route. Paris, c'était dans l'autre sens.

L'homme au blair façon gorille regardait effectivement la CX disparaître à l'autre bout de la départementale.

Il décrocha à son tour le téléphone et composa un numéro.

— Passez-moi le patron, demanda-t-il.

CHAPITRE XIII

La journée de samedi tirait à sa fin. La pénombre enveloppait peu à peu les bâtiments du haras du Soleil. Pourtant, une activité fébrile régnait aux alentours de l'établissement. Des troupes d'hommes armés vêtus de l'habituel survêtement blanc fouillaient les bois qui entouraient le haras, surveillaient les écuries longilignes, contrôlaient les accès. La fièvre montait.

À l'intérieur de la Grande Maison, la clinique improvisée, Luc Gérin ouvrit un œil.

Il se redressa instantanément. Combien de temps avait-il dormi ? Il se souvenait avoir avalé rapidement le copieux déjeuner promis par Romain et avait sombré dans un profond sommeil quelques minutes après. Les suites du choc ? En tout cas, il se sentait dans une forme du tonnerre.

Romain entra dans la chambre. Ce type arrivait toujours à la seconde même où on avait besoin de lui.

— J'ai pioncé comme une bûche, expliqua Luc sur un ton d'excuse.

— C'est que vous en aviez besoin, sourit Romain. Et, à présent, comment vous sentez-vous ?

— Prêt à bouffer des montagnes !

Une lueur d'inquiétude passa dans le regard de Romain.

— Vous avez faim ?

— Non. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je me sens incroyablement bien. Peut-être est-ce de n'avoir pas avalé la moindre goutte de bourbon depuis plus de vingt-quatre heures ? Je ne me souvenais plus qu'on pouvait se réveiller autrement qu'avec une langue pleine de ciment et une rame de métro dans la nuque.

— C'est excellent. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Luc toussota.

— Quitter ce plumard. Quelle heure est-il ?

— Assez tard. Je vais vous faire apporter un casque souple.

Luc plissa le front.

— Attendez. Quel jour sommes-nous ? La grande course est passée ?

— Toujours ces préoccupations superficielles, grogna Romain. Ne pouvez-vous penser à autre chose qu'à cette course ?

— Quel jour ? insista Luc.

— Samedi soir. Rassurez-vous, vous pourrez voir demain après-midi Sweet Mary franchir victorieusement le poteau d'arrivée devant Le Persan et Fadalla.

Luc hocha la tête.

— Carole m'a parlé de ça, murmura-t-il. Alors, vous fourrez dans le crâne de ces chevaux un véritable ordinateur, c'est bien ça ?

— C'est un peu court, jeune homme.

— Carole n'a pas eu l'air d'apprécier...

— Effectivement. Elle souffre d'une sensiblerie mal placée.

Luc quitta la position allongée et s'assit au bord du lit.

— Carole n'a jamais été foutue de voir plus loin que le bout de son nez, déclara-t-il.

Romain eut l'air satisfait de cette réflexion.

— Et dans quel but faites-vous cela ? reprit Luc.

— Peut-être serait-ce un peu long de tout vous expliquer...

— J'ai le temps.

Romain ouvrit la bouche, mais n'eut pas le temps de commencer. La porte s'ouvrit, laissant apparaître un homme en blanc qui tenait un fusil à pompe dans les mains.

— On a trouvé la voiture, patron.

— Et alors ?

— Elle était vide. Le type n'était plus à l'intérieur.

Romain gronda. Ses lèvres se pincèrent comme sous l'effet d'une intense fureur.

— Où avez-vous trouvé la voiture ?

— Tout près de l'entrée Est.

— Alors, il doit avoir réussi à pénétrer dans le haras..., murmura Romain.

Il se tourna vers Luc.

— Vous m'excuserez, monsieur Gérin, je dois m'absenter un moment. On va venir vous adapter le casque souple. Vous pourrez ensuite rejoindre la salle de relaxation où un médecin contrôlera s'il ne reste aucune séquelle de votre accident.

— Des ennuis ? interrogea Luc.

— En quelque sorte.

*

Yannick Le Dy replia la carte. Il se tourna lentement vers son collègue.

— Tu penses la même chose que moi, Goudu ?

— J'ai l'impression.

Wenceslas se pencha en avant.

— Et on peut savoir, s'il vous plaît ?

Yannick s'approcha et posa une main sur l'épaule de son frère.

— Écoute, ne commence pas à gueuler et écoute bien ce que je vais te dire. Je crois qu'on a perdu suffisamment de temps comme ça. Cela fait des heures qu'on poireaute ici en attendant un appel de ce Martel. Nous savons maintenant où ce haras se trouve et donc probablement où Carole est enfermée...

— Et alors ? Où veux-tu en venir ? s'inquiéta Wenceslas.

— Je dois prévenir le GIGN^[1]. Avec eux, tout sera rapidement terminé.

Wenceslas fit un bond.

— Terminé ? Tu veux provoquer la boucherie, c'est ça ? Le GIGN ! Et pourquoi pas les paras pendant que t'y es ?

Yannick soupira.

— J'étais persuadé que tu réagirais comme ça.

— Et comment veux-tu que je réagisse ? éructa Wenceslas. Tu me proposes de sacrifier ma fille !

— J'ai d'excellents amis au GIGN, insista Yannick. S'ils savent que c'est ma nièce qui est kidnappée, ils feront proprement le boulot.

— Proprement ! Tu parles ! Tout ce qu'ils savent faire, c'est balancer des grenades et envoyer la purée avec leurs satanés Magnums !

— Tu te trompes.

— Peut-être ! Mais il s'agit de ma fille, et c'est sa vie qui est en jeu ! Imagine que Romain la descende en voyant débarquer tes héros avec leurs écrase-merde ! Hein ? Imagine ça une seconde.

Goudu se racla la gorge.

— Et si vous imaginiez que Romain Schilteim ne torture actuellement votre fille ? Et qu'il finisse par l'achever sans que nous n'ayons seulement levé le petit doigt pour l'en empêcher, alors que nous savions où elle se trouvait ? Imaginez ça aussi, monsieur Le Dy.

— De quoi j'me mêle ! hurla Wenceslas, soudainement agressif.

— Cesse de t'en prendre à Goudu ! le doucha Yannick. Il est là pour nous rendre service, pas autre chose. Il n'est même pas casqué pour ça.

— Ça va, fit Wenceslas, calmé. Passe la main, tu veux.

— Voilà ce que je te propose, poursuivit Yannick. On coupe la poire en deux. Je préviens le GIGN, mais je leur demande de n'intervenir que demain matin. Entre-temps, si Martel nous contacte, on aura tout le loisir d'aviser.

Wenceslas hocha la tête, apparemment résigné.

— O.K., Yannick, souffla-t-il. On peut faire comme ça. J'suis fatigué de lutter. Mais précise bien à tes flics de choc qu'ils ne foutent pas un pied dans la région avant demain à l'aube !

— Ne t'inquiète pas. Tout se passera comme sur des roulettes.

— J'aimerais bien en être aussi convaincu, murmura le père de Carole.

*

Romain pénétra en trombe dans la chambre de Carole. Elle sursauta et se recroquevilla contre le mur.

— Votre père n'a pas respecté ses engagements ! hurla-t-il.

Carole frissonna. Cela faisait déjà un moment qu'elle entendait des pas de courses dans les couloirs et qu'elle se demandait ce qui pouvait justifier un tel remue-ménage.

— Votre père n'est qu'un triste imbécile, poursuivit Romain sur le même ton haineux. Mais, je vais lui prouver qu'on n'engage pas sa parole impunément avec moi !

Il s'approcha du lit.

— Ne me touchez pas ! piailla Carole.

— Qu'aurais-je besoin de toucher une petite conne dans votre genre ? grinça-t-il. Je vais vous faire payer les conséquences de votre père. Mais auparavant, vous allez l'appeler. Je veux savoir quel est ce type qu'il a envoyé ici !

Carole quitta le lit et suivit Romain jusqu'à la salle où ils avaient pris leur petit déjeuner le matin même. Romain lui tendit le combiné téléphonique.

— Allez-y !

— Et qu'est-ce ce... qu'est-ce que je dois lui demander ?

— À qui il a confié sa CX.

Carole eut un imperceptible frémissement. Ainsi quelqu'un était parvenu jusqu'ici à bord de la voiture de son père... Mais de qui s'agissait-il ? Wenceslas répondit dès la première sonnerie.

— Papa... C'est Carole.

— Carole ! Où es-tu ?

Elle sentit la note d'espoir dans le cri de son père. Il avait donc bien tenté quelque chose.

— Toujours chez Romain, le doucha-t-elle.

Elle entendit le gémissement étouffé.

— Il voudrait savoir à qui tu as confié la CX.

Wenceslas s'étrangla.

— La CX ! Ils... ils l'ont trouvé ?

Romain, qui tenait l'écouteur, s'empara vivement de l'appareil.

— Evidemment que je l'ai trouvée ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que vous avez cru ? Que vous pourriez me faire un enfant dans le dos ? Vous êtes un crétin, Vincent ! Mais je vous avais prévenu...

— Attendez ! hurla Wenceslas. Ne faites pas de mal à Carole !

— Je tiens ma parole, Vincent. Vous avez trahi la vôtre. Je réserve un traitement spécial à votre fille. Elle aura le temps de vous maudire un millier de fois de l'avoir enfantée !

— Ne faites pas ça, supplia Wenceslas d'une voix faible. Je vous promets que...

— Ne promettez plus rien ! Qui était dans la CX ?

— Un journaliste. Un ami de Gérin.

— Son nom ?

— Christian Martel.

— Comment est-il arrivé jusqu'ici ?

Il y eut un bref instant de silence.

— Je ne sais pas.

— Ne me prenez plus pour un con, Vincent ! avertit Romain. Il vous a prévenu.

— Il a suivi votre van. Du moins, c'est ce qu'il m'avait dit qu'il ferait.

Romain fit la grimace.

— Oui d'autre est au courant ?

— Personne ! Je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher. Je suis le seul et c'est Gérin qui avait mis Martel dans le coup. Je n'y suis pour rien !

— Ce que vous avez de plus cher ne pèse pas lourd en ce moment, gronda Romain.

— Je vous en supplie...

— Vous avez faisandé la donne, Vincent. Malgré tout, je consens à poursuivre la partie. Mais je vous préviens une dernière fois, si je vois seulement l'ombre d'un flic dans les parages, je dépèce votre fille et je file ses restes à bouffer aux clebs !

— Je ne ferai rien qui puisse vous nuire. Promettez-moi en échange de ne rien faire à Carole.

— Vous n’êtes plus en mesure d’exiger quoi que ce soit ! Néanmoins sachez que j’ai pour habitude de respecter mes engagements, moi. Vous n’aurez plus de nouvelles de Carole avant jeudi prochain.

— Attendez ! Je...

Romain avait reposé le combiné sur son socle. Il se tourna lentement vers Carole, l’air mauvais.

— Benny ! appela-t-il.

Carole sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

Le monstre apparut à l’autre bout de la pièce. Il sautilla jusqu’à eux.

— Hin ?

— Emmène mademoiselle dans la Grande Maison, ordonna lentement Romain. Emmène-la directement dans la salle d’opération.

— Nooon ! hurla Carole tandis que le monstre l’attrapait par le poignet. Vous avez promis à mon père !

Romain esquissa un pâle sourire.

— Je ne pouvais tout de même pas lui avouer ce que j’avais l’intention de vous faire. Il aurait aussitôt prévenu la police. Je lui ai redonné un peu d’espoir pour le faire tenir tranquille. D’ici jeudi, je serai loin.

— Salaud ! Ordure ! s’égosilla Carole tandis que le monstre l’entraînait.

— Emmène-la, Benny. Je vais t’offrir une petite sœur. Je vais te fabriquer une fiancée, Benny, à ton image...

*

Contrairement à ce qu’avait pensé Romain, Christian Martel n’était pas encore à l’intérieur du haras. Il se félicita d’ailleurs d’avoir pris le temps d’observer les lieux avant de tenter une entrée. Le déploiement de force autour de l’établissement était impressionnant. Partout des hommes armés accouraient, s’interpellaient, sillonnaient méthodiquement par groupes de quatre les bois qui entouraient l’établissement.

Il n’aurait pu rester dissimulé bien longtemps, Martel, mais il ne se cachait même plus à présent. Il marchait tranquillement dans les bois, dans un survêtement blanc un peu trop grand pour lui et un fusil à pompe entre les mains. Il se demandait s’il n’avait pas cogné trop fort sur la tête du

premier type qui était passé à sa portée. Le rondin s'était brisé et le sang avait giclé. Mince de tranquillisant.

Ça, évidemment, Martel n'avait jamais encore assommé un mec. Il savait pas la technique, s'il fallait frapper comme un sourd ou, au contraire, retenir légèrement son coup, s'il devait viser la nuque ou le sommet du crâne. À défaut de toute cette connaissance pugilistique, Martel n'avait pas pleuré la marchandise. Il n'avait pas joué p'tits bras, excusez du peu. Vlaouf ! Voyez caisse ! Le type avait piqué aussi sec du pif dans les racines. Sans un cri, sans une plainte, rien. Clamsé raide, si ça se trouve. Vaguement écoeuré, Martel n'avait même pas osé lui prendre le pouls et s'était hâté de déshabiller sa victime.

Apparemment, les hommes en blanc ne se connaissaient pas tous, ou alors ils étaient trop occupés à chercher un civil pour prêter attention au journaliste. Là où l'affaire se compliquait, c'était à l'entrée du haras. Adossé au portail, le grand blond de la station Shell grillait un clope et observait avec attention tous les hommes qui rentraient. Impossible d'atteindre les bâtiments sans passer devant lui. Quel sale temps ! Et d'ici une poignée de minutes, on découvrirait le type que Martel avait si sévèrement assaisonné et tout le monde saurait aussitôt que le gibier se trouvait parmi eux.

— Ho ! Burt ! On va fouiller ce bois toute la nuit ?

Les hommes s'impatientaient. Pas bien difficile d'imaginer comment ils réagiraient lorsqu'ils prendraient Martel. Les ordres n'avaient pas l'air d'insister particulièrement sur le fait de le prendre vivant.

Martel frissonna. Commença à faire frisquet. Il fallait prendre une décision. Il regarda le fusil qu'il tenait. Se demanda un instant s'il saurait seulement le faire fonctionner.

— Hey ! s'écria un homme dans les profondeurs du bois. Venez voir c'que j'ai trouvé !

Martel renforça sa prise sur le fusil à pompe. Cette fois, on y était en plein !

Wenceslas Le Dy était décomposé. Il se tenait la tête entre les mains et se balançait doucement de gauche à droite.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Yannick, inquiet.

— Ils ont trouvé la CX, souffla Wenceslas, défait. Martel a dû se faire prendre.

Yannick se mordit la lèvre inférieure.

— On ne peut plus attendre, déclara-t-il. Faut envoyer le GIGN immédiatement.

— Romain m’a promis de..., protesta mollement Wenceslas.

— Tu le prends pour un imbécile ? s’emporta Yannick. Il sait à présent que tu connais l’endroit où se trouve le haras ! Est-ce que tu comprends réellement ce que ça signifie ? Il est coincé. J’espère que tu n’as pas oublié de quelle façon il a réagi dans son laboratoire lorsqu’il a senti que le temps se couvrait pour lui ?

— Arrête...

— C’est toi qui va arrêter ! Cela fait suffisamment longtemps que tu appliques la politique de l’autruche. Goudu, appelle le lieutenant Dolto et explique-lui la situation.

Cette fois, Wenceslas Le Dy garda le silence. Il était au bout du rouleau. Il était quasiment persuadé qu’il ne reverrait plus sa fille vivante, et quand bien même on la trouverait vivante, dans quel état ? Peut-être vaudrait-il mieux qu’elle mourût...

CHAPITRE XIV

Carole Le Dy cessa de se débattre lorsqu'elle se rendit compte que Benny ne l'entraînait pas vers la clinique, vers la salle d'opération. Avec sa progression sautillante, le monstre avait brusquement bifurqué avant l'entrée de la Grande Maison et se dirigeait vivement vers les écuries.

Ils traversèrent les pistes d'entraînement. Carole regardait autour d'elle, éberluée, les yeux encore embués de larmes d'avoir trop hurlé. Où donc Benny l'emmenait-il ? Elle aperçut plusieurs groupes d'hommes en armes qui circulaient le long des clôtures. L'espoir la fit suffoquer. Elle trébucha.

— Hin, hin ! l'exhorta Benny.

Il accéléra encore. Il semblait que rien ne pouvait plus l'arrêter. Ses yeux globuleux avaient presque totalement cessé de couler et on pouvait y deviner une farouche détermination. À présent, Carole courait à ses côtés.

Ils parvinrent tout près des corps d'écurie. Benny s'immobilisa et observa les alentours, sa tête se détranchant comme celle d'un hibou. Carole soufflait, une main posée sur sa poitrine. Elle n'osait pas encore croire que le monstre cherchait à la sauver. Peut-être était-ce encore là une nouvelle forme de torture imaginée par l'esprit cruel de Romain ?

Benny se décida brusquement. Il reprit son sautillement grotesque en direction d'un portail surveillé par un type blond et immense. Le géant regardait de l'autre côté, vers le bois.

Carole comprit que Benny tentait de s'approcher de lui le plus silencieusement possible. Elle essaya de réprimer sa respiration précipitée.

Le type se retourna brusquement alors que le couple n'était plus qu'à deux mètres de lui. L'incrédulité se refléta sur son visage.

— Benny ? interrogea-t-il d'une voix rauque.

Le monstre avançait encore. Carole se mit à trembler et à claquer des dents.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Benny ? gronda le géant.

Son regard quitta le monstre et glissa sur Carole.

— Mais, c'est...

Sa main plongea vers l'étui de revolver qui pendait à sa ceinture. Le bras de Benny siffla dans l'air du soir. Il y eut un bruit sourd et un craquement sinistre de cartilages broyés. Carole avait fermé les yeux. Elle ne les rouvrit que lorsqu'elle sentit que Benny avançait de nouveau.

Le géant blond était couché, face contre terre, sa tête formant un angle incongru avec ses épaules.

Le cœur de Carole fit une cabriole. Elle souffla bruyamment. Tout était fichu. Un homme en blanc armé d'un fusil à pompe venait de surgir juste devant eux.

*

Tous les hommes en blanc foncèrent en même temps vers le lieu de l'appel. Ils avaient découvert sa victime dévêtue. Dans un moment, ce petit bois deviendrait un enfer. Les hommes allaient se surveiller, se dévisager, cherchant dans leurs propres rangs où se terrait le gibier.

Christian Martel décida de courir sa chance. S'il devait pénétrer dans le haras, c'était maintenant ou jamais. Il était seul contre le mammoth blond qui surveillait l'accès. Le temps que les autres reviennent de leur surprise, il serait déjà à l'intérieur de l'établissement.

Il prit une profonde inspiration, tentant d'oublier pour un court instant qu'il n'avait vraiment rien d'un héros. Fallait juste faire semblant, comme les gosses, sauf que là, les bastos n'avaient rien d'imaginaire. Allez, Martel, bordel ! Faut y aller. Se voter d'autore une volée de coups de pompe dans le prose et foncer. Que diable pouvait-il bien faire, le blondinet aux pognes d'assassins, contre un fusil de ce calibre ? Rien.

Martel s'élança et s'immobilisa aussitôt. S'il n'avait pas été cramponné aussi peureusement à son fusil, il se serait frotté les châsses. Il ne parvenait pas à croire ce qu'il voyait, devant, à quelques mètres.

— Carole..., souffla-t-il.

Et pas seule, s'il vous plaît. Son chevalier servant, pardon, c'était quelque chose ! Martel n'avait pas souvenir d'avoir imaginé un jour un être aussi laid, aussi répugnant, aussi... Putain, c't'horreur ! Il releva le canon de son fusil.

Benny grogna et fit un bond en avant.

— Arrête ! hurla Carole qui venait de reconnaître Christian Martel, le compagnon de beuverie de Luc.

Le monstre s’immobilisa. Christian passa sa langue sur ses lèvres sèches. Si cet épouvantail avançait encore d’un pas, il balançait la purée.

— C’est un ami ! s’écria vivement Carole.

— Hin ? couina le monstre.

— Un ami ? sursauta Christian. Ce truc immonde ?

— Il m’aide à m’enfuir.

Martel renonça à comprendre. Après tout, c’était une sacrée chance de trouver Carole si vite et en aussi bonne posture. Même si son pote ressemblait davantage à un croisement entre un crapaud et un chimpanzé qu’à Alain Delon...

— On peut se tirer par-là, expliqua Martel en désignant la droite du bois. Ils sont tous de l’autre côté.

Le trio s’élança à travers les buissons, renonçant à suivre les chemins tracés entre les arbres. Benny se tenait légèrement en retrait. Il avait lâché le poignet de Carole et jetait des regards inquiets sur Martel. Visiblement, il ne parvenait pas à comprendre comment un homme qui portait la combinaison des gardes de Romain pouvait être leur allié et faciliter leur fuite.

Ils parcoururent une centaine de mètres et Carole s’arrêta brusquement. Benny, surpris, poussa un grognement interrogatif.

— Mon Dieu ! Luc, il est toujours là-bas !

Martel fronça les sourcils. On entendait des cris à l’orée du bois. D’ici très peu de temps, la battue allait commencer.

— On n’a plus le temps, maintenant, souffla-t-il.

Carole secoua la tête, obstinée.

— On ne peut pas le laisser ! insista-t-elle.

Martel s’approcha.

— Carole, si nous retournons au haras, ils nous prendront. Nous aurons fait tout ça pour rien et Luc ne sera pas sauvé pour autant.

Carole renifla.

— Je ne veux pas partir sans lui.

Martel était hors de lui. Décidément, ces frangines, pour y comprendre quelque chose... Elle l'avait envoyé aux prunes quelques semaines plus tôt et maintenant elle était prête à se faire découper en cubes pour le tirer de la panade. Elles se rendent pas compte...

Christian se tourna vers Benny. Il réprima une grimace.

— Euh... M'sieur ?

— Hin !

— Emmenez-la vite. Filez tout droit et évitez la départementale. Je vais essayer de faire quelque chose pour Luc.

Causait pas beaucoup, le monstre, mais il comprenait vite. Il empoigna Carole et disparut dans le bois.

Martel se retourna. Dans quel foutu guêpier venait-il encore de se fourrer ?

Romain était littéralement défiguré par la rage. L'homme en blanc qui se tenait devant lui n'en menait pas large.

— C'est Benny, bafouillait-il. Il s'est tiré avec la fille.

— Bande d'incapables ! explosa Romain. On vous donne une femme à surveiller et vous n'êtes pas foutus de l'empêcher de filer ! Retrouvez-les !

— Et pour l'autre type ?

— Quel autre type ?

— Celui à la CX. Il a assommé un des nôtres et il lui a piqué sa tenue.

Romain devint écarlate. Encore une ou deux nouvelles de ce genre et il piquerait un coup de sang. C'était couru.

— Rattrapez la fille et Benny ! ordonna-t-il en postillonnant. On s'occupera de l'autre après.

— D'accord, patron.

L'homme traversa les pistes au pas de course et rejoignit le gros de ses troupes.

Romain fila un coup de pompe furieux dans la porte d'entrée de la clinique. La colère commençait à faire place à un certain renoncement dans son esprit. Il ne contrôlait plus du tout la situation et il sentait toutes ses

réalisations lui filer entre les doigts. Une pénible impression de déjà-vu. Ce sentiment d'avoir déjà vécu pareille situation. Être contraint d'abandonner, de fuir. Encore et toujours. Il serra les poings. Alors qu'il était si près du but, à quelques semaines de la réalisation de son dernier micro-ordinateur enfin capable d'une complète autonomie... Vaincu par la trahison. La trahison de cet employé minable, d'abord, qui avait cru bon envoyer cette lettre à Luc Gérin, trahi par Wenceslas Le Dy ensuite qui avait envoyé un homme à sa recherche, et par Benny pour terminer. Benny, sa monstrueuse création... C'était dérisoire. Comme la plupart des échecs.

Romain parcourut lentement la longueur de couloir qui le séparait de la salle de relaxation. La colère était passée. Il se retrouvait dans une situation sensiblement identique à celle qui l'avait contraint à abandonner son premier laboratoire. Peu importe... Ses projets ne prendraient finalement qu'un peu de retard. Il recommencerait, plus tard et ailleurs.

Il entra dans la salle. Luc Gérin s'y trouvait, juché sur un vélo statique et pédalant comme un forcené. La vitesse de ses jambes était hallucinante et il ne semblait pas accuser le moindre effort. Transpirait même pas.

Romain contempla sa dernière réalisation. Dommage d'être obligé de le détruire...

Luc, en apercevant Romain, cessa son exercice et descendit de bicyclette. Il était radieux.

— Quelle forme ! s'écria-t-il. J'me sens dans la peau d'un champion du monde, toutes catégories et toutes disciplines !

Romain hocha la tête. Il se dirigea vers un homme en blouse à l'autre extrémité de la salle qui compulsait des notes sur un épais registre.

— Alors ? interrogea Romain.

L'homme releva la tête et ôta ses lunettes rondes.

— Incontestablement, c'est votre plus belle réussite. Il ne ressent aucun trouble psychologique et est déjà prêt à accomplir les plus hautes performances. Je n'ai noté aucune bavure, aucune amnésie, aucune réaction qu'il n'avait pas auparavant. Il se rend à peine compte du changement. Cette fois, patron, vous y êtes arrivé...

Ce bilan fit mal à Romain. Il le ressentit comme un nouveau coup de poignard.

— Vraiment dommage..., souffla-t-il.

L'homme fronça les sourcils.

— Comment ça dommage ?

— Vous allez être obligé de le détruire.

— Le détruire ? répéta l'homme, éberlué.

Visiblement, il était anéanti par cet ordre.

— Nous sommes obligés de quitter les lieux. Je ne veux pas laisser trace de nos dernières réalisations. Éliminez Gérin et détruisez-le en totalité.

L'homme ouvrit la bouche pour répondre, mais ne sut quoi dire. Il regarda Luc qui contrôlait son kilométrage au compteur du vélo statique et hocha doucement la tête.

— D'accord, patron, puisqu'il le faut..., mur-mura-t-il.

Satisfait, Romain revint vers Gérin.

— Hey ! fit Luc, enthousiaste. Vous allez m'expliquer ce miracle !

— Il n'y a pas de miracle.

— Enfin, voyons, j'étais une éponge imbibée de bourbon, incapable de parcourir plus de cent mètres sans avoir un point de côté, et voilà que je viens de faire soixante kilomètres à vélo comme une fleur. Et ça bombait ! Votre toubib est témoin. Je pige pas comment j'ai pu changer à c'point-là. Faut m'expliquer.

Romain soupira.

— Mon toubib, comme vous dites, va vous expliquer. J'ai été très heureux de faire votre connaissance, monsieur Gérin. J'espère que...

Un bruit d'hélicoptère l'interrompit. Une lueur d'affolement brilla dans son regard. Il fixa un instant le plafond.

— Déjà..., murmura-t-il.

— Comment ? s'étonna Luc. Vous partez ?

Le bruit d'hélicoptère s'intensifia. Le vrombissement des pales des appareils emplissait l'air de la nuit. Le GIGN entra en action.

— Adieu, monsieur Gérin ! cria Romain en s'élançant dans le couloir.

Luc se tourna vers le toubib, stupéfait.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

*

Carole courait à perdre haleine. Benny sautillait à ses côtés. Elle avait vu les hélicos passer au-dessus d'eux et entendu leurs poursuivants rebrousser chemin, pris de panique devant l'apparition de la police.

Sauvée ! Elle était sauvée ! Évanouies la fatigue et la terreur. Elle respirait l'air de la liberté à pleins poumons. Tout lui semblait beau, magnifique, même Benny. C'est dire... ce pauvre monstre qui avait risqué sa vie pour la tirer des griffes de Romain. Il paraissait heureux, lui aussi. Son sautaillement s'était fait plus allègre, plus serein. Il était comme...

— Halte ! Police ! Lâchez la fille !

L'ordre avait claqué dans la nuit, sec comme un coup de calibre. Benny s'arrêta net et se recroquevilla, fixant dans l'obscurité les reflets luisants des armes des gendarmes. Il grogna doucement.

— Non..., murmura Carole en avançant d'un pas.

Benny se tassa davantage sur lui-même.

— Nooon ! hurla Carole.

Un coup de feu résonna dans le bois. Un seul et unique. Carole, épouvantée, vit comme au ralenti la tête de Benny se disloquer sous l'impact de la balle, exploser en des milliers de gouttelettes vermeilles et s'éparpiller dans l'herbe comme une atroce rosée nocturne.

Le hurlement désespéré de Carole Le Dy se répercutait encore entre les arbres lorsque les hommes du GIGN sous les ordres du lieutenant Dolto s'avancèrent vers elle dans la clairière.

*

Luc s'approcha du toubib. L'homme regardait par une baie vitrée les hélicoptères du GIGN atterrir entre les pistes d'entraînement. Déjà, des gardes en tenue blanche avaient lâché leurs armes et levaient les bras.

— C'est réellement fichu, à présent..., souffla-t-il.

— Romain a dit que vous m'expliqueriez, fit Luc.

Le toubib se tourna vers lui. Il semblait avoir vieilli de dix piges.

— Je devrais vous détruire, soupira-t-il, mais je n'en ai plus la force.

— Me détruire ? Mais pourquoi ?

L'homme haussa les épaules.

— Après tout, je peux bien vous expliquer.

Romain vous a opéré. Il a implanté dans votre cerveau un mini-ordinateur muni de multiples électrodes destinés à la stimulation. C'est cette petite merveille qui vous permet d'accomplir ces quelques performances qui vous étonnent à ce point, c'est elle également qui vous permet de vous sentir dans cette forme parfaite. Bref, c'est elle qui désormais commande l'ensemble de votre corps. Et, s'il n'y avait pas eu tout ce gâchis, vous auriez été de surprise en surprise. Romain a fait de vous l'homme le plus accompli de cette planète.

Luc secouait la tête, sidéré par ces révélations.

— Vous trouverez sur cette table, poursuivit le toubib en désignant l'endroit d'un geste, une feuille d'ordres. Il s'agit des impératifs inaltérables de la machine. Vous y trouverez inscrits les horaires qu'elle vous imposera pour manger, pour boire, pour dormir...

— » M'imposera ?

Le toubib hocha la tête.

— Oui, c'est bien le terme approprié. Imposera. Hormis ces quelques contraintes, elle vous laissera le choix de vos actions, mais elle vous aidera à les accomplir le mieux possible. Elle n'interviendra que lorsqu'elle jugera que vous mettez votre propre corps en danger.

Luc était soufflé.

— Mais tout cela ne sont que des termes techniques que vous n'êtes pas à même d'appréhender complètement. En fait, vous ne saurez jamais si c'est vous qui commandez, ou s'il s'agit de la machine...

— Ce n'est pas possible, fit Luc dans un souffle.

Il entendit des coups de feu claquer, quelque part autour des écuries.

— Je ne suis plus un homme...

— Vous êtes un homme tel que le concevait Romain, soupira le toubib.

Romain ! C'était lui le responsable de cette saloperie qu'on lui avait greffée dans le crâne ! De cette araignée métallique accrochée à son cerveau...

Romain !

Instinctivement, il glissa la feuille d'horaires dans sa poche.

— De toute façon, reprit l'homme en blouse blanche, il est inutile de vous soucier de tout cela, les médecins officiels vous opéreront de nouveau sous le regard des spécialistes du monde entier. Ils vous enlèveront le mini-ordinateur et l'étudieront. Et cette histoire s'achèvera pour vous. Vous retournerez à une vie normale.

Enlever la machine... Tuer l'araignée métallique et ses pattes électriques qui diffusent la vie... Retourner... Normale... Les doigts des spécialistes sur le cerveau... Extirpant la machine et ses pulsions de vie... Spirales dorées d'énergie pure... Retour... Sombres... Disséquer l'araignée, ouvrir son ventre d'acier pour y découvrir les secrets de la vie... Spécialistes... Doigts sombres qui touchent le cerveau...

— Qu'est-ce que vous avez ? s'inquiéta le toubib. Vous ne vous sentez pas bien ?

La porte de la salle s'ouvrit brusquement, laissant apparaître Christian Martel accompagné d'une poignée de flics du GIGN.

— Luc !

— Où est Romain ? gronda Luc en s'approchant du groupe armé.

— Malheureusement, il a réussi à se tirer avec sa Jaguar. À travers champs. Je pense pas qu'il puisse aller bien loin par là. Les gendarmes surveillent les deux seuls accès à la départementale.

— Vous vous trompez, fit le toubib. Romain s'est ménagé une issue de secours. Il pensait bien qu'un jour comme ça finirait bien par arriver. Il y a un chemin dont vous ignorez l'existence et qui rejoint directement l'autoroute. Il mettra du temps pour y parvenir mais vos gendarmes ne pourront pas l'intercepter.

— L'autoroute ? murmura Luc.

Il s'approcha de Martel.

— Passe-moi ton fusil, Christian.

Martel, surpris, lui laissa prendre l'arme.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Le rejoindre, fit Luc en s'élançant dans le couloir.

— Une minute, monsieur Gérin, s'interposa un gendarme. Nous avons quelques questions à vous poser.

Luc posa une main sur la poitrine du flic et le repoussa sèchement. Grand spécialiste des sports de combat, le gendarme s'écroula au pied du mur et ne bougea plus.

Luc traversait déjà les pistes à une allure folle.

Martel regarda un instant son pote pulvériser tous les records de vitesse à pincettes et se tourna lentement vers le toubib.

— Vous n'auriez pas un peu de bourbon dans vot' bastringue ?

Doigts menaçants et noirs... Extirper l'araignée... Scalpels découpant la boîte crânienne... Spécialistes penchés sur la source de vie... Cercles dorés de l'énergie qui grandissent... Qui grandissent... Spirales de vie que leurs doigts noirs extirpent, arrachent, triturent... Avidement et mortelle maladresse... Spécialistes noirs et sombres...

Luc courait depuis dix minutes. Le vent frais fouettait son visage. Le fusil à pompe battait l'air au rythme de ses foulées. Il franchit un ruisseau d'un bond qui aurait collé la jaunisse à Bob Beamon et aperçut devant lui le fleuve grisâtre de la bretelle qui menait à l'autoroute.

Médecins curieux... Miasmes putrides... Cartilages crâniens luisant dans la plaie béante... Irréparables lésions... Doigts noirs qui déchirent les spirales dorées de la vie... Scalpel qui plonge dans la cervelle... Extirpe, arrache l'araignée métallique... Spécialistes penchés sur le carnage...

Luc grimpa sur la rambarde. Au loin, luisant comme un cafard malfaisant, vrombissant comme un insecte, la Jaguar de Romain fonçait vers lui. Il était arrivé avant lui ! Il avait réussi !

Spirales dorées de la vie qui grandissent... Cercles d'énergie pure qui brisent les forces de la mort...

Il mit tranquillement son fusil en joue et engagea d'un geste vif une balle dans le canon, la Jaguar au capot allongé apparut dans la mire, l'envahit peu à peu. L'index de Luc blanchit sur la détente.

Spirales de la vie... Dorées et scintillantes... Toujours victorieuses des miasmes putrides des doigts noirs de la mort...

Le tonnerre gronda sur l'autoroute. La Jaguar fit une embardée, sembla hésiter quelques secondes et fila comme une bombe vers les glissières de sécurité.

Spirales d'or pur...

La Jaguar dressa son long nez vers le ciel et s'envola, comme happée par les lourds tombereaux de nuages qui survolaient l'autoroute. Derrière son pare-brise éclaté, peut-être, un visage plein d'effroi, un regard halluciné sur Luc qui posait son arme au canon encore fumant, un cri silencieux, comme une araignée d'acier planté dans le larynx...

Luc sentit dans son corps passer le souffle de l'explosion.

— Adieu, monsieur Romain, murmura-t-il.

Il se détournait et commençait à marcher le long de l'autoroute. Il n'avait pas l'intention de retourner au haras, ni même de revoir un jour un seul de ses amis qui avaient été mêlés à cette histoire. Il ne laisserait jamais les médecins l'opérer pour le débarrasser du mini-ordinateur. Jamais.

Luc Gérin venait de naître.

Il prit dans sa poche la feuille d'horaire et consulta sa montre. Dans un peu moins d'un quart d'heure, il aurait faim.

Une faim impérieuse.

FIN

^[1] Groupe d'intervention de la Gendarmerie Nationale.